TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ i

REMERCIEMENTS iii

TABLE DES MATIÈRES v

LISTE DES ILLUSTRATIONS viii

INTRODUCTION 1

1. Bilan de la production scientifique 5

1.1 Lanaudière comme terrain d'enquête 6

1.2 L'étude des classes sociales 10

1.3 Application et critique du modèle des sphères séparées 15

1.4 La perspective ethnologique : analyse du patrimoine bâti et de la culture matérielle 20

1.5 Synthèse des constats et approches 24

2. Questions de recherche et méthodologie 24

CHAPITRE I De la fréquentation à l'union : Intégration de la culture élitaire par la jeune élite 34

1. Les fréquentations 35

1.1 L'automne : Comment éviter de coiffer Sainte-Catherine? 35

1.2 L'hiver : «Le temps du Carnaval s'enfuit lentement…» 39

1.3 Au printemps, «les chemins sont déjà bien beaux…» 46

1.4 «Les amusements d'été les plus en vogue à Joliette» 47

2. Le mariage 50

2.1 Le choix du partenaire : composer avec les pressions familiales et ses sentiments.. 50

2.2 Les derniers instants de célibat 54

2.3 Voyage de noces ou lune de miel? 59

2.4 Les cadeaux de mariage : symbole de l'entretien des réseaux de sociabilité 61

Conclusion 71

CHAPITRE II «Sous l'œil du père et de la grande famille chrétienne»: Éduquer la future élite 72

1. «Une bonne famille est celle [...] où chacun remplit son devoir de son mieux» : l'image de la vie conjugale et parentale véhiculée dans les journaux locaux 73

1.1 «Dans sa maison, ne pas être un tyran pour sa femme»: apprivoiser la vie conjugale 73

1.2. «Le tableau d'une bonne famille» 77

2. «Je vous suis réellement reconnaissante de m'avoir donné l'heureuse nouvelle de la naissance d'un fils» : le caractère public des naissances 78

3. L'éducation de la jeune élite 86

3.1 «Nos filles doivent avoir une éducation solide» : l'éducation par la communauté... 86

3.2 «Ils ne doivent pas oublier que grande est l'autorité du père et de la mère» : l'éducation dans la sphère privée 93

3.3 Les vacances d'été : compléter l'éducation morale et religieuse en famille 96

Conclusion 101

CHAPITRE III «Le tout a un petit air d'aisance qui nous fait plaisir à voir!» : La maison comme outil de construction de l'identité bourgeoise 103

1. «C'est aujourd'hui l'une des plus belles résidences de Joliette» : présenter la maison à la communauté 106

1.1 «M. Chs. Leblanc est à faire démolir son ancienne résidence pour y reconstruire une maison de première classe» : le progrès du cadre bâti joliettain 106

1.2 Le choix du style architectural : premier indice de distinction sociale 110

1.3 «Laisse-moi te dire un mot de mon jardin» 111

2. Les intérieurs bourgeois : allier intimité et ostentation 114

2.1. L'architecture intérieure : s'inscrire dans la tradition 114

2.2 La spécialisation des espaces comme solution à la recherche d'intimité dans un espace d'ostentation : analyse du rez-de-chaussée 115

Conclusion 131

CHAPITRE IV Progrès économique, progrès moral : L'honorabilité bourgeoise au service de l'assainissement de la ville 134

1. «Concert ce soir! Heureuse nouvelle pour notre ville!» : des occasions de se distinguer 135

1.1 L'Institut d'artisans et association de bibliothèques : lieu de rassemblement de l'élite masculine catholique 136

1.2 «L'élite [...] était placée comme une avant-garde (redoutable par ses charmes)» : se mettre en scène 141

2. «L'honneur c'est [...] le sacrifice de soi au bien de ses semblables» : La distinction par la sociabilité religieuse 145

3. «Il nous faudrait donc à Joliette un parc public» : réformateurs sociaux au tournant du XXe siècle 153

Conclusion 164

CONCLUSION «Assurer la beauté de la mort» : construire la mémoire collective 166

BIBLIOGRAPHIE 176

ANNEXE 1 Liste des cadeaux de mariage reçus par George Faribault et Alice Beaupré 186

ANNEXE 2 Liste des cadeaux de mariage reçus par Ulric Chaput et Maria Piché 189

ANNEXE 3 Méthodologie employée pour la modélisation et le choix du mobilier et des objets décoratifs 191

ANNEXE 4 Modèle 3D de la résidence de Joseph-Adolphe Renaud 193

ANNEXE 5 Parcs de Joliette en 1922 194

LISTE DES ILLUSTRATIONS

ILLUSTRATION 1 Photographie d'Hermine Martel et de Gédéon Ouimet, 25 octobre 1904, Archives privées des descendantes de la famille Martel.

ILLUSTRATION 2 Photographie d'Hermine Martel et de Gédéon Ouimet, 25 octobre 1904, Archives privées des descendantes de la famille Martel.

ILLUSTRATION 3 Assiette à carte de visite en faïence à bordure chantournée peinte à la main, XIXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 4 Porte-manteaux muni d'un miroir, fin XIXe siècle, Musées de la civilisation, don des Sœurs de la Charité de Québec.

ILLUSTRATION 5 Miroir, vers 1890, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 6 Statue représentant la Vierge, Saint Dominique et Sainte Catherine de Sienne, 1901, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 7 Scapulaire de fabrication artisanale, 1910, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 8 Service à thé et à café en argent de style art nouveau, 1900po-1910an, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 9 Serviette de table, 1900c, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 10 Photographie d'Annette-Anaïs Martel et de son frère Louis-Joseph Martel, juillet 1907, Archives privées des descendantes de la famille Martel.

ILLUSTRATION 11 Photographie d'Anaïs Martel, Hermine Paradis, Mme Parthenais Cherrier et Annette-Anaïs Paradis, 9 septembre 1905, Archives privées des descendantes de la famille Martel.

ILLUSTRATION 12 Carte mortuaire de Marie-Anna Martel, fille de Joseph Martel, avocat de Joliette, 13 juillet 1899, Archives privées des descendantes de la famille Martel.

ILLUSTRATION 13 Résidence de Joseph-Adolphe Renaud construite en 1910, Société d'histoire de Joliette-De Lanaudière.

ILLUSTRATION 14 Résidence de Joseph-Adolphe Renaud, 2015, Répertoire – Notre patrimoine bâti.

ILLUSTRATION 15 Résidence de William Copping, 2015, Répertoire – Notre patrimoine bâti.

ILLUSTRATION 16 Résidence de Joseph Sylvestre, 2015, Répertoire – Notre patrimoine bâti.

ILLUSTRATION 17 Résidence Chiré de Cournaud, 2015, Répertoire – Notre patrimoine bâti.

ILLUSTRATION 18 Portion de l'escalier principal situé dans le hall d'entrée de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 19 Portion du plancher du hall d'entrée de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 20 Prise de vue de la partie arrière du rez-de-chaussée de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 21 Portion du bandeau de l'arche du fumoir de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 22 Fauteuil en cuir rembourré, 1910c, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 23 Fauteuil, 1er quart du XXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 24 Fauteuil, 1er quart du XXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 25 Coupe-cigare, XXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 26 Coffret à cigarette, 1920, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 27 Bar portatif, XXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 28 Extrait du *Christmas Catalogue Colonial House* de la compagnie Henry Morgan, 1908, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 29 Prise de vue de la partie droite du rez-de-chaussée de la Résidence Renaud de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 30 Portion de l'arche et du plafond de la salle de réception de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 31 Colonne corinthienne de la salle de réception de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 32 Portion du motif de marqueterie du plancher de la salle de réception de la Résidence J.-A. Renaud, Lysandre St-Pierre, 2015.

ILLUSTRATION 33 Échantillons de papier peint de la compagnie The Eaton Co. Limited, 1910, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 34 Fauteuil, début XXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 35 Causeuse, début XXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 36 Ensemble de salon 5 pièces de la compagnie The Eaton Co. Limited, 1910, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 37 Piano de fabrication artisanale, 4e quart du XIXe siècle, Musées de la civilisation de Québec.

ILLUSTRATION 38 Bâtiment de l'Institut d'artisans et association de bibliothèque de Joliette, 1893, Albert Gervais, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893.*

ILLUSTRATION 39 Officiers de la société de bienfaisance, 1893, Albert Gervais, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893.*

ILLUSTRATION 40 Officiers de la société de l'Ordre des Forestiers Catholiques, Cour St-Barthélémy, No.249, 1893, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893.*

ILLUSTRATION 41 Parc Renaud, 1922, Archives de la Ville de Joliette.

ILLUSTRATION 42 Parc Joliette, 1922, Archives de la Ville de Joliette.

INTRODUCTION

Durant les dernières décennies du XIXe siècle, La *Gazette de Joliette* et *L'Étoile du Nord* ne cessent de rapporter les signes du développement économique, social et culturel de la ville de Joliette. «Encore du progrès!» et «le progrès de la ville» titrent les journaux[1]. À partir des années 1850, la ville s'impose comme le plus important centre de développement régional de Lanaudière. La deuxième moitié du XIXe siècle voit émerger les industries du bois, du fer et de la brique, des magasins généraux et épiceries et de nombreux cabinets de notaires, d'avocats et de médecins. Le nombre d'habitants augmente si rapidement qu'on s'inquiète de ne pas être en mesure de loger tous les nouveaux arrivants[2].

La croissance de Joliette, propulsée en grande partie par l'exploitation forestière débutée dans les années 1820, augmente les occasions d'affaires pour les entrepreneurs, les industriels et les membres des professions libérales. Des hommes, seuls ou avec leur famille, partent des villes et villages avoisinants et parfois même de Montréal pour s'installer à Joliette. Leur venue diversifie la population et transforme l'élite, auparavant presque exclusivement formée de membres de familles seigneuriales. Les Leodel,

---

[1] «Encore du progrès!», *L'Étoile du Nord*, 7 février 1889, p.3; «Le progrès de la ville», *La Gazette de Joliette*, 9 avril 1874, p.2. Dans le but d'uniformiser le propos, le nom de Joliette sera utilisé pour désigner la ville qui portait le nom de l'Industrie jusqu'en 1863.

[2] En vingt ans (1840-1860), la population passe d'environ 600 habitants à 2 423 et augmente à 3 047 en 1871. Elle continue de croître pour atteindre 4 220 habitants à la fin du XIXe siècle. «Le progrès de la ville», *La Gazette de Joliette*, 9 avril 1874, p.2; Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, 2e édition, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p.501.

Rapport-Gratuit.com

Joliette, Tellier, Leprohon et Sheppard prennent place aux côtés des Tarieu De Lanaudière et se positionnent comme des membres de la nouvelle élite bourgeoise[3]. Le renouvellement des couches dominantes se fait très graduellement et le processus qui mène à la formation de cette bourgeoisie est complexe et encore peu étudié[4]. Plusieurs facteurs favorisent cette transition : climat économique favorable, présence d'un collège classique qui permet de bien éduquer la future élite, création de nombreuses associations culturelles et caritatives, etc[5]. Les bourgeois, loin d'être passifs dans ce processus, s'impliquent dans les diverses sphères de pouvoir et injectent du capital dans une économie en transition industrielle. Ils profitent de l'effervescence économique, politique et culturelle et l'entretiennent pour mieux en bénéficier.

Le XIXe siècle marque l'avènement d'une société libérale qui exacerbe les différences entre les classes sociales. Pour se distinguer, l'élite doit démontrer sa supériorité face au reste de la population. Ses membres mettent à profit toutes leurs ressources pour tirer leur épingle du jeu que ce soit par leur éducation, leurs possessions matérielles ou leurs réseaux familiaux. Dans la société urbaine, ils cherchent à contrôler tous ces aspects de leur vie pour se présenter à la communauté comme des membres respectables de la classe dirigeante. Les lieux de sociabilité, à commencer par la résidence familiale, représentent des espaces de choix pour faire étalage de leur respectabilité sociale. L'étude des codes qui régissent les comportements qui s'y déroulent fournit de précieux indices sur la formation et l'intégration d'une culture élitaire à Joliette.

---

[3] Le nom Tarieu De Lanaudière est écrit de diverses façons dans les archives consultées. Dans ce mémoire, nous ferons référence à cette famille en utilisant la dénomination De Lanaudière.
[4] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p. 529.
[5] *Ibid.*, p. 531-533.

Le premier objectif de cette recherche est de comprendre comment les hommes et les femmes de l'élite joliettaine utilisent la sociabilité pour construire une identité individuelle et collective. Une attention particulière sera portée aux critères qui motivent le choix de leurs loisirs et de leurs fréquentations, ce qu'ils retirent de la pratique de diverses formes de sociabilité et aux personnes qu'ils rencontrent et avec lesquelles ils tissent des liens. Le deuxième objectif est d'étudier les rapports de genre dans l'entretien des réseaux de sociabilité. Nous tentons de comprendre dans quelle mesure le genre influence la formation de l'identité d'un individu. Les moyens pris par les hommes et les femmes sont distincts puisque les loisirs socialement acceptables diffèrent d'un sexe à l'autre. Les limites sont-elles aussi bien définies dans une petite ville que dans les grands centres? L'usage de l'espace domestique est-il homogenré ou hétérogenré? Le dernier objectif est d'observer le rôle de la culture matérielle dans l'affirmation de l'appartenance à l'élite. À l'époque victorienne, l'industrialisation permet la production d'objets de luxe à grande échelle. L'élite doit, par conséquent, faire connaître plus que jamais sa supériorité à travers la grande valeur stylistique et économique de ses possessions et dons matériels. La demeure familiale constitue le témoin par excellence de la mise à profit de la culture matérielle. Nous analyserons l'application des normes stylistiques dans la construction et la décoration de la maison et l'usage que les hommes et les femmes font de celle-ci.

Pour comprendre le rôle de la sociabilité dans la construction de l'identité bourgeoise, il est nécessaire de définir les notions d'élite, de bourgeoisie et de sociabilité. Guy Chaussinand-Nogaret conçoit l'élite comme «l'ensemble des groupes sociaux qui dominent la société par leur influence, leur prestige, leurs richesses, leur

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

pouvoir économique, culturel, politique[6]». La définition de Chaussinand-Nogaret s'applique bien à une ville comme Joliette puisqu'elle permet d'englober l'ensemble des hommes et des femmes influents dans une sphère ou une autre. Dans une petite communauté, l'élite culturelle, politique, économique regroupe généralement les mêmes personnes et plus largement les mêmes familles. Comme les individus que nous étudions fondent leur pouvoir sur leurs ressources financières résultant d'un travail intellectuel, sur leur éducation supérieure à la moyenne, sur un ensemble de comportements qui leur sont propre et sur leur sentiment d'appartenance à la classe dirigeante, ils pourraient aussi être qualifiés de bourgeois[7]. Les termes bourgeois(e) et élite sont tous deux utilisés dans les archives dépouillées pour décrire les gens qui exercent l'autorité au sein de la société joliettaine. Il nous semble logique d'utiliser les formules en usage à l'époque pour bien comprendre le statut social des Joliettains et Joliettaines étudiés. Dans cette optique, nous n'abandonnons ni la notion de bourgeoisie ni celle d'élite. Les deux concepts servent notre analyse à leur façon et sont utilisés pour décrire le plus exactement possible une situation donnée.

Quant à la sociabilité, elle prend deux formes : formelle et informelle. La première établit «un cadre formalisé» dans lequel les individus interagissent de façon institutionnalisée en suivant des règles strictes[8]. Une association de bienfaisance constitue un cadre de sociabilité formelle. Dans une plus large mesure, les guides moraux et manuels de politesse en sont aussi une manifestation puisqu'ils «normalisent

---

[6] Guy Chaussinand-Nogaret, « Élites», dans André Burguière (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 242.
[7] Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, Société des Éditions Franc-Tireur, 1946, p.101.
[8] Marc Le Blanc et Roger Levasseur, *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, 1990, p.10.

la façon d'interagir[9]». La sociabilité informelle quant à elle, est axée sur la vie quotidienne, les rapports familiers et la spontanéité[10]. Les relations qui se créent «ne sont pas pour autant exemptes de régulation. Les interactions qui se nouent dans l'espace public, mettant en scène une théâtralisation de la vie sociale, possèdent leurs règles et leur code[11]». La sociabilité informelle est plus difficile à observer que la sociabilité formelle, mais tout aussi révélatrice des dynamiques sociales. Ces deux formes de vie sociale sont interdépendantes. La sociabilité informelle est possible parce qu'un cadre formel est préalablement établi – des relations amicales peuvent se développer au bain public puisqu'un ensemble de règlements y assure la bonne conduite des usagers. La sociabilité formelle à son tour se nourrit de l'informalité et de la spontanéité – une relation d'amitié peut influencer l'obtention d'une charge dans un organisme de bienfaisance. Ce mémoire met l'accent sur les manifestations de la sociabilité informelle – nous n'étudions donc pas en profondeur l'impact des cadres associatifs et professionnels sur l'entretien des réseaux sociaux. La dimension formelle des interactions sociales est néanmoins prise en compte. La sociabilité formelle est traitée comme un ensemble de règles qui régissent les comportements de l'élite et qui facilitent la consolidation de relations sous une forme plus informelle.

1. Bilan de la production scientifique

Dans le but de bien inscrire le présent mémoire à la fois en histoire régionale, en histoire sociale et en histoire culturelle, l'historiographie générale et spécifique sur plusieurs thèmes est interrogée. Peu d'historiens se sont intéressés à la région de Lanaudière

---

[9] Peggy Roquigny, «Les plaisirs de la danse à Montréal : transformation d'un divertissement et de ses pratiques, 1870-1940» Ph.D. (histoire) Montréal, Université du Québec à Montréal, 2012, p.61.
[10] *Ibid.*, p.61-62.
[11] Marc Le Blanc et Roger Levasseur, *De la sociabilité, op.cit.*, p.10.

jusqu'à maintenant. Leurs travaux seront donc utiles à la définition de notre objet de recherche. Les recherches portant sur l'élite et sur la sociabilité existent quant à elles en plus grand nombre. Nous croyons néanmoins pouvoir apporter un nouvel éclairage sur ces thèmes. Finalement, le modèle des sphères séparées et la culture matérielle font partie des nouvelles préoccupations des historiens québécois, mais il reste encore beaucoup à faire. L'étude de l'historiographie américaine, européenne et canadienne-anglaise laisse entrevoir les avantages d'utiliser ces notions pour analyser la culture élitaire au Québec.

1.1 Lanaudière comme terrain d'enquête

Depuis 2012, les chercheurs en histoire régionale peuvent compter sur la synthèse de Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau pour les informer sur l'évolution de Lanaudière depuis sa fondation[12]. Les auteurs positionnent Joliette au centre du développement régional de la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'aux années 1950. Une section complète du livre y est consacrée. Ils dressent un portrait rigoureux des transformations socioéconomiques et culturelles de la ville, mais ne traitent que très brièvement de l'apport des laïcs et des femmes en la matière. Cette synthèse offre néanmoins de précieuses informations sur le positionnement de Joliette dans la région lanaudoise.

Dans la même optique, la Ville de Joliette a fait paraître en 2015 un ouvrage sur l'histoire de la ville qui place Joliette au cœur de la région lanaudoise[13]. La lecture de cet ouvrage permet de prendre conscience du dynamisme économique et culturel de Joliette

---

[12] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*
[13] Claude Martel, *Histoire de Joliette. Au cœur de Lanaudière. Nouvelle édition, revue et corrigée*, Joliette, Corporation des fêtes du 150e anniversaire de la ville de Joliette, 2015, 477p.

durant la deuxième moitié du XIXe siècle. En voulant traiter de l'histoire de la ville sous tous les angles, l'historien Claude Martel reste toutefois en surface sur beaucoup de sujets, à commencer par l'influence de l'élite joliettaine sur le développement culturel et les tensions entre classes sociales. Aussi, l'auteur dédie une seule page à l'explication de la place des femmes à Joliette[14].

Nous croyons pouvoir approfondir l'étude de la communauté joliettaine en traitant de la sociabilité et des interactions sociales. L'examen du développement culturel de la ville croisé à celui de la formation de l'élite bourgeoise fournira des indices sur les mécanismes que cette classe met en place pour asseoir sa domination sociale. Nous ferons autant ressortir le rôle des hommes que celui des femmes en étudiant leurs sphères d'influence respectives. Ainsi, nous proposons une lecture à la fois nouvelle et complémentaire de la formation de la ville et de son élite.

Au moment de l'arrivée de nombreux bourgeois, l'élite seigneuriale est encore puissante. Sophie Imbeault a consacré un ouvrage aux Tarieu de Lanaudière, une des «familles les plus éminentes de la colonie[15]». Les De Lanaudière choisissent de rester au Québec après la Conquête et de s'allier avec les dirigeants anglophones pour garder leur statut[16]. Ils font encore une fois preuve d'une grande capacité d'adaptation lorsque la bourgeoisie s'impose comme le groupe dirigeant. Les deux classes ont beaucoup à s'offrir et les mariages du notaire Barthélémy Joliette et du médecin Peter Charles Leodel avec Marie-Charlotte et Marie-Antoinette-Suzanne Tarieu de Lanaudière en sont

---

[14] *Ibid.*, p.329.
[15] Sophie Imbeault, *Les Tarieu de Lanaudière. Une famille noble après la Conquête 1760-1791*, Sillery, Septentrion, 2004, p.13.
[16] *Ibid.*, p.14.

la preuve[17]. Il naît de ces alliances une élite bourgeoise qui s'appuie à la fois sur son capital économique et sur son capital symbolique pour dominer la ville[18]. Les réseaux familiaux qui se créent au sein de l'élite joliettaine permettent entre autres la consolidation de relations d'affaires. Barthélémy Joliette et Peter Charles Leodel, gèrent leur seigneurie comme des entrepreneurs. Ils travaillent conjointement au développement du commerce du bois dans la ville durant de nombreuses années[19].

Quelques études portent sur la sociabilité qui se développe autour de la nouvelle élite. Luc Richard a travaillé sur l'Institut d'artisans et association de bibliothèques de Joliette, une des institutions qui a favorisé la création et le maintien de réseaux de sociabilité élitaire à Joliette durant la deuxième moitié du XIXe siècle[20]. L'Institut a longtemps fait office de pilier autour duquel s'articulait la vie culturelle de Joliette. L'étude de Richard est très instructive et elle décrit assez bien l'organisation. Toutefois, elle ne problématise pas le phénomène et ne cherche pas à comprendre comment se construit une culture élitaire à travers ce type d'institutions. Les travaux de Jean-René Thuot répondent à ce genre de questionnements.

Thuot analyse le fonctionnement des institutions publiques locales et régionales dans le comté de l'Assomption[21]. Pour ce faire, il a étudié le profil socioéconomique de tous les détenteurs de charges publiques. Un constat en ressort: les membres de l'élite

---

[17] Jean-Claude Robert, «Un seigneur entrepreneur, Barthélémy Joliette et la fondation du village d'Industrie (Joliette), 1822-1850», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, n° 3 (1972), p.378.
[18] Il serait intéressant, dans une autre recherche, de faire l'examen des liens entre les seigneurs, nobles et non nobles, avec la bourgeoisie locale.
[19] *Ibid.*, p.388.
[20] Luc Richard, «Un portrait de la première association intellectuelle à Joliette (1856-1909)», *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 54 (1987) : 95-115.
[21] Jean-René Thuot, «D'une assise locale à un réseau régional: élites et institutions dans la région de Lanaudière (1825-1865)», Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 2008, 274 p.; Voir aussi Jean-René Thuot, «Élites locales, institutions et fonctions publiques à Saint-Roch-de l'Achigan, de 1810 à 1840», M. A. (Histoire), Université de Montréal, 2003, 198p.

sont souvent ceux qui détiennent les postes dans les institutions, surtout les postes à portée régionale[22]. Leur statut socioéconomique et leurs réseaux familiaux établis depuis plusieurs générations favorisent l'obtention ou, encore mieux, le cumul des charges publiques[23]. Le processus de reconduction des prochains membres de la famille dans les sphères de pouvoir demeure ainsi bien installé. Ayant acquis une certaine forme de «qualité de représentation», ils sont considérés comme étant des dirigeants légitimes dans leur communauté[24].

Les constats faits par Thuot sur la transmission familiale du capital social et sur la représentation de l'élite dans les sphères du pouvoir politique et économique contribuent à la compréhension d'une partie des dynamiques sociales de l'élite locale et régionale. En étudiant seulement les réseaux institutionnels, Thuot perd cependant de vue toutes les relations informelles qui sous-tendent les rapports entre les individus au pouvoir. Que sont les alliances politiques sans les sorties à la cabane à sucre pour les renforcer[25]? Joliette et Lanaudière constituent des terrains d'enquête très riches et nous croyons pouvoir apporter une contribution complémentaire aux recherches de Jean-René Thuot en étudiant la sociabilité informelle. L'objectif est de dégager une vision plus complète des stratégies de positionnement social, politique et économique de l'élite.

---

[22] Jean-René Thuot, «D'une assise locale à un réseau régional», *op.cit.*, p.243-244.
[23] *Ibid.*, p. 156. Pour une étude plus approfondie des liens de parenté dans une petite paroisse lanaudoise au XIXe siècle, voir Christian Dessureault, «Parenté et stratification sociale dans une paroisse rurale de la vallée du Saint-Laurent au milieu du XIXe siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 3 (hiver 2011) : 411-447.
[24] *Ibid.*, p.156.
[25] «Visiteurs distingués», *L'Étoile du Nord*, 28 mars 1889, p.3.

1.2 L'étude des classes sociales

Dans son ouvrage *Théorie de la classe de loisir*, Thorstein Veblen soutient que la bourgeoisie doit se définir dans l'ostentation pour se positionner comme supérieure face aux autres classes, puisque le rang n'assure plus la supériorité[26]. Le décorum et les pratiques bien définies sont créés en réaction aux comportements des classes inférieures. Les membres de l'élite connaissent la conduite à adopter dès leur naissance grâce au milieu dans lequel ils sont socialisés. On s'attend à ce qu'ils respectent un ensemble de comportements propre à leur classe, défini par Pierre Bourdieu comme l'habitus[27]. Selon lui, les goûts et pratiques résultent de l'éducation reçue et de la recherche de la distinction sociale. Il faut intérioriser les pratiques jugées acceptables pour sa classe sociale pour y être identifié.

Selon Edward P. Thompson, une classe se forme sur la base d'expériences, d'intérêts, et de buts collectifs et très souvent en réaction aux intérêts d'une autre classe. La clé réside dans la prise de conscience de cette trajectoire commune[28]. Les rapports de supériorité et d'infériorité sont déterminés en grande partie par la position occupée face à la production, position établie à la naissance. Thompson accorde moins d'importance que Bourdieu à l'éducation comme moyen d'ascension sociale. Il soutient que le processus de formation d'une classe est influencé à la fois par l'époque et les groupes sociaux en présence. Le terme «formation» prend tout son sens, puisqu'il insiste sur le caractère changeant et actif de la classe. Il fait de l'interaction constante entre les classes sociales une question centrale à son étude. Cette approche permet de voir la classe

---

[26] Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, 1970, p.27.
[27] Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p.70.
[28] Edward Palmer Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil, 1988, p.13.

comme résultant d'un rapport humain plutôt que comme une catégorie socioéconomique ou professionnelle.

Étudier les classes sociales en adoptant une approche culturelle gagne en popularité chez les historiens québécois. En ce qui concerne l'élite, ils se sont longtemps concentrés sur sa composition socioprofessionnelle et sur son influence sur l'économie et la politique. Ils se basent maintenant plus fréquemment sur les intérêts communs d'une classe, sur la recherche de respectabilité sociale et le sentiment d'appartenance à l'élite, plutôt que sur le statut socioéconomique. Pensons à l'étude de Dominique Marquis sur l'insertion des avocats dans la société montréalaise au tournant du XXe siècle[29]. Elle fait une analyse prosopographique des avocats francophones et anglophones en combinant des informations provenant du Barreau du Québec, de chroniques nécrologiques et de répertoires biographiques. Elle confirme que les avocats canadiens-français font partie d'une élite[30]. Gérard Bouchard a des considérations semblables à Marquis. Il s'interroge sur la place que les médecins se forgent dans la société saguenayenne[31]. En jumelant une grande diversité de sources qualitatives et quantitatives, il réussit à expliquer les deux problèmes auxquels les médecins font face au XIXe siècle et durant une partie du XXe : la lutte pour la reconnaissance professionnelle et sociale[32]. Il est intéressant d'observer comment les médecins

---

[29] Dominique Marquis, « Une élite mal connue : les avocats dans la société montréalaise au tournant du XXe siècle », *Recherches sociographiques*, vol. 36, n° 2 (1995) : 307-325. Pour plus d'informations sur les avocats montréalais voir aussi Jean-Philippe Garneau, «Les contours du Barreau de Montréal au début du XIXe siècle : Réflexions sur les liens entre profession et pouvoir social dans la société bas-canadienne», Dans Thierry Nootens et Jean-René Thuot (dirs.), *Les figures du pouvoir à travers le temps : Formes, pratiques et intérêts des groupes élitaires au Québec, XVIIe-XXe siècles*, Collection Cahiers du CIEQ, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 106p.

[30] Dominique Marquis, «Une élite mal connue», *loc.cit.*, p.323.

[31] Gérard Bouchard, «Naissance d'une élite : les médecins dans la société saguenayenne (1850-1940)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 4 (1996) : 521-549.

[32] *Ibid.*, p.523.

Rapport-Gratuit.com

s'insèrent dans la hiérarchie sociale en construisant leur identité corporative et élitaire, mais aussi comment le concept de respectabilité s'impose.

Maude-Emmanuelle Lambert base une grande partie de son étude des St-Laurent de Rimouski sur cette notion[33]. Tenter de conserver une image respectable représente un travail quotidien qui demande la participation de toute la famille[34]. Chaque membre agit dans sa sphère d'influence, qui va du magasin familial aux évènements de charité. Lambert présente des concepts centraux dans les plus récentes études sur l'élite : la recherche d'une reconnaissance sociale, le maintien d'un rang social élevé et l'importance de bien séparer les sphères publique et privée. Tous ces comportements s'inscrivent dans la construction de l'identité élitaire.

Il est primordial d'intérioriser les pratiques pour se présenter à la société comme faisant partie de l'élite. Jurgen Habermas insiste sur le caractère complexe de la relation entre la bourgeoisie et l'espace public[35]. Les domaines qui étaient d'ordre privé deviennent publics. La famille en constitue un des meilleurs exemples comme Lambert en a fait la démonstration. Contrairement aux aristocrates, les bourgeois affichent une «intimité durable» et forte au sein de leur famille[36]. Malgré tout, chaque membre doit assumer son rôle dans la sphère publique. L'espace public exerce un pouvoir sur les personnes qui y évoluent. Elles doivent se comporter en conformité avec leur idéal de classe au risque d'être déclassées. John F. Kasson dans son étude des bonnes manières aux États-Unis au XIXe siècle démontre que ces pratiques ne constituent pas que des

---

[33] Maude-Emmanuelle Lambert, «Un ménage petit bourgeois du Québec de la Belle Époque. Valeurs, pratiques culturelles et consommation d'une famille francophone», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.61, n° 1 (2007) : 37-65.
[34] *Ibid.*, p.45.
[35] Jürgen Habermas, *L'espace public*, Paris, Payot, 1988, p.57.
[36] *Ibid.*, p.55.

formalités nécessaires à la bonne présentation, mais plutôt qu'elles «entretiennent des liens inextricables avec le vaste ensemble du politique, du social et du culturel, et que leurs ramifications vont jusqu'au cœur des relations humaines et des personnes[37]». Les bourgeois atteignent une position dominante grâce à leur capital économique, mais pour s'y maintenir, ils doivent acquérir du capital culturel. Ils doivent affirmer leur position en s'inspirant des codes de l'aristocratie sans toutefois s'imposer trop fortement.

Les manuels de bienséance, sur lesquels Kasson base son étude, se multiplient au XIXe et au XXe siècle et se présentent comme des outils efficaces pour améliorer son statut social. Toutefois, une application trop rigide des préceptes de ces ouvrages ne permet pas d'atteindre la subtilité des manières de l'élite. À Joliette, les hommes et les femmes en ascension sociale bénéficient de rubriques dans les journaux locaux pour les guider dans leur apprentissage des codes, mais lorsqu'ils sont appelés à faire des allocutions ou à se présenter en public, les chroniqueurs insistent sur le naturel de leurs manières, même lorsqu'ils performent sans préavis[38]. Il ne faut pas donner l'impression d'avoir répété ses manières à l'avance. Le désir des auteurs des manuels de bienséance de démocratiser les codes de vie en société et de rendre possible l'ascension sociale ne sera pas atteint avant le XXe siècle, moment où les frontières entre culture populaire, culture de masse et culture élitaire se brouillent de plus en plus, surtout aux États-Unis[39]. Ça ne semble toutefois pas être le cas au Québec selon l'étude des guides moraux et des

[37] John F. Kasson, *Les bonnes manières : savoir-vivre et société aux États-Unis*, Paris, Belin, 1993, p.5.
[38] «Fête d'amis», *L'Étoile du Nord*, 20 septembre 1888, p.3.
[39] À ce sujet voir Michael G. Kammen, *American Culture, American Tastes: Social Change and the 20th Century*, New York, Alfred A. Knopf, 1999, 320p.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

manuels de politesse de Thierry Nootens et Cynthia Saint-Louis-Head[40]. Dans une analyse bourdieusienne, les auteurs soutiennent que ces ouvrages «sont aussi des véhicules de pouvoir destinés à maintenir et favoriser un certain ordre social où la classe et le genre jouent un rôle crucial[41]». Les manuels fournissent des indices de la distanciation sociale recherchée par l'élite. Il faut entre autres éviter les alliances matrimoniales désavantageuses, démasquer les parvenus et faire très attention aux domestiques que l'on engage. Les guides aident les classes inférieures à maîtriser le jeu social et à bien se présenter. Malgré tout, l'élite gardera toujours sa position dominante puisqu'elle a intégré les mécanismes de distinction dès son plus jeune âge.

Grâce au caractère public de la vie de l'élite, il est possible de juger les comportements de ses concitoyens en de nombreuses occasions. Les spectacles, par exemple, permettent de démontrer son appréciation de l'art et de la culture, tout en faisant étalage de ses bonnes manières. La forme et le contenu peuvent varier d'une représentation à une autre, il faut donc adapter ses manières aux normes de bienséance en vigueur. Laurent Turcot en donne un autre excellent exemple dans son étude de la promenade en carrosse au Canada au XVIIIe siècle[42]. En se basant entièrement sur des témoignages de l'élite, il comprend comment elle utilise ce loisir comme outil de représentation sociale. La promenade en carrosse, très pratiquée en Europe, a été adaptée par l'élite canadienne pour profiter de ce loisir malgré les conditions météorologiques

---

[40] Thierry Nootens et Cynthia Saint-Louis Head, « "Ce qu'il y a de moins noble dans votre nature" : classe sociale et genre dans les guides moraux et les manuels de politesse au Québec, 1900-1960 », *Recherches sociographiques*, vol.54, n°1 (2013) : 85-108.
[41] *Ibid.*, p.89.
[42] Laurent Turcot, « L'émergence d'un loisir : les particularités de la promenade en carrosse au Canada au XVIIIe siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 64, n° 1 (2010) : 31-70.

difficiles de l'hiver[43]. À Joliette, cette pratique semble encore en vogue à la fin du XIXe siècle. Les journaux publient des annonces de carrossiers qui mettent à la disposition du public leur carrosse pour les mariages, les baptêmes et les promenades urbaines[44].

1.3 Application et critique du modèle des sphères séparées

Le genre, comme le statut social, est un facteur qui influence énormément le choix des réseaux et des lieux de fréquentation. Le genre est, selon Joan Scott, «une manière d'indiquer des "constructions sociales" - la création entièrement sociale des idées sur les rôles propres aux hommes et aux femmes. [...] Le genre est, selon cette définition, une catégorie sociale imposée sur un corps sexué[45]». La notion de genre permet d'expliquer les rapports inégaux de pouvoir qui persistent entre les hommes et les femmes. Il est construit à travers toutes les sphères de la vie quotidienne : la parentalité, l'économie, le système politique, l'éducation, etc[46]. Les femmes de l'élite à l'époque victorienne sont exclues du marché du travail, n'ont pas le droit de voter et sont éduquées différemment des hommes. Ces derniers détiennent ainsi plusieurs leviers de pouvoir parce que la société patriarcale les conçoit comme les figures d'autorité qui doivent prédominer.

La féminité à l'époque victorienne se définit par la piété, la pureté, la soumission et la domesticité, autant de caractéristiques qui fondent le *True Womanhood* selon Barbara Welter[47]. Dans une étude pionnière en histoire des femmes, Welter explique ce

---

[43] Pour plus d'informations sur l'influence des contraintes géographiques sur la sociabilité voir Marc St-Hilaire, «Espace économique et espace social dans le Québec au XIXe siècle : de la vie de relations aux réseaux de sociabilité», *Culture française d'Amérique* (2002) : 175-194.
[44] Octave Charretier Carrosier, «Carosse pour mariage, baptême, etc.», *La Gazette de Joliette*, 18 juin 1878, p.3.
[45] Joan W. Scott, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n°37-38, 1988 (1986), p.129.
[46] *Ibid.*, p.142.
[47] Barbara Welter, «The Cult of True Womanhood, 1820-1860», *American Quarterly*, vol.18, n° 2 (1966) p.152.

concept à l'aide de littérature normative, de magazines féminins, de livres de cuisine et d'archives religieuses. Cette vision de la femme est aussi véhiculée dans les journaux joliettains. Le discours normatif teinte plusieurs articles et chroniques nécrologiques qui font l'éloge de la piété et de la vie de famille. Néanmoins, grâce à l'étude de mémoires et d'archives personnelles, Welter révèle que les femmes remettent en question la définition de la femme parfaite. Par exemple, elles savent qu'elles doivent préserver leur pureté jusqu'au mariage, mais cette union, qui mène selon tous les guides à leur plus grand bonheur, conduit aussi à la fin de leur pureté et de leur innocence[48]. Cette interrogation, comme toutes les autres, doit être passée sous silence. Les femmes sentent une énorme pression à atteindre l'idéal de la féminité. Même dans les milieux ruraux moins soumis aux standards sévères de la ville, ce sentiment envahit les femmes (cette question sera abordée dans le premier chapitre de ce mémoire). Selon Welter, cette impression de contrainte allait mener à la destruction du culte de la féminité qui ne s'est cependant jamais réellement effacé de l'esprit des femmes. Les attentes de la société envers ce qu'elles doivent incarner changent avec les époques, mais elles persistent.

Cette vision de la société divisée en sphères séparées demeure très statique, les femmes étant généralement reléguées à la sphère privée et les hommes à la sphère publique. C'est la principale critique adressée par Linda Kerber[49]. Selon elle, «to continue to use the language of separate spheres is to deny the reciprocity between gender and society, and to impose a static model on dynamic relationships[50]». L'influence de la société sur la construction du genre et la compréhension des

---

[48] *Ibid.*, p.158.
[49] Linda K. Kerber, «Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place: The Rhetoric of Women's History», *The Journal of American History*, vol.75, n°1 (1988) : 9-39.
[50] *Ibid.*, p.38.

représentations sexuelles ont déjà été démontrées par Scott[51]. Partant de cette idée, nous pouvons tenter d'expliquer comment la société a construit ces sphères et apporter les nuances nécessaires aux rôles masculins et féminins. Il ne faut pas complètement évacuer le modèle des sphères séparées puisqu'il est intériorisé par les hommes et les femmes au XIXe siècle. Suivent-ils la norme à la lettre? Probablement pas. Bien qu'ils s'y identifient dans une certaine mesure, les archétypes sont très contraignants. Tout en admettant que les individus reconnaissent le modèle et tentent de s'y conformer, il faut accepter que les femmes pratiquent des loisirs et entretiennent leur réseau de sociabilité dans divers lieux plus ou moins privés et que les hommes s'investissent dans l'espace domestique. Le modèle des sphères séparées reste un idéal à atteindre, pas une représentation fidèle de la société.

Selon Denise Lemieux et Lucie Mercier, ce modèle prend plus d'importance au Québec après l'industrialisation[52]. La séparation de l'espace de travail de l'espace domestique aurait largement contribué à l'intensification des frontières entre les sphères publique et privée[53]. L'étude de Lemieux et Mercier, basée sur des enquêtes orales et des archives personnelles, reconstruit le parcours de femmes de différentes classes sociales, à tous les âges de leur vie. Cela permet d'évaluer l'influence du discours des sphères séparées sur les femmes de l'enfance à la vieillesse[54]. Les jeunes filles de l'élite apprennent très tôt que leur place est au foyer. Ce précepte les suit tout au long de leur

---

[51] Joan W. Scott, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *loc.cit.*, p.136.
[52] Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle : 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p.26.
[53] *Ibid.*
[54] Pour plus d'informations sur l'influence de l'âge sur la sociabilité voir Catherine Bonvalet et Tania Vichnevkaia, «La sociabilité des femmes : une étude de réseaux égocentrés», *Actes des colloques de l'AIDELF*, (2000) : 417-426.

vie. Bien qu'on sente que la situation diffère chez la classe ouvrière, Lemieux et Mercier ne vont pas très loin dans la critique du modèle des sphères séparées.

En contrepartie, Karen V. Hansen raffine la réflexion sur la sociabilité de la classe ouvrière et crée une troisième sphère, la sphère sociale[55]. Cette sphère fait le pont entre la sphère publique et la sphère privée:

> The social includes that range of behaviours that mediates public and private activities, linking households to neighbours and individuals to institutions. The social operates via informal rules and emotional and economic interdependence. It encompasses a variety of activities that are not simply public or private[56].

En étudiant les journaux personnels et la correspondance d'hommes et de femmes dans la Nouvelle-Angleterre d'avant la guerre civile, Hansen a une idée assez fidèle de l'impact du genre sur la sociabilité. Elle soutient qu'il ne faut pas seulement se baser sur l'expérience du «sexe opprimé». Les femmes et les hommes vivent dans le même monde, ils doivent être analysés en relation les uns avec les autres. L'historienne constate ainsi que les hommes et les femmes vivent plus de rencontres mixtes que ce qui est prescrit par le modèle des sphères séparées.

Si Hansen reconnaît que les limites sont plus rigides au sein de l'élite et en milieu urbain, elle démontre que les hommes et les femmes de la classe ouvrière se côtoient au travail, dans leurs loisirs et à travers les formes d'entraide communautaire[57]. Bien que ces constats ne s'appliquent pas nécessairement à la classe étudiée dans ce mémoire, il faut garder l'esprit ouvert quant à la possibilité de rencontres mixtes et d'une

---

[55] Karen V. Hansen, *A Very Social Time: Crafting Community in Antebellum New England*, Berkeley, University of California Press, 1994, p.7-8.
[56] *Ibid.*, p.8.
[57] Pour une étude axée sur les habitudes de visite de la classe ouvrière, voir Cameron Lynne MacDonald and Karen V. Hansen, «Sociability and Gendered Spheres: Visiting Patterns in Nineteenth-Century New England», *Social Science History*, vol.25, n°4 (2001) 535-561.

plus grande ouverture que celle prescrite par le modèle des sphères séparées. Plusieurs indices portent à croire en effet que les femmes de Joliette sont plus présentes qu'on ne le croit dans les organisations principalement masculines telles que l'Institut d'artisans et association de bibliothèques[58]. Il faudra toutefois suivre l'évolution de l'acceptabilité sociale de cette incursion féminine dans des loisirs masculins[59]. L'espace domestique reste l'endroit où les femmes sont les mieux perçues.

La résidence familiale est un lieu que les propriétaires peuvent contrôler. Ils trient sur le volet les personnes qu'ils y admettent. Cela explique en partie pourquoi l'espace domestique apparaît comme le meilleur lieu de sociabilité pour les femmes; il revêt un caractère plutôt privé puisque le chef de famille choisit l'assistance. Tous les espaces sont à la fois privés et publics selon Ted Kilian[60]. La présence d'un individu dans un endroit public est notamment influencée par son identité culturelle et sociale[61]. Les femmes de l'élite, par exemple, ne peuvent être présentes dans certains endroits jugés trop publics puisqu'à l'époque victorienne, la société patriarcale le juge inacceptable. De plus, elles doivent donner l'exemple aux femmes des classes inférieures. Lorsqu'un groupe ou une personne est exclu de l'espace public, ses besoins tendent à être ignorés. Des rapports de domination s'installent rapidement entre ceux qui ont la capacité d'accéder à tous les espaces et ceux qui restent en retrait.

---

[58] «Institut», *La Gazette de Joliette*, 19 novembre 1868, p.2.
[59] Pour une étude sur la place des femmes dans les associations littéraires, voir Chantal Savoie, «Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XXe siècle», Dossier «La sociabilité littéraire», *Voix et images*, vol. 27, n°2 (printemps 2002) : 238-253.
[60] Ted Kilian, «Public and Private, Power and Space», dans Andrew Light et Jonathan M. Smith, *Philosophy and Geography II: The Production of Public Space*, Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, p.116.
[61] Sharon Zukin, *The Cultures of Cities*, Cambridge, MA and Oxford, Blackwell, 1995, p.24.

Thomas Markus a élaboré un cadre d'analyse qui permet de comprendre les interactions sociales et les stratégies d'inclusion et d'exclusion[62]. Selon lui, dans tous les espaces de sociabilité, il y a des occupants, des visiteurs et des étrangers[63]. Les occupants déterminent qui a le droit d'entrer dans un espace et qui doit s'en abstenir. Les visiteurs contrôlés par les occupants, doivent obtenir leur permission pour pénétrer un lieu et s'y trouver pour des raisons appropriées. Les étrangers sont considérés comme des indésirables, exclus de tous les espaces. Prenons la demeure familiale par exemple. Dans cette situation, le chef du ménage, généralement le père, représente les occupants. Il a accès à toute la maison, à tout moment. Les visiteurs sont ses invités (amis, parenté, collègues, etc.), ses clients, s'il tient son bureau chez lui, et ses domestiques. La présence des visiteurs dans la maison dépend de la volonté du chef de la famille et ils ne peuvent pas circuler à leur gré. Toutes les personnes qui ne sont pas invitées à entrer dans la maison constituent les étrangers. Nous baserons notre analyse de tous les espaces de sociabilité de l'élite joliettaine sur cette théorie. La séparation des espaces entre les catégories «privé» et «public» nous apparaît trop dichotomique et ne reflète pas la réalité. Avec ce cadre d'analyse, nous aurons une meilleure compréhension des rapports de pouvoir qui s'exercent entre les classes sociales et entre les genres.

1.4 La perspective ethnologique : analyse du patrimoine bâti et de la culture matérielle

La maison victorienne représente à la fois un lieu de représentation sociale et un refuge pour la famille. Il s'agit d'un lieu complexe sur lequel les historiens québécois ont peu

---

[62] Thomas A. Markus, *Buildings and Power: Freedom and Control in the Origin of Modern Building Types*, London, Routledge,1993, p.129.

[63] Occupants, visiteurs et étrangers sont des traductions libres des termes *inhabitants*, *visitors* et *strangers* utilisés par Markus.

réfléchi. La culture matérielle de l'élite a principalement été étudiée par les ethnologues. Pourtant, les historiens gagneraient à l'analyser davantage pour mieux comprendre la culture élitaire. Le XIXe siècle est à la fois caractérisé par l'amélioration du confort domestique et par l'ostentation architecturale. À l'époque victorienne, les architectes ont une vision très pittoresque de la demeure qui s'allie parfaitement à ce que Gwendolyn Wright définit comme le culte de la domesticité[64]. La demeure doit entrer en symbiose avec le paysage environnant pour créer le parfait refuge pour les femmes et les enfants, des êtres proches de la nature. Le caractère de l'homme en revanche est assez fort pour affronter les assauts de la ville corrompue. Dans l'ensemble, la demeure doit refléter le plus possible les goûts et l'individualité de la famille tout en respectant les modèles architecturaux associés à l'élite.

La résidence familiale constitue un lieu de conflits : intimité versus représentation, individualité versus cohésion. Richard Bushman tente d'expliquer ces contradictions dans son ouvrage *The Refinement of America: Persons, Houses, Cities*[65]. Selon lui, les traditions de l'élite aristocratique dont la fortune se basait sur le rang, se heurtent à la vision bourgeoise de l'industrie et de l'efficacité. Ainsi, l'installation d'un salon inconfortable, qui sert uniquement à afficher le bon goût de la famille, devient moins fréquente au XIXe siècle. Au contraire, on commence à voir apparaître des fauteuils plus rembourrés et même des chaises berçantes durant les dernières décennies de ce siècle[66]. Il ne faut toutefois pas croire que les familles bourgeoises ne font plus d'efforts pour être associées à l'élite. Les salons se multiplient et certains bourgeois

[64] Gwendolyn Wright, *Building the Dream: A Social History of Housing in America*, Cambridge, MIT Press, 1985, p.96-114.
[65] Richard L. Bushman, *The Refinement of America: Persons, Houses, Cities*, New York, Alfred A. Knopf, 1992, 504p.
[66] *Ibid.*, p.271.

Rapport-Gratuit.com

réservent en plus un espace pour une bibliothèque ou un *drawing room* dans leur maison pour laisser entendre à leurs invités qu'ils sont raffinés au quotidien, pas seulement lors d'occasions spéciales.

L'ethnologue Paul-Louis Martin fait les mêmes constats en étudiant l'architecture québécoise de l'époque victorienne[67]. Selon lui, le confort domestique est une «notion très relative au contexte et à la perception de soi qui repose autant sur des principes organisationnels (efficacité, performance, économie), que fonctionnels (transformation, production, entretien) et enfin relationnels (expression de soi, échanges)[68]». Les pièces se multiplient et possèdent chacune un usage particulier. La recherche de confort, de représentation sociale et d'intimité laisse entrevoir plusieurs exemples de l'expression de soi et de l'individualisme qui se développe au XIXe siècle[69]. L'individu agit sur sa vie, façonne son image pour se présenter à la société. Il ne fait pas que vivre dans sa demeure et acheter des meubles et des accessoires; il agit sur eux. Il devient, en quelque sorte, un créateur autant que le fabricant lui-même. L'utilisation et la symbolique que le consommateur attribue à un objet lui donnent tout son sens. Une table reste un simple meuble tant qu'elle n'est pas impliquée dans la vision du parfait salon. L'élite met sa maison et son mobilier en scène pour qu'ils la représentent le mieux possible[70].

---

[67] Paul-Louis Martin, *À la façon du temps présent : trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, 378p.
[68] *Ibid.*, p.166.
[69] Sur la montée de l'individualisme dans les façons d'habiter au Québec voir Jocelyne Mathieu, « À propos des manières d'habiter. Quelques réflexions sur le mobilier et la mentalité des Québécois », *Les cahiers des dix*, n°56 (2002) : 297-315.
[70] Pour plus d'informations sur les dimensions symboliques et affectives des objets, voir Dominique Desjeux et François Tine Vinje, « L'alchimie de la transmission sociale des objets : comment réchauffer, entretenir ou refroidir les objets affectifs en fonction des stratégies de transfert en générations » dans

Bernard Herman, dans son ouvrage *Town House: Architecture and Material Life in the Early American City, 1780-1830* rappelle aussi que ce n'est pas tout de posséder la «bonne» demeure et les «bons» objets — il faut savoir s'en servir[71]. Dans le cas contraire, les objets exercent un contrôle sur leurs propriétaires. L'élite base sa position dominante sur l'exclusivité et l'agentivité. L'exclusivité suppose qu'elle représente une classe non seulement à part des autres, mais surtout, meilleure que les autres. Ensuite, l'agentivité de l'élite lui permet de mettre en œuvre les moyens pour affirmer son statut dominant[72]. C'est une forme de maîtrise qu'elle exerce sur son image. Cette image, ils la développent au quotidien. À chaque instant, l'élite travaille au maintien de sa position en intégrant une culture qui lui est propre.

Il semble toutefois impossible pour un individu d'avoir le contrôle complet sur ses acquisitions. Les études sur la culture matérielle menées par des ethnologues dévoilent des interactions entre les objets et leurs propriétaires[73]. Daniel Miller soutient dans son ouvrage *Home Possessions: Material Culture Behind Closed Doors* que la maison constitue un agent au même titre que ses habitants[74]. Des contraintes physiques peuvent empêcher la transformation de la maison et lorsqu'elle est construite sur mesure, la vision du propriétaire peut différer de ce qui peut réellement être concrétisé par le constructeur. La maison demeure aussi sujette aux intempéries et aux bris d'installations qui peuvent rendre les visites quotidiennes beaucoup moins agréables. Les conflits entre

---

Dominique Desjeux et Isabelle Garabuau-Massaoui (dir.), *Objet banal, objet social : Les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 2000, p.83-116.

[71] Bernard L. Herman, *Town House: Architecture and Material Life in the Early American City, 1780-1830*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2005, p.56.

[72] *Ibid.*, p.37.

[73] À ce sujet voir Marie-Pierre Julien et Céline Rosselin, *La culture matérielle*, Paris, La découverte, 2005, 121p.

[74] Daniel Miller (dir.), *Home Possessions: Material Culture Behind Closed Doors*, Oxford, New York, Berg, 2001, p.4.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

les différents agents de la maison, incluant la maison elle-même, sont susceptibles d'annihiler les efforts que l'élite met en œuvre pour présenter une image bien précise à la société.

1.5 Synthèse des constats et approches

Les thèmes que nous désirons couvrir avec notre recherche sont multiples. Notre terrain d'enquête, Joliette, a fait l'objet de peu d'études. Les synthèses d'histoire urbaine et régionale qui ont été réalisées s'intéressent à plusieurs axes de développement de la ville, mais traitent en surface de thèmes comme les interactions entre hommes et femmes et entre les classes. Dans ces ouvrages, la formation de l'élite joliettaine est observée surtout sous l'angle socioprofessionnel, mais les chercheurs tendent à adopter de nouvelles approches. L'historiographie récente démontre que les historiens prennent davantage en compte les mécanismes de distinction sociale basés sur les notions d'acceptabilité et de respectabilité. Le rôle que jouent les femmes dans le processus de distinction, central à la formation de la classe dirigeante, est de plus en plus étudié. L'espace domestique, point de rencontre des deux sexes, livre de nombreux indices sur la cohabitation de l'influence féminine et masculine. Lieu aux multiples usages, la maison fournit des indices du désir de distinction sociale. Les questions de recherche et la méthodologie employée pour y répondre ont été déterminées en fonction des constats faits dans l'historiographie.

2. Questions de recherche et méthodologie

En alliant des préoccupations nouvelles à des objets de recherche peu étudiés, nous en arrivons à nous demander : comment la sociabilité permet-elle la formation d'une culture élitaire à Joliette dans la deuxième moitié du XIXe siècle? Pour répondre à notre

question principale, ce mémoire interroge plusieurs aspects de la vie des hommes et des femmes de l'élite joliettaine. Quels moyens mettent-ils en œuvre au quotidien pour maintenir ou augmenter leur statut social? Quelle place occupe l'hétérosociabilité dans la sociabilité élitaire? Quels sont les espaces de sociabilité homogenré et hétérogenré dans la ville? Quel rôle joue la demeure familiale dans la représentation sociale? Les archives témoignent de la transformation de la culture élitaire à travers la deuxième moitié du XIXe siècle. L'acceptabilité sociale évolue en même temps que Joliette se construit et atteint sa position dominante dans la région. Plus la ville se développe, plus la sociabilité élitaire tend à être homogenrée. Il faut toutefois porter une attention particulière à l'espace domestique où le salon semble constituer «le dernier rempart de l'hétérosociabilité» jusqu'à la fin du XIXe siècle[75]. La demeure va tout de même tendre à se diviser en espaces féminins et masculins. L'élite tente d'instaurer une plus grande séparation basée sur le genre et sur les classes sociales. La résidence étant un lieu de sociabilité, elle doit aller de pair avec l'entreprise de représentation sociale menée au quotidien.

Une approche qualitative permettra de vérifier ces hypothèses. Les phénomènes et concepts que nous voulons observer (les rapports de genre, la représentation sociale, la création d'une culture élitaire) ne se quantifient pas. La meilleure façon de les étudier est de travailler avec les traces de la vie quotidienne laissées par l'élite. La dimension principale est bien sûr l'analyse des manifestations de la sociabilité élitaire. Pour ce faire, nous enquêtons sur les différents lieux de sociabilité : l'espace domestique, les

---

[75] Marise Bachand, «"Depuis que l'élément étranger s'est mêlé [...] à la première société française ": Dynamiques de genre dans l'espace domestique canadien au XIXe siècle», Laurent Turcot et Thierry Nootens (dirs.), *Histoire de la politesse au Québec : Normes et déviances, XVIIe-XXe siècles*, Sillery, Septentrion, 2015, p.207.

concerts, les bazars, les banquets, les mariages, les pèlerinages, etc. Parallèlement, il faut prendre en compte les relations entre les acteurs présents et leur place dans la société. Nous reconstituons ainsi le réseau social d'un individu et saisissons le rôle joué par la sociabilité dans son positionnement. Les normes à observer et les valeurs à mettre de l'avant lors de ces rencontres permettent de comprendre comment les bourgeois se définissent comme faisant partie de la classe dominante.

La deuxième dimension de notre recherche porte sur les rapports de genre. Nous analysons le rôle des convenances et de l'acceptabilité sociale dans le choix des loisirs et la perméabilité des frontières entre les sphères d'influence féminine et masculine. Cela fournira des indices sur la façon dont se manifestent les rapports de genre à Joliette dans la deuxième moitié du XIXe siècle. La troisième dimension concerne la culture matérielle. Pour comprendre comment se manifeste la consommation ostentatoire, nous en étudions deux traces : les cadeaux de mariage et la résidence familiale. Les dons faits lors d'évènements importants renforcent les liens avec les membres de son réseau social. Nous analyserons leur valeur économique et symbolique. En ce qui a trait aux demeures, leur positionnement géographique, leur architecture extérieure et intérieure, l'aménagement des pièces, la fonction que les propriétaires attribuent à chacune d'elles, la place occupée par le salon et le choix du mobilier et de la décoration seront étudiés.

Diverses sources permettent d'analyser les trois dimensions de cette recherche. Pour comprendre la sociabilité élitaire, l'attention est à la fois portée sur le choix des lieux de rencontres et de loisirs et sur les réseaux qui s'y développent. Le premier aspect est traité à l'aide de documents d'archives familiales, particulièrement la correspondance

des familles Tarieu de Lanaudière, Tellier et Baby[76]. Au total, près de deux cents lettres ont été dépouillées. Elles donnent des informations sur les visites à domicile, les soirées entre amis, les fêtes célébrées par la famille et les relations familiales et amicales. Le bihebdomadaire *La Gazette de Joliette* et l'hebdomadaire *L'Étoile du Nord*, deux journaux locaux, fournissent aussi beaucoup de détails sur les soirées au théâtre, les bazars, etc. qui se tiennent à Joliette. Nous avons dépouillé 392 numéros de *La Gazette de Joliette* et 439 numéros de *L'Étoile du Nord*[77]. Les qualificatifs choisis par les chroniqueurs pour décrire les évènements offrent des indices sur l'identité que l'élite veut construire. Une lecture plus approfondie des rubriques mondaines révèle aussi des informations sur le déroulement des évènements et sur le public présent. Les chroniques peuvent donner une description plutôt générale et mentionner la présence d'un «auditoire distingué» ou entrer dans les détails et présenter les personnes qui performent ou qui assistent à ces divers évènements[78]. Les procès-verbaux de l'Institut d'artisans et association de bibliothèque de Joliette sont également pris en considération puisqu'il s'agit d'un des plus importants lieux de sociabilité élitaire de la ville. Nous avons fait une étude exhaustive des registres et 139 procès-verbaux s'avèrent dignes d'intérêt. Finalement, les recensements et les annuaires de professions permettent d'établir le

---

[76] Les archives familiales dépouillées sont conservées dans le Fonds Tarieu de Lanaudière de la BAnQ de Québec, dans le Fonds Tellier de la BAnQ du Vieux-Montréal, dans le Fonds Baby de l'Université de Montréal et dans les archives privées de descendantes de la famille Martel. Sincères remerciements à Francine Paradis et Micheline Rainville pour nous avoir donné accès à leurs archives familiales.
[77] Nous avons dépouillé une année sur deux de *La Gazette de Joliette* de 1866 à 1883 et de *L'Étoile du Nord* de 1884 à 1910 pour couvrir presque l'entièreté de la période étudiée.
[78] «Concert-spectacle», *L'Étoile du Nord*, 23 août 1884, p.3.

statut socioprofessionnel des individus repérés dans la correspondance, les journaux et les procès-verbaux de l'Institut[79].

La deuxième dimension à l'étude, les rapports de genre, sont aussi observés par le croisement de plusieurs sources. La correspondance permet d'évaluer à la fois les discours féminin et masculin, les sujets abordés, la façon de les aborder, la grandeur du réseau avec lequel une personne correspond et les relations hommes-femmes, notamment entre les époux. Les textes normatifs publiés dans les journaux donnent aussi des indices sur ce dernier aspect. En effet, les chroniqueurs de la *Gazette de Joliette* et de *l'Étoile du Nord* discourent fréquemment sur leur conception de la femme. Par exemple, certains donnent la recette pour se trouver un mari ou des conseils pour bien élever ses enfants[80]. Le discours normatif sera, dans une moindre mesure, aussi étudié grâce aux manuels de bienséance largement produits et diffusés au tournant du XXe siècle[81]. Finalement, les photos de la Collection de la Société d'histoire de Joliette-De Lanaudière et des archives privées des descendantes de la famille Martel seront utiles pour observer les normes de présentation que les hommes et les femmes s'imposent pour être associés à l'élite[82].

---

[79] Les recensements de 1861 à 1911, disponibles sur le site d'Archives nationales du Canada ont permis d'enrichir les informations sur un individu et sa famille. Le seul annuaire de rues et professions utilisé date de 1877 et a été trouvé à la Société d'histoire de Joliette-De Lanaudière. Il a été dépouillé de façon exhaustive.

[80] «Recette pour trouver un mari», *La Gazette de Joliette*, 4 juin 1866, p.3. ; «Le rôle de la mère dans l'éducation», *L'Étoile du Nord*, 31 janvier 1885, p.6.

[81] Pour compléter les articles publiés dans les journaux, nous avons choisis le manuel de Madame Marc Sauvalle, *1000 questions d'étiquette discutées, résolues et classées*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1907.

[82] La collection de photos regroupe des portraits de membres de familles de l'élite et des photographies de rues et de demeures. Quelques photos proviennent de la collection personnelle des descendantes de la famille Martel.

La troisième et dernière dimension de notre recherche, la représentation sociale par la culture matérielle, est étudiée grâce à divers types d'archives, certaines peu utilisées par les historiens. L'examen du patrimoine bâti se fait à l'aide des photos de l'extérieur et de l'intérieur des demeures de l'élite et de la correspondance. L'analyse du mobilier et des accessoires de décorations est menée grâce à une recherche iconographique, à des catalogues commerciaux et à la collection de meubles victoriens des Musées de la Civilisation de Québec[83]. À ce titre, l'ouvrage *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec* paru après l'exposition éponyme constitue une référence très utile pour interpréter les meubles sélectionnés[84]. En outre, les livres de compte de Joseph-Octave Désilets, protonotaire de la ville de Joliette et les listes de cadeaux de mariage publiées dans les journaux locaux permettent d'imaginer ce qui se retrouvait concrètement dans les maisons de Joliette[85]. Ces éléments sont repérés dans les catalogues commerciaux et dans la collection de meubles victoriens pour mettre le lecteur dans l'esprit du style de l'époque.

Notre recherche s'inscrit dans la tradition de la *New Cultural History* (NCH), approche historique popularisé par des auteurs comme Lynn Hunt et Peter Burke[86]. Au

---

[83] La recherche iconographique a surtout été menée dans le Fonds Notman du Musée McCord. Elle a servi à former des listes de meubles et accessoires qui se retrouvent dans les demeures de l'élite. Les catalogues commerciaux utilisés sont regroupés dans le Fonds Chabot des Musées de la civilisation du Québec. Il comprend 7658 documents, dont 4718 catalogues commerciaux qui regorgent d'informations sur ce qui est offert sur le marché en matière de mobilier luxueux. Les accessoires et le mobilier victorien proviennent aussi de la collection des Musées de la civilisation de Québec.

[84] John R. Porter (dir.), *Un art de vivre, le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, 527p. En nous appuyant sur cet ouvrage, nous croyons pouvoir faire des constats complémentaires en découvrant ce que la collection des Musées de la Civilisation de Québec peut révéler sur l'étude d'une communauté urbaine hors des grands centres et approfondir ce que les meubles dévoilent sur les tensions sociales et de genre à l'époque victorienne.

[85] Nous avons analysé les dépenses de Joseph-Octave Désilets pour les années 1860, 1865, 1870, 1875, 1880 et 1885, année où les livres de comptes prenaient fin.

[86] Lynn Hunt, *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989, 244p. ; Peter Burke, *What is Cultural History?*, London, Polity, second edition, 2008, p.51.

Québec, ce courant est en pleine ascension[87]. La NCH se distingue principalement par ses nouvelles méthodes et ses approches souvent multidisciplinaires. Les sujets traités peuvent être les mêmes qu'en histoire sociale ou en histoire politique, mais l'accent est mis sur les systèmes de représentation et sur les pratiques, les expériences et les comportements des acteurs, plutôt que sur leur statut socioprofessionnel par exemple. L'histoire culturelle est toutefois critiquée par les historiens de tradition marxiste pour son manque de contact avec les assises économiques et sociales ; elle occulterait les conflits sociaux. Pour parer à de telles critiques, nous étudions la création d'une culture élitaire dans une perspective de rapports de domination et de distinction entre les classes. Les travaux de Pierre Bourdieu et Norbert Élias, des théoriciens clés de la NCH, seront très utiles pour interpréter nos sources sous cet angle[88].

Notre recherche se positionne au sein de la NHC notamment en raison de notre méthode d'analyse qualitative centrée sur l'étude du discours. Les archives consultées sont majoritairement textuelles et comme le rappelle Lynn Hunt : «documents [...] were

---

[87] Dès la fin des années 1980, des historiens comme Robert Gagnon s'intéressent à la formation d'identités culturelles et de consciences de classes. Plus récemment, le nombre de chercheurs étudiant des enjeux d'histoire culturelle a beaucoup augmenté. Pensons notamment à Jarrett Rudy qui interroge le rôle du genre et de l'appartenance sociale et ethnique dans les rituels de consommation de tabac, à Michèle Dagenais qui met en lumière l'influence des espaces de loisirs et de culture sur les acteurs qui y évoluent et vice-versa, ou encore à Laurent Turcot pour sa recherche sur l'émergence de la pratique de la promenade en carrosse au Canada. L'ouvrage collectif *L'histoire de la politesse au Québec : Normes et Déviances, XVIIe-XXe siècle* regroupe aussi divers auteurs qui tentent de repenser les modèles d'analyse des pratiques sociales et culturelles pour offrir un regard plus juste sur les manifestations de la politesse au Québec à travers les époques. Robert Gagnon, «Capital culturel et identité sociale : les fonctions sociales du discours sur l'encombrement des professions libérales au XIXe siècle», *Sociologies et sociétés*, vol. 21, no 2 (1989) : p.129-146. ; Jarrett Rudy, *The Freedom to Smoke: Tobacco Consumption and Identity*, Montreal, McGill-Queen's University, 2005, 232p. ; Michèle Dagenais, *Faire et fuir la ville : espaces publics de culture et de loisirs à Montréal et Toronto aux XIXe et XXe siècles,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 252p. ; Laurent Turcot, « L'émergence d'un loisir», *op.cit.* ; Thierry Nootens et Laurent Turcot (dirs.), *Histoire de la politesse au Québec : Normes et déviances, XVIIe-XXe siècles*, Sillery, Septentrion, 2015, 344p.

[88] Pierre Bourdieu, *La distinction*, *op.cit.*; Norbert Élias, *La société de cour*, Paris, Flamarion, 1985, 330p. ; Norbert Élias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, 509p. ; Peter Burke, *What is Cultural History?*, London, Polity, second edition, 2008, p.51. Peter Burke consacre un chapitre complet de son ouvrage aux travaux de Mikhail Bakhtin, Pierre Bourdieu, Norbert Élias et Michel Foucault, quatre théoriciens clés de la NHC selon lui.

written by authors with various intentions and strategies, and historians of culture must devise their own strategies for reading them[89]». Nous partons donc de cette prémisse pour analyser le discours tenu dans la correspondance et dans les journaux. Pour découvrir l'intention derrière le message, il faut s'inspirer des méthodes des littéraires et porter attention aux relations entre l'auteur, l'éditeur et le lecteur et tenter de comprendre leur rapport au texte. Une approche similaire, inspirée des ethnologues, est utilisée pour étudier la culture matérielle. Les liens entre le fabricant, l'objet et l'acheteur sont révélateurs des tendances stylistiques, des manières d'habiter et de la sociabilité.

En joignant les approches de plusieurs chercheurs, eux-mêmes inscrits dans la NHC par Burke et Hunt, nous observons comment la culture élitaire se forme et évolue au rythme de l'urbanisation et de l'industrialisation de Joliette. Pour en dresser le portrait le plus fidèle, nous étudions la vie de l'élite au quotidien et les stratégies qui sous-tendent son positionnement au sein de la société. En gardant en tête le caractère dynamique de la classe sociale développée par E. P. Thompson, une attention particulière est portée aux relations que l'élite entretient avec les autres classes et aux tensions internes qui persistent malgré l'existence d'un objectif commun : la distinction sociale[90]. Pour se présenter comme la frange supérieure de la société, les hommes et les femmes de l'élite adoptent des comportements propres à leur classe et à leur genre. Comme Joan Scott l'encourage, le concept de genre est replacé dans le contexte du XIXe siècle pour bien comprendre la construction sociale de l'identité masculine et féminine[91].

---

[89] Lynn Hunt, *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989, p.14.
[90] Edward Palmer Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise, op.cit.*
[91] Joan W. Scott, «Genre : Une catégorie utile d'analyse historique», *loc.cit.*

Rapport-Gratuit.com

Il faut bien connaître les archétypes conçus par la société pour analyser, avec les nuances nécessaires, les modèles qui sont imposés aux hommes et aux femmes, entre autres celui des sphères séparées. Les hommes et les femmes vivent la même histoire, dans le même contexte, mais de façon différente. Nous tentons de voir à quel point le genre peut influencer l'identité élitaire.

Étudier les rapports sociaux et les rapports de genre dans une petite ville de région rurale permet de voir s'ils sont aussi rigides que dans les grands centres où la population est plus nombreuse et plus variée. Nous pouvons déjà affirmer que l'élite de Joliette semble plus diversifiée qu'on ne le croit et que de fortes tensions de classe et de genre existent. La clé est de réfléchir à la classe et au genre en termes de relations plutôt que d'essayer de les compartimenter. De cette façon, il est possible de poser un regard plus fidèle sur la construction de l'identité élitaire à Joliette durant la deuxième moitié du XIXe siècle. Ce mémoire suit une trame thématique, tout en respectant l'évolution chronologique de la ville.

Le premier chapitre est consacré à l'étude de la période des fréquentations qui précède le mariage. Durant la recherche du parfait partenaire, les jeunes célibataires de l'élite définissent leur identité et commencent à se positionner socialement grâce aux occasions de rencontres offertes à Joliette et dans les environs. Le mariage constitue un engagement crucial qui représente l'union de deux familles et l'entrée d'un nouveau couple dans la société. Le deuxième chapitre s'intéresse à l'établissement de ces nouveaux couples de l'élite dans la vie parentale. L'éducation des enfants étant très importante pour la reproduction sociale de la classe, la communauté s'y implique aussi. Les rapports hommes-femmes et parents-enfants que nous étudions dans ce chapitre sont

révélateurs du niveau d'intégration des normes et de la transmission de la culture élitaire. La demeure familiale joue un rôle important dans l'éducation, comme espace de vie, mais aussi comme lieu de représentation. En raison de son importance dans la création d'une culture élitaire, l'analyse de la résidence et de son mobilier est le sujet du troisième chapitre. La maison présente la famille à la population, en donnant au passage des indices du positionnement social de ses habitants et de l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes. Le quatrième et dernier chapitre porte sur Joliette au début de son apogée, vers la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Les hommes et les femmes de l'élite sont maintenant bien implantés dans leurs réseaux et ont acquis une honorabilité sociale grâce à leurs actions charitables. Forts de cette position d'autorité morale, nous observons comment ils choisissent de se présenter à la communauté pour maintenir ce statut et les moyens qu'ils mettent en œuvre pour assainir la ville et la façonner à leur image.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

CHAPITRE I
De la fréquentation à l'union : Intégration de la culture élitaire par la jeune élite

Le 19 novembre 1868, *La Gazette de Joliette* fait l'éloge de la participation d'un jeune homme lors de l'inauguration du bâtiment officiel de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques de Joliette : «M. McConville était à son début dans le monde; [...] L'occasion était belle, l'on l'oblige d'en profiter et il nous donna ce joli, cet éloquent discours que la plupart de vous ont entendu, discours de circonstance, plein d'habileté, de détails et de bon goût[1]». Fils de John McConville, instituteur d'origine irlandaise arrivé à Berthier en 1833, il décide de s'installer à Joliette comme beaucoup d'autres jeunes hommes qui souhaitent profiter des bonnes occasions d'affaires[2].

Les évènements comme l'inauguration de l'Institut sont de parfaites occasions pour les jeunes adultes de bonne famille de se présenter honorablement à la société joliettaine et d'y définir leur place. Ils doivent démontrer qu'ils intègrent bien la culture élitaire afin d'être considérés comme des membres à part entière de la nouvelle bourgeoisie qui dirige Joliette. La période des fréquentations qui précède le mariage offre une certaine liberté aux jeunes hommes et aux jeunes femmes. Leurs comportements sont néanmoins observés par leurs familles puisque les derniers instants

---

[1] «Une séance littéraire», *La Gazette de Joliette*, 23 novembre 1868, p.2.

[2] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.532. John McConville a trois fils. Arthur et Joseph-Norbert-Alfred sont membres des professions libérales et Pierre-Édouard est un industriel. Ils œuvrent aussi en politique comme députés conservateurs (Arthur et Joseph-Norbert-Alfred) ou comme maire (Pierre-Édouard). Il est difficile de savoir de quel M. McConville il est question dans le texte sur l'inauguration de l'Institut.

qui précèdent le mariage sont cruciaux pour leur positionnement social. Comme ils sont à la recherche d'une alliance matrimoniale avantageuse, ils se présentent comme de bons époux et épouses en agissant conformément à ce qui est acceptable selon leur classe, leur âge, leur statut matrimonial et leur genre.

Ce chapitre montre l'intégration de la culture élitaire par la jeune élite célibataire. Tout au long de l'année, une multitude d'occasions de faire des rencontres s'offrent aux jeunes. La première partie du chapitre évolue au rythme des saisons. Certaines saisons offrent une plus grande diversité d'activités, mais toutes participent à la formation d'une union qui se scellera par le mariage. Cette alliance et tous les rituels qui l'entourent feront l'objet de la deuxième partie du chapitre.

1. Les fréquentations

Période charnière de la vie des jeunes adultes, les instants qui précèdent leur mariage sont déterminants pour la suite de leur vie. Plus libres que durant l'enfance, ils doivent se comporter de façon responsable pour ne pas faire échouer tous les efforts de positionnement mis en œuvre par leurs parents dès leur plus jeune âge. Ils ne peuvent plus seulement compter sur le statut social de leur famille. Les jeunes hommes sont tenus de prouver leur stabilité économique pour prétendre à un mariage avantageux. Les demoiselles, contraintes d'attendre les demandes de prétendants, s'efforcent de mettre en valeur leurs vertueuses qualités.

1.1 L'automne : Comment éviter de coiffer Sainte-Catherine?

L'arrivée de l'automne marque généralement la fin des vacances et le retour aux études, particulièrement pour les garçons et les filles de l'élite. Pour les jeunes hommes, la

première année suivant l'obtention de leur diplôme est cruciale. La famille et le réseau de contacts jouent un rôle de premier plan dans la recherche d'un bon emploi. Joseph-Mathias Tellier reçoit l'aide de son frère aîné, Louis, une fois qu'il a terminé ses études en droit à l'Université Laval. Louis Tellier est bien positionné dans le domaine de la justice et de la politique fédérale. En dépit des offres d'emploi et de partenariat de son frère, Joseph-Mathias décide de regarder vers Joliette et se taille une place intéressante dans cette communauté[3]. Ce choix peut s'expliquer entre autres par le fait qu'il est originaire de Sainte-Mélanie, village voisin de Joliette et qu'il a étudié au Collège Joliette. Durant ses études à l'Université Laval et les quelques années où il a habité à Saint-Hyacinthe, il entretient des relations étroites avec ses amis joliettains.

Pour les jeunes hommes de l'élite, il est important d'être à tout le moins admis à une profession pour se présenter comme de bons partis. Peu nombreux sont les parents qui consentiraient à donner la main de leur fille à un homme qui ne peut promettre de subvenir à ses besoins et d'assurer la reproduction sociale de la famille. Cette idée est bien intégrée par les hommes de l'élite. En décembre 1880, Joseph-Mathias est absorbé par ses études et son ami Joseph Parent l'invite à continuer dans cette voie et à «prendre garde aux filets de l'amour[4]». Il suit son conseil et se marie en 1885, un peu moins d'un an après son admission au barreau[5].

---

[3] Lettre de Louis Tellier à Joseph-Mathias Tellier, 13 novembre 1880, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[4] Lettre de Joseph Parent à Joseph-Mathias Tellier, 5 décembre 1880, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[5]Assemblée nationale du Québec, Députés-Joseph-Mathias Tellier, http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/tellier-joseph-mathias-5493/biographie.html, consulté le 26 janvier 2015.

Dans certains cas, les journaux locaux relaient des informations sur l'admission à une profession. Charles G. Hector Beaudoin, fils de Monsieur Beaudoin, registrateur du comté de Joliette, est un des chanceux jeunes hommes dont on fait mention dans *La Gazette de Joliette*. Le 3 octobre 1878, il «a été admis à la profession de notaire [...] après un examen qui lui fait beaucoup honneur[6]». Un mois plus tard, il officialise son union avec Valérie Renaud, fille de feu Joseph Renaud, marchand de Joliette. Un mariage rapide après l'accession à une profession est une situation courante chez l'élite[7]. Tout porte à croire que les époux se fréquentaient avant l'admission au notariat d'Hector, mais une famille de l'élite ne peut courir le risque de marier sa fille à un parti incertain. Les jeunes femmes qui se trouvent dans pareilles situations doivent user de stratégie. Denise Lemieux et Lucie Mercier donnent des exemples de demoiselles qui refusent une demande en mariage d'un bon parti puisqu'elles fréquentent déjà un jeune homme à la situation acceptable, pour qui elles ont des sentiments plus profonds[8]. Certaines jeunes femmes font le choix de suivre leur cœur au risque de ne jamais recevoir de demande de la part de celui pour qui elles s'étaient réservées. Elles risquent ainsi de devenir vieilles filles.

L'automne est justement la saison où l'on fête la Sainte-Catherine. En novembre, *L'Étoile du Nord* fournit aux hommes des indices pour détecter les vieilles filles[9]. Une fille est susceptible de «coiffer Sainte-Catherine» si «elle commence à dire que les hommes sont des êtres exécrables et qu'elle ne voudrait pas s'embarrasser d'un mari pour tout l'or du monde» ou si «elle commence à tenir un chat à côté d'elle pendant ses

---

[6] «Admis au notariat», *La Gazette de Joliette*, 8 octobre 1878, p.3.
[7] Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, op.cit.*, p. 126.
[8] *Ibid.*, p. 127
[9] «Les vieilles filles», *L'Étoile du Nord*, 11 novembre 1886, p.3.

repas pour lui donner du lait sucré» ou encore si «elle commence à aller à l'église avec un livre de prières du format gros octave, 600 pages[10]». Les hommes peuvent aussi compter sur une méthode de calcul peu scientifique fournie par les journaux locaux pour connaître l'âge d'une femme qui ne voudrait pas révéler son année de naissance[11].

Les femmes ressentent la pression de se marier durant les quelques années où elles ne sont jugées ni trop vieilles ni trop jeunes[12]. Pourtant, certaines ne se pressent pas à trouver un mari. L'image de la femme pure, pieuse, soumise et attachée à la vie de famille véhiculée dans la société peut en effet donner envie aux Joliettaines de repousser le mariage[13]. C'est le cas de Joséphine Ferland, cousine de Joseph-Mathias Tellier. Dans une lettre concernant le mariage de son frère, Joséphine révèle à son cousin ses véritables sentiments face à cet engagement : «Pour moi, je compte faire une vieille fille. Je veux bien profiter de la jeunesse, de la liberté, pourtant il vient un temps où l'on est plus jeune, mais je renvoie cette pensée à plus tard. [...] Parfois, il me vient de singulières idées. J'ai bien envie de m'enfermer dans un cloître[14]».

Malgré tout, la Sainte-Catherine n'est pas vue seulement sous un angle négatif. En effet, chaque année, des rencontres intimes en famille et avec les amis proches s'organisent autour de cette fête. Les parents de Joseph-Mathias lui écrivent en novembre 1880 pour l'informer qu'ils ont fêté la Sainte-Catherine : «Les gens mariés

---

[10] *Ibid.*
[11] «Faits intéressants», *L'Étoile du Nord,* 12 août 1886, p.2.
[12] Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, op.cit.*, p.132-133. Lemieux et Mercier recensent des cas où des femmes de 17 ans sont jugées trop jeunes pour se marier et d'autres cas où les femmes de 25 ans et plus sont considérées trop vieilles.
[13] Barbara Welter, «The Cult of True Womanhood, 1820-1860», *op.cit.*, p.174.
[14] Lettre de Joséphine Ferland à Joseph Mathias Tellier, 26 avril 1881, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.

ont fêté chez le notaire Lavoie, les jeunes gens chez Désiré Étu[15]». Le fait que l'assistance soit déterminée selon le statut matrimonial porte à croire qu'on en fait une occasion de sociabilité importante pour les jeunes célibataires. Cet évènement donne une chance supplémentaire aux demoiselles de ne pas coiffer Sainte-Catherine.

1.2 L'hiver : «Le temps du Carnaval s'enfuit lentement...»

Les longues et froides soirées d'hiver s'installent rapidement. Ce n'est pas la température et les intempéries qui arrêtent les visiteurs et qui diminuent la sociabilité. Au contraire, l'activité économique ralentit et plus de temps est dégagé pour les loisirs. C'est bien sûr la saison où se déroule le carnaval. C'est l'occasion pour plusieurs couples d'officialiser leur mariage comme le souligne *L'Étoile du Nord*: «Le temps du carnaval s'enfuit rapidement. Il ne reste plus aux fiancés que quelques semaines pour consacrer leur union[16]». Le carnaval se termine par les célébrations du Mardi Gras. Elles peuvent rapidement prendre de l'ampleur si la température est clémente et que les chemins invitent à la promenade, comme c'est le cas en février 1899[17]. *L'Étoile du Nord* atteste que « jamais enterrement de carnaval ne fut plus gai[18]».

C'est aussi la saison des fêtes et donc l'opportunité de se réunir dans les salons des familles de l'élite pour célébrer Noël et la nouvelle année. À cette occasion, de nombreux parents et amis établis à l'étranger reviennent à Joliette : « Nous avons remarqué et vu avec plaisir qu'un très grand nombre de jeunes gens qui ont des parents à Joliette sont venus visiter leurs familles durant le temps des fêtes de Noël et du Jour de

---

[15] Lettre de Zéphirin et Luce Tellier à Joseph-Mathias Tellier, 2 novembre 1880, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[16] «Carnaval», *L'Étoile du Nord*, 14 février 1894, p.1.
[17] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 16 février 1899, p.2.
[18] *Ibid.*

l'An. Nous devons en dire autant pour les demoiselles qui ont contracté mariage avec des messieurs étrangers. Nous tenons à noter ceci, car c'est un fait qui plaide en leur faveur[19]».

Cette courte mention des visites de famille en dit long sur les réseaux de sociabilité que les Joliettains construisent. Les visiteurs sont autant des jeunes hommes qui ont migré pour faire fortune que des jeunes femmes mariées à des hommes originaires de l'extérieur de Joliette. Dans les deux cas, le départ de Joliette leur procure un avantage. Évidemment, *L'Étoile du Nord* vante les progrès de Joliette et soutient qu'elle n'a rien à envier aux autres villes. L'élargissement des réseaux d'influence résultant de l'établissement à plus ou moins long terme de Joliettains à l'extérieur de la ville représente néanmoins un avantage pour le rayonnement de Joliette et pour les familles de l'élite.

Lorsqu'une soirée familiale et amicale est organisée, les jeunes femmes et jeunes hommes se préparent à faire étalage de leurs talents et à se positionner comme membres de la bonne société. Les demoiselles s'installent au piano ou prennent part, aux côtés des jeunes hommes, à une pièce de théâtre jouée au plus grand plaisir de l'assistance[20]. La résidence familiale tient un rôle central dans le développement des alliances matrimoniales. En plus de permettre de multiples rencontres, elle est l'endroit où se déroule généralement la demande en mariage et où commence l'engagement officiel. Lemieux et Mercier précisent que les filles fréquentent un moins grand nombre de soirées que les garçons, ce qui permet à ces derniers d'avoir plus de choix de

---

[19] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 5 janvier 1893, p.3.
[20] «Soirée de famille», *L'Étoile du Nord*, 7 mars 1901, p.3.

prétendantes[21]. Lorsqu'ils ont choisi celle qui semble être une bonne future épouse, ils commencent à multiplier les visites au domicile familial. Ils ont aussi la possibilité d'organiser eux-mêmes des soirées. En janvier 1873, la *Gazette de Joliette* annonce la tenue d'un bal : «On nous assure que les jeunes messieurs (célibataires) de cette ville sont à organiser une soirée dansante qui aurait lieu bientôt. C'est un tribut de reconnaissance aux familles qui, chaque jour, ouvrent leur salon et procurent des amusements à la jeunesse[22]». Si les soirées dans les salons de l'élite semblent avantager les jeunes hommes, plusieurs autres occasions de sociabilité mixte s'offrent durant l'hiver. Il n'est pas complètement interdit aux jeunes femmes d'évoluer en dehors de la demeure de leurs parents, mais elles doivent le faire à travers des formes de sociabilité honorables.

Deux activités sont fort appréciées par les deux sexes et acceptées par la société comme des loisirs mixtes : les bazars et le patin à glace. Les bazars sont présents annuellement durant toute la période étudiée. Durant deux ou trois jours du mois de janvier, les Dames de la Charité tiennent une grande vente d'objets variés au profit des pauvres et des orphelins. L'organisation des Dames de la Charité, composée de femmes mariées, sera étudiée plus en profondeur dans le quatrième chapitre, mais il est intéressant de noter l'implication des jeunes femmes célibataires. En plus de procurer leur aide en offrant un objet de leur fabrication, les demoiselles participent aux divertissements offerts lors de ces soirées. Pièces de théâtre, concerts et banquets sont mis sur pied pour l'occasion[23]. *La Gazette de Joliette* presse les jeunes gens d'y aller en

---

[21] Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, op.cit.*, p. 123.
[22] «Bal», *La Gazette de Joliette*, 27 janvier 1873, p.2.
[23] «Bazar! Bazar!», *La Gazette de Joliette*, 10 janvier 1867, p.2.

Rapport-Gratuit.com

grand nombre : «C'est tout à la fois une œuvre de charité et une occasion de s'amuser. [...] La jeunesse des deux sexes qui sait les plaisirs que procurent les soirées ne manquera pas de s'y rendre en foule, et d'y rester le plus longtemps possible[24]».

La communauté anglophone joliettaine, totalisant environ deux cents personnes, peut elle aussi compter sur ses jeunes femmes pour organiser des bazars[25]. En décembre 1908, elles organisent un bazar avec banquet, chant et musique pour amasser de l'argent pour acheter un harmonium pour l'église presbytérienne. *L'Étoile du Nord* remarque la présence de plusieurs Canadiens français «qui ont voulu [...] payer un tribut de reconnaissance aux familles anglaises de cette ville, qui lorsqu'il s'agit d'œuvres de charité chrétienne, contribuent dans une certaine mesure en versant dans la caisse de nos œuvres catholiques, des montants qui font un bien immense aux déshérités de la fortune[26]».

Somme toute, ce sont surtout les demoiselles qui tirent profit de cet évènement. Elles sont en général plus nombreuses à participer à la mise en scène de spectacles que leurs homologues masculins. Malgré leur magnifique performance, les chroniqueurs des journaux qui recensent les évènements de la soirée cachent l'identité des jeunes actrices amateurs. Ils ne font mention que des personnages : «Nous ne voudrions mentionner aucun nom, cependant le nom de Marton et Nanette et de Ste-Cécile se trace ici malgré nous et nous sommes tentés de les saluer comme les reines de la soirée par leur action, leur chant et la musique qu'elles ont exécutée[27]». *La Gazette de Joliette* trouve des

---

[24] «Bazar», *La Gazette de Joliette*, 7 janvier 1867, p.2.
[25] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit*, p. 357.
[26] «Banquet et bazar», *L'Étoile du Nord*, 3 décembre 1908, p.1.
[27] «Bazar», *La Gazette de Joliette*, 12 janvier 1877, p.2.

lecteurs dans toutes les couches de la population, ce qui en fait un média public[28]. Il serait inconvenant d'exposer publiquement les noms de jeunes femmes célibataires. Seuls les spectateurs présents au bazar en ont donc eu connaissance.

Il semble toutefois y avoir des failles dans cette façon de faire. En octobre 1888, les demoiselles de Joliette donnent une représentation d'art dramatique à l'Institut et cette fois, le journal local transmet la nouvelle en inscrivant leurs noms[29]. Est-ce parce que la notion de ce qui est privé a changé? Nous ne croyons pas, puisque c'est la seule fois dans notre échantillonnage où il est fait mention des véritables noms des jeunes femmes. Il est possible que ce soit un nouveau journaliste ne connaissant pas les conventions qui ait écrit cette chronique. Nous ne pouvons en être certaine puisque la quasi-totalité des articles est anonyme. Est-ce parce que la soirée se tenait à l'Institut et non pas dans un lieu régi par une congrégation religieuse? Difficile à dire, mais cela démontre que les demoiselles peuvent organiser une représentation en dehors du cadre religieux. La religion n'est cependant jamais bien loin puisqu'elles font don des profits à l'orphelinat des Sœurs de la Providence, ce qui vient légitimer leur entreprise. De plus, la soirée étant sous le patronage de l'épouse d'Édouard Guilbault, maire de Joliette, la respectabilité de la soirée est assurée.

En somme, le bazar est un loisir acceptable pour les jeunes femmes. Il est chapeauté par un organisme de charité et il correspond à l'idéal de générosité et de don de soi que l'on associe à la femme vertueuse. Lyne Sorrel Marks, dans son étude des

---

[28] Chaque numéro de *La Gazette de Joliette* est tiré à environ 1000 exemplaires. À la fin du XIXe siècle, la population de Joliette est de 3 300 habitants et celle de Lanaudière de 19 000 habitants. *La Gazette de Joliette* a ainsi un taux de pénétration élevé, ce qui laisse supposer qu'elle rejoint des lecteurs de diverses classes sociales.

[29] «Séance à Joliette», *L'Étoile du Nord*, 18 octobre 1888, p.2.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

loisirs religieux de petites localités ontariennes, rappelle à quel point il est important de prendre en compte le facteur religieux pour étudier la sociabilité, surtout féminine[30]. Les femmes célibataires ont un peu plus de liberté que les femmes mariées, mais les loisirs non religieux revêtent toujours un aspect suspicieux[31]. Le comportement des jeunes femmes de l'élite est hautement surveillé. Elles doivent incarner des modèles de piété et de modestie pour les filles de leur entourage et pour celles des autres classes. Elles sont donc plus contraintes, mais trouvent le moyen, notamment à travers les bazars, de prendre part aux loisirs de la bonne société.

Plus on avance dans le XIXe siècle, plus les jeunes hommes participent aux soirées dramatiques. Le Cercle dramatique de Joliette est, au début de la période, plutôt composé d'hommes de l'élite mariés et établis. Au tournant du XXe siècle, il laisse de plus en plus de place aux jeunes hommes célibataires. Contrairement aux femmes, ils n'ont nul besoin de s'associer à un organisme religieux, c'est pourquoi la plupart de leurs représentations se déroulent à la Salle du Marché, située sur la place centrale du centre-ville. Il est malgré tout plus honorable d'offrir les profits à une bonne œuvre. En mai 1905, les jeunes hommes décident de donner une séance dont les bénéfices seraient versés à l'Institut d'artisans et association de bibliothèques de Joliette. Cette initiative est applaudie par *L'Étoile du Nord* et tombe à point nommé puisque l'Institut est aux prises avec de graves problèmes économiques. En performant bien sur scène et en montrant de l'intérêt pour une organisation qui favorise le développement intellectuel, les membres

---

[30] Lynne Sorrel Marks, *Revivals and Roller Rinks: Religion, Leisure and Identity in Late Nineteenth Century Small Town Ontario*, Toronto, University of Toronto Press, 1996, p.10.
[31] *Ibid.*, p.15.

du Cercle dramatique se présentent comme de bons partis, mais aussi comme de bons citoyens.

La patinoire est, elle aussi, un espace de sociabilité mixte assez complexe. C'est au début des années 1880 que les journaux mentionnent pour la première fois les anneaux de glace, mais les articles laissent croire que c'est un loisir établi depuis plusieurs années. *L'Étoile du Nord* fait grand bruit de l'existence d'un *Skating Rink* à Joliette[32]. Il soutient que la ville n'a rien à envier à ses voisines, puisqu'elle a tout ce qu'il faut pour divertir sa jeunesse durant la saison froide. L'hiver 1884, par exemple, est glacial, mais la patinoire est un des seuls lieux de sociabilité hivernale où les jeunes célibataires des deux sexes peuvent se rencontrer à Joliette sans la surveillance constante de leurs parents[33]. Le chroniqueur de *L'Étoile du Nord* démontre que c'est un lieu de sociabilité incontournable pour la jeunesse. L'informalité de l'activité et des rencontres guide les rapprochements :

> Il est beau d'y voir tous les soirs de nombreux jeunes gens folâtrer sur la glace, se croiser, se heurter, avec une jovialité charmante. [...]Après avoir longtemps glissé, les jeunes patineurs se séparent et s'en retournent à une heure souvent avancée de la nuit, le cœur plein d'amour et de doux souvenirs, se promettant bien de revenir conter fleurette, le lendemain soir à leurs complaisantes patineuses[34].

Après quelques années de fréquentations sur les patinoires de la ville, les jeunes hommes et les jeunes femmes sont séparés et ne peuvent plus compter sur cet espace. Au début des années 1890, la ville émet des règlements plus stricts pour régir les rencontres qui peuvent survenir entre les gens de sexes et de classes sociales différents. Ces mesures ont pour effet de rendre la patinoire de moins en moins publique. Les patineurs doivent

---

[32] «Le Skating Rink à Joliette», *L'Étoile du Nord*, 7 février 1885, p.6.
[33] «Rond à patiner», *L'Étoile du Nord*, 18 janvier 1884, p.3.
[34] «Le Skating Rink à Joliette», *L'Étoile du Nord*, 7 février 1885, p.6.

désormais payer un abonnement variant de 0,50$ à 1$ selon l'âge et le sexe[35]. Cela réduit l'accessibilité aux franges plus pauvres de la population. Aussi, les hommes, les femmes et demoiselles et les enfants ont accès à la patinoire à des moments précis déterminés pour eux. En général, les dames et demoiselles peuvent aller patiner durant l'après-midi et les soirées sont réservées aux hommes[36]. Au tournant du XXe siècle, on insiste encore davantage sur le caractère sain et légitime de ce divertissement[37]. C'est aussi le début des tournois de hockey. Les amateurs de ce sport profitent de l'occasion pour s'affronter sous les applaudissements des femmes admises dans l'assistance[38]. Une tendance se dessine. Plus on avance dans le XIXe siècle et que Joliette s'urbanise, plus on réglemente les loisirs qui se déroulent dans des endroits publics. Conséquemment, l'hétérosociabilité diminue chez l'élite.

1.3 Au printemps, « les chemins sont déjà bien beaux… »

Au mois d'avril 1881, Joséphine Ferland écrit à son cousin Joseph-Mathias pour l'informer qu'elle et sa famille commencent les promenades d'été puisque « les chemins sont déjà bien beaux[39]». Elle parle aussi de son frère, Joseph, qui continue de courtiser Mademoiselle Tarte de Lanoraie avec qui il devrait bientôt s'engager. Il doit faire vite, puisque, comme le mentionne Joséphine, « elle a non seulement l'avantage d'être riche, mais c'est une jeune fille bien élevée possédant beaucoup de qualités, elle est recherchée, il y a une grande opposition[40]». Mademoiselle Tarte ayant déjà refusé

---

[35] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 15 décembre 1892, p.3. Ce prix augmente à 1$ pour les femmes et à 1,50$ pour les hommes en 1908.
[36] *Ibid.*
[37] «Aux amateurs de patin», *L'Étoile du Nord*, 10 décembre 1908, p.4.
[38] «Échos du patinoir», *L'étoile du Nord*, 2 février 1893, p.2.
[39] Lettre de Joséphine Ferland à Joseph-Mathias Tellier, 26 avril 1881, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[40] *Ibid.*

plusieurs propositions de mariage, elle semble montrer une préférence pour Joseph. Les prétendants ont aussi l'opportunité de se rencontrer lors des fêtes de Pâques. Comme les promenades, Pâques attire d'anciens résidents à Joliette. Ils viennent participer aux réunions familiales organisées pour l'occasion[41]. Plus qu'une fête religieuse, Pâques est un évènement du calendrier social printanier qui permet encore une fois d'élargir son réseau social et de consolider ses relations.

Bientôt arrive le mois de mai, mois de Marie. Voici une occasion de sociabilité fortement recommandée pour les demoiselles. Elles participent aux exercices religieux et chantent tous les soirs de mai. *La Gazette de Joliette* et *L'Étoile du Nord* prennent le temps de les remercier pour leur assiduité et leur dévotion[42]. Pendant ce temps, l'Institut d'artisans et association de bibliothèques met sur pied un club de billard. L'objectif de ce club est d'éviter que les jeunes hommes soient oisifs en leur offrant une forme de loisir convenable. *L'Étoile du Nord* applaudit cette initiative : «Nous ne pouvons qu'encourager de toutes nos forces ceux qui s'inquiètent ainsi de fournir un moyen de distraction à la jeunesse et applaudir à leur détermination au choix de l'amusement[43]».

1.4 «Les amusements d'été les plus en vogue à Joliette»

L'été, les promenades et les loisirs se multiplient. Si les activités extérieures se diversifient et gagnent en popularité, les visites ne sont pas pour autant laissées de côté. La maison familiale, en tant que lieu de sociabilité, traverse les saisons. C'est un espace de rencontre important, notamment pour les jeunes femmes et jeunes hommes qui peuvent y recevoir des amis avant de posséder leur propre demeure. Il n'est pas rare de

---

[41] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 15 avril 1909, p.4.
[42] «Nouvelles et faits divers», *La Gazette de Joliette*, 1 juin 1868, p.2. ; «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 4 juin 1896, p.3.
[43] «Institut», *L'Étoile du Nord*, 21 avril 1887, p.3.

voir des Montréalais et même des Américains à Joliette[44]. Cela s'explique notamment par le fait que beaucoup de Joliettains migrent vers les États-Unis et reviennent périodiquement visiter leurs familles et amis[45].

En août 1894, Mlle Maryanne Brien, fille du notaire public Francis Brien, quitte Montréal avec Mlle Cornélia Brien dit Desroches, fille de Camille Brien dit Desroches, marchand général, pour rendre visite aux demoiselles Sophie et Joséphine Davis à Joliette[46]. Maryanne et Cornélia sont âgées respectivement de dix-huit et dix-neuf ans lors de leur visite chez les sœurs Davis qui sont âgées de vingt-quatre et vingt-deux ans[47]. N'étant pas mariées, elles habitent encore chez leurs parents[48]. Le journal *L'Étoile du Nord* mentionne que Maryanne et Cornélia «sont actuellement en promenade», ce qui porte à croire qu'elles sont à Joliette pour plusieurs jours. La résidence des parents de Sophie et de Joséphine est bien positionnée géographiquement. Elle est située à proximité des demeures des familles McConville et Leprohon, noms respectés de l'élite joliettaine autant dans le domaine industriel que dans celui des professions libérales. C'est donc l'occasion pour Maryanne et Cornélia de se mêler au réseau social de leurs amies. Les mariages interurbains sont fréquents chez l'élite. Les Joliettains regardent souvent du côté de Montréal pour trouver de bons partis pour leurs enfants.

Outre les visites à domicile, les jeunes Joliettains peuvent pratiquer plusieurs activités sportives tout au long de la belle saison. En août 1906, *L'Étoile du Nord* publie

---

[44] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 9 août 1906, p.3. ; Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit*, p. 348.
[45] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit*, p. 532.
[46] Archives nationales du Canada, recensement de 1891, district de Richmond et recensement de 1891, district de Montréal-Est ; «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 2 août 1894, p.3.
[47] ANC, recensement de 1891, district de Richmond ; recensement de 1891, district de Montréal-Est et recensement de 1891, district de Joliette.
[48] *Ibid.*

un article sur «les amusements d'été les plus en vogue à Joliette[49]». Les pique-niques, la pêche, le lawn-tennis, les bains et le canot sont les activités les plus populaires selon l'hebdomadaire. Joliette se dote justement d'un club nautique au début du XXe siècle. Les jeunes hommes et les demoiselles, aussi bien que leurs parents, peuvent s'y rencontrer pour pratiquer ces loisirs. Un grand chalet muni d'une galerie d'une longueur de dix pieds permet aux villégiateurs de se reposer à l'ombre tout en regardant leurs amis s'amuser sur la rivière. Les promenades en chaloupes et en canots permettent à des prétendants de discuter plus intimement. La possibilité de pratiquer des loisirs hygiéniques et sains tels que la baignade et la gymnastique fait du club nautique un endroit parfait pour divertir la jeunesse. Le terrain est situé «à trois minutes de la gare du Grand Nord» ce qui favorise la sociabilité interurbaine[50].

Le club nautique, tout comme les bazars, les patinoires et les soirées dans les salons, encourage les rencontres entre jeunes célibataires. Leur intégration des codes de l'élite leur permet de se présenter formellement ou informellement à la bonne société selon l'occasion. Ils forgent ainsi leur place parmi les sphères dirigeantes. Ils sont considérés comme des modèles pour les jeunes célibataires des classes inférieures. Par conséquent, leurs loisirs sont contrôlés dès le début de la période étudiée, mais encore davantage lorsque l'urbanisation de la ville s'intensifie. Ils réussissent malgré tout à rencontrer quelques potentiels partenaires de vie. Quelles sont les raisons qui motiveront leur choix final? Nous formulons des hypothèses dans les paragraphes qui suivent.

---

[49] «Un endroit de villégiature ravissant», *L'Étoile du Nord*, 2 août 1906, p.3.
[50] *Ibid.*

2. Le mariage

Stratégie de positionnement ou engagement fait par amour sincère? Sans répondre à cette question avec certitude, il est possible d'affirmer que le mariage n'est pas pris à la légère, encore moins chez l'élite. Les enjeux sont considérables : reproduction sociale de la famille, mais aussi de la classe. La correspondance et la littérature normative sont remplies de références au mariage, signe qu'il s'agit d'un rite de passage de la plus haute importance qui guidera toute la vie des mariés, de leurs familles et même de la communauté.

2.1 Le choix du partenaire : composer avec les pressions familiales et ses sentiments

Après s'être fréquentés à de nombreuses occasions à la patinoire, au bazar et dans les salons, les jeunes célibataires commencent à sentir une inclinaison envers celui ou celle avec qui ils pourraient passer le reste de leur vie. Dans son étude des espaces économiques et espaces de sociabilité, Marc St-Hilaire montre l'importance des institutions locales ou régionales dans la rencontre du futur partenaire de vie[51]. Il affirme que ce genre de sociabilité favorise les mariages endogames. Il est vrai que ces activités se déroulent souvent entre des gens d'une même classe. Les autres sont exclus d'emblée lors d'évènement sur invitation ou s'excluent eux-mêmes faute de capital économique, de temps et d'éducation.

Le choix de l'époux ou de l'épouse résulte, dans une certaine mesure, de la volonté de sa famille et de son réseau social. Les jeunes célibataires de l'élite baignent toujours dans les mêmes réseaux qui leur présentent les candidats acceptables pour leur statut social. Dans son étude des notables trifluviens au XIXe siècle, François Guérard

[51] Marc St-Hilaire, «Espace économique et espace social», *op.cit.*, p. 181.

considère le mariage comme étant avant tout un vecteur de reproduction sociale[52]. Il soutient que dès sa naissance, une personne fait partie d'un réseau de parenté que son mariage et le mariage de ses enfants vont consolider[53]. Peter Ward abonde dans le même sens[54]. Selon lui, l'entourage a un grand rôle à jouer dans la réussite ou l'échec de l'union[55]. Les désirs des familles et les questions de propriété sont plus importants que le lien affectif qui lie deux individus[56].

Il ne faut pas minimiser malgré tout l'importance du choix personnel. Peter Ward accorde qu'en quelques rares occasions, des couples décident de passer outre les recommandations de leur entourage et de suivre leurs sentiments[57]. Françoise Noël apporte un regard plus tranché sur la question[58]. Selon elle, les stratégies matrimoniales de reproduction sociale ne sont pas ce qui guide ultimement les unions. Grâce à une analyse qualitative, elle soutient que l'amour développé pour une personne est l'argument décisif. Elle ne nie toutefois pas l'importance du réseau et mentionne que le choix d'un partenaire se fait parmi son cercle de connaissances. Dans certaines situations, Serge Gagnon a démontré que les futurs époux pouvaient compter sur l'aide des curés de leur paroisse[59]. Son analyse centrée sur l'aspect religieux et juridique du mariage lui permet de rappeler le rôle joué par l'Église, mais ne présente pas aussi bien

---

[52] François Guérard, « Les notables trifluviens au dernier tiers du 19e siècle : stratégies matrimoniales et pratiques distinctives dans un contexte d'urbanisation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, nº 1(1988) : 27-46.
[53] *Ibid.*, p.29.
[54] Peter Ward, *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1990, p.120.
[55] *Ibid.*, p.4.
[56] *Ibid.*, p.169.
[57] *Ibid.*, p.123-124.
[58] Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada*, Montréal, McGill-Queen's Press, 2003, p.13.
[59] Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p.92, 108.

Rapport-Gratuit.com

que Noël les tensions qui existent entre les sentiments et la volonté des parents et de la communauté.

Il semble de plus en plus clair pour les historiens que les mariages d'amour se sont répandus au XIXe siècle. Mais dans quelle mesure l'amour compte-t-il plus ou moins que la situation sociale du partenaire de vie? Il est difficile de le déterminer avec certitude. C'est pourquoi il faut présenter cette décision comme le résultat d'une réflexion engageant plusieurs facteurs. Nos recherches en archives permettent de faire des constats se rapprochant de ceux de Noël, tout en mettant en lumière les multiples facteurs qui guident le choix ultime.

La correspondance permet d'entrevoir des traces d'amour profond entre les futurs époux. Deux semaines avant son mariage, Joseph-Mathias Tellier rappelle à Maria Désilets, la fille du protonotaire de Joliette qu'il va bientôt épouser, la grande affection qu'il a pour elle. La distance qui les sépare lui fait réaliser qu'il ne vivrait plus sans elle[60]. L'écriture de Maria est moins flamboyante que celle de Joseph-Mathias, mais elle se dit soulagée d'avoir de ses nouvelles; elle avait presque perdu espoir[61]. Les lettres permettent d'exprimer des sentiments plus profonds que ceux partagés en présence des parents, amis ou chaperons[62].

Les articles de littérature normative publiés dans les journaux révèlent quant à eux les préoccupations des hommes et des femmes sur le mariage. Ils ont aussi l'avantage de présenter l'idéal que les jeunes adultes tentent d'atteindre. Les hommes de

---

[60] Lettre de Joseph-Mathias Tellier à Maria Désilets, 12 août 1885, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[61] Lettre de Maria Désilets à Joseph-Mathias Tellier, 14 août 1885, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[62] Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, op.cit.*, p.147.

l'élite recherchent une épouse élégante, qui possède une bonne éducation, mais qui ne dépense pas à outrance. Ils appuient leur position sociale et leur influence sur le capital économique qu'ils développent en travaillant. Leur rapport à l'argent est différent de celui qu'avait l'élite seigneuriale[63]. Même s'ils doivent faire étalage de leur richesse, ils ont conscience de la valeur de l'argent et du travail nécessaire pour l'obtenir[64]. Dans le même ordre d'idée, les journaux les encouragent à trouver des femmes travaillantes qui savent vivre humblement et sans artifices. Les chroniqueurs les incitent à faire quelques vérifications pour s'assurer d'un bon mariage :

> Faites votre possible pour la surprendre à la cuisine; [...] si elle n'est pas honteuse d'être surprise à de vulgaires travaux soyez assuré qu'elle possède un jugement sain et un raisonnement droit. Arrangez-vous pour assister à une sortie qu'elle fera un jour de mauvais temps; si elle s'enveloppe soigneusement d'un waterproof, si elle se coiffe d'un chapeau de la saison passée cette femme ne vous ruinera pas en robes et en chapeaux[65].

Les journaux mettent aussi en garde les hommes contre «la fille mondaine[66]». Elle est décrite comme une «femme querelleuse, chipotière, gaspilleuse, insouciante des devoirs de mère[67]». Les hommes qui accordent de l'attention à ce genre de femmes sont considérés comme des parvenus puisqu'ils ont choisis une compagne qui dégage un luxe de mauvais goût et qui n'a pas intégré les manières associées à l'élite.

Les conseils donnés aux demoiselles lorsqu'elles se cherchent un mari sont passablement différents. Les articles qui s'adressent à elles les conseillent sur la meilleure façon d'agir pour être une parfaite épouse. Le message adressé aux femmes évolue peu au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle. En 1866, *La Gazette de*

---

[63] Guy Chaussinand Nogaret, «De l'aristocratie aux élites», *op.cit.*, p.304.
[64] Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, *op.cit.*, p.39.
[65] «Le choix d'une femme», *L'Étoile du Nord*, 9 décembre 1886, p.2.
[66] «La fille mondaine», *L'Étoile du Nord*, 2 février 1889, p.3.
[67] *Ibid.*

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Joliette publie une «recette pour trouver un mari» qui incite les femmes à «prouver aux hommes qu'ils trouveraient un[e] aide dans leur épouse et non un embarras[68]». Un article reprenant exactement les mêmes principes paraît dix ans plus tard dans le même journal et *L'Étoile du Nord* prend le relais vers la fin de la période avec des textes semblables[69]. En somme, la littérature normative publiée dans les journaux s'efforce de créer des femmes qui seront des compagnes de vie honorables et aide les hommes à les repérer. Les comportements masculins ne sont pas remis en cause.

2.2 Les derniers instants de célibat

Lorsqu'un jeune homme et une jeune femme se rencontrent et répondent mutuellement aux attentes de leurs familles, une union est envisageable dans un court laps de temps. En effet, les longues fiançailles sont rares au XIXe siècle. Selon l'ethnologue Arnold Van Gennep, elles constituent une période de marge; les fiancés ne sont ni célibataires ni mariés[70]. À ce stade, on observe une plus grande permissivité des parents. C'est probablement pour cette raison qu'elles sont abolies dès le Régime français par Mgr de Saint-Vallier puisque les fiancés prenaient des libertés «qui n'étaient permises qu'en mariage[71]». Une fois la relation officialisée, il n'est pas rare de voir s'organiser, quelques jours ou semaines avant le mariage, une fête pour le futur marié. Cette coutume n'est pas nécessairement réservée à la gent masculine, mais les journaux ne font mention que des fêtes mettant le marié à l'honneur[72]. Les fêtes se déroulant souvent le soir dans

---

[68] «Recette pour trouver un mari», *La Gazette de Joliette*, 4 juin 1866, p.3.
[69]«Recette pour trouver un mari», *La Gazette de Joliette*, 10 mars 1875, p.2. ; «Aux épouses», *L'Étoile du Nord*, 11 février 1897, p.3.
[70] Arnold Van Gennep, *Les rites de passage. Étude systémique des rites*, Paris, Mouton 1969, p.123.
[71] Jean Provencher, *C'était l'hiver – la vie traditionnelle rurale dans la vallée du Saint-Laurent,* Montréal, Boréal Express, 1986, p.132.
[72] «Démonstration magnifique», *L'Étoile du Nord,* 24 juillet 1890, p.2. ; «Fête intime et mariage», *L'Étoile du Nord*, 29 septembre 1904, p.2.

un hôtel, il n'est pas surprenant de constater que les jeunes femmes n'y participent pas. Il ne serait pas acceptable pour elles d'être à l'extérieur du domicile familial le soir, encore moins dans un hôtel. Les femmes peuvent participer aux célébrations si elles se déroulent dans une résidence privée puisqu'elles revêtent alors un caractère plus intime et familial[73].

Il est possible que les femmes organisent des soirées semblables pour une amie, une sœur ou une cousine dans leur résidence familiale, mais les archives étudiées ne donnent aucun indice à ce propos. Dans l'exposition «Vive la mariée» des Musées de la civilisation, il est fait mention du «thé-trousseau»[74]. Cette activité, organisée par la mariée et sa mère, réunit les jeunes filles qui forment le cortège et des amies. Elle se déroule dans l'après-midi et on y sert le thé en discutant du mariage à venir et des cadeaux déjà reçus. Dans sa thèse de doctorat sur le mariage au XXe siècle, Martine Tremblay démontre que les femmes ont un *shower*, organisé par des femmes de la famille et des amies, avant leur mariage[75]. Elle prend bien soin de mentionner que cette fête se déroule dans l'espace domestique, tandis que celle du futur marié peut être dans un endroit public. Il s'agit donc de pistes qui pourraient confirmer notre hypothèse.

Les femmes sont très occupées avant leur mariage. Elles veillent entre autres à la préparation de leur trousseau. L'aide des femmes de la famille proche de la mariée est sollicitée, surtout quand la robe de mariée est confectionnée à la main par la famille. La future épouse de Joseph-Mathias Tellier, Maria Désilets, a la chance d'aller choisir sa

---

[73] «Témoignage d'estime», *L'Étoile du Nord*, 16 mai 1889, p.3.
[74] Marie-France Saint-Laurent, Recherche documentaire (rapport d'étape), Exposition «Vive la mariée», Musée de la Civilisation, Québec, 15 décembre 1993, document interne, p.8.
[75] Martine Tremblay, *Les rituels du mariage dans la Vallée du Haut-Richelieu au XXe siècle. Indicateurs de la différenciation sociale et marqueurs culturels*, Thèse de doctorat (études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 1998, p.146.

robe de mariée à Montréal. Elle part en train avec sa mère Angélique pour acheter ce qui constituera l'ensemble qu'elle portera le jour de son mariage. Maria arrête son choix sur une robe en soie, une paire de bottines, un parasol, un corset, une paire de gants, un collet en dentelle et une robe de matin, le tout totalisant 31,45$[76]. Dans son étude des modes, coutumes et usages des mariages québécois, Lorraine Bouchard soutient que le costume de la mariée doit être en harmonie avec son âge, son apparence physique et son statut social[77]. La mariée est tenue de comprendre le style vestimentaire en vogue à l'époque et de l'intégrer tout en exprimant, autant que possible, ses goûts. Il faut trouver le juste équilibre entre la conformité et l'unicité.

---

[76] Livres de comptes de Joseph-Octave Désilets, Fonds Tellier, Contenant 2001-02-003/1, BAnQ-Vieux-Montréal.

[77] Lorraine Bouchard, *La mariée au grand jour. Mode, coutumes et usages au Québec, 1910-1960*, Montréal, Hurtubise, 1998, p.39.

ILLUSTRATIONS 1 ET 2 : Photographies d'Hermine Martel, fille de Joseph Martel, avocat, et de Gédéon Ouimet le jour de leur mariage, le 25 octobre 1904. Hermine porte une robe blanche longue, choix qui dénote un statut social élevé. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la coutume veut que le port de ce type de robe soit réservé aux femmes de l'élite. Source : Archives privées des descendantes de la famille Martel; Lorraine Bouchard, La mariée au grand jour. Mode, coutumes et usages au Québec, 1910-1960, Montréal, Hurtubise, 1998, p.18 et 86.

La journée du mariage commence tôt. La cérémonie se déroule souvent avant le petit déjeuner. Chez l'élite, elle est célébrée en compagnie de nombreux parents et amis. Pour donner un éclat supplémentaire aux célébrations, la famille et les amis des mariés décorent l'église et mettent à profit leurs talents musicaux en proposant des chants religieux pour agrémenter la messe. À l'occasion du «mariage fashionable» de L. L. Auger, médecin de Great Falls États-Unis, avec Albina Magnan, fille unique de A. Magnan, notaire de Joliette, la moitié de la description de la cérémonie dans le journal est consacrée à féliciter les jeunes femmes qui ont chanté[78]. Au XIXe siècle, les journaux annoncent presqu'uniquement les mariages de l'élite. Il faut attendre la fin des années

[78] «Mariage Fashionable», *L'Étoile du Nord*, 9 août 1884, p.3.

1940 pour trouver des publications de mariage de gens des classes moyenne et ouvrière[79].

De nombreuses alliances sont célébrées durant l'hiver, puisque les activités professionnelles sont ralenties. L'élite joliettaine ne semble pas préférer une saison à une autre pour se marier. La même situation est observée par Françoise Noël dans le Haut et le Bas-Canada[80]. Elle ne décèle pas un modèle dans les habitudes de mariage, mais elle remarque que certains mois et certains jours sont plus populaires que d'autres. Elle attribue cela en partie aux rituels catholiques. Chez les catholiques, le mariage est proscrit durant les périodes du carême et de l'avent qui sont réservés aux exercices religieux[81]. Noël note aussi que les mariages ont souvent lieu le mardi, mais ne fournit pas d'explications puisque son corpus documentaire est trop restreint.

L'ouvrage de Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, explique que les journées du milieu de la semaine sont privilégiées, car le vendredi, samedi et dimanche sont proscrits pour les mariages[82]. Les raisons sont simples, le vendredi est le jour de la mort du Christ, le samedi on craint que les célébrations débordent le dimanche et le dimanche est le jour du repos[83]. Le choix de la date du mariage chez l'élite joliettaine, majoritairement composée de catholiques, est entre autres guidé par ces considérations. Un rapide coup d'œil aux quatre-vingt-quatre mentions de mariage recueillies dans les journaux locaux nous informe qu'une union a eu lieu en mars, pas une seule en avril et une en décembre. Avant et après ces périodes de pause, on note une

---

[79] Textes et vignettes, Exposition «Vive la mariée», Musée de la Civilisation, Québec, 27 octobre 1993, document interne, p. 30.
[80] Françoise Noël, *Family Life and Sociability, op. cit.*, p.67.
[81] *Ibid.*
[82] Serge Gagnon, *Mariage et famille, op.cit.,* p.184.
[83] *Ibid.*, p.184-185.

recrudescence. En effet, 60% des mariages se déroulent dans les mois de janvier (dix), mai (quinze), septembre (treize) et octobre (treize).

2.3 Voyage de noces ou lune de miel?

Après la cérémonie, plusieurs couples décident d'organiser un déjeuner ou un dîner en famille avant de partir en voyage de noces, mais il existe plusieurs cas de figure. Le juge et député conservateur fédéral George Baby et sa femme et cousine, Marie-Hélène Berthelet, se marient le 22 juillet 1873 à 8 heures du matin et font un déjeuner intime après la messe[84]. Ils décident de n'inviter que les parents proches, dont le total s'élève à seize personnes. C'est une assez petite noce pour un couple de l'élite. Plusieurs facteurs peuvent avoir influencé cette décision. D'abord, le couple dépense une somme considérable pour faire un voyage de noces aux chutes Niagara[85]. Aussi, selon les lettres échangées entre George et ses frères, la préparation de la maison en vue de l'arrivée d'Hélène a déjà coûté très cher[86]. Avant d'accueillir sa future épouse, George a acheté «un magnifique set de marbre de chambre à coucher avec tapis, une table à dîner, un

---

[84] Michèle Brassard et Jean Hamelin, « BABY, LOUIS-FRANÇOIS-GEORGES», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 13 octobre 2015, http://www.biographi.ca/fr/bio/baby_louis_francois_georges_13F.html. ; Lettre de J. Jos. Baby à Alfred Baby, 7 juillet 1873, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, mf5674, Université de Montréal. Louis François George Baby pratique le droit de 1857 à 1860 dans le cabinet de Thomas Lewis Drummond. De 1860 à 1873, il s'installe à Joliette et s'associe à Louis-Auguste Olivier, puis à Lewis Arthur McConville toujours dans la pratique du droit. Maire de Joliette en 1872-1873, il est parallèlement député fédéral conservateur de 1872 à 1878. Il devient ministre du Revenu de l'intérieur en 1878, mais quitte son poste en octobre 1880. Il est rapidement nommé juge de la Cour du banc de la reine. Des ennuis de santé le poussent à prendre sa retraite en 1896. Lorsqu'il sera question de George Baby dans la suite de ce mémoire, nous le présenterons en faisant référence à la charge professionnelle qu'il occupe au moment étudié.

[85] Lettre de J. Jos. Baby à Alfred Baby, 7 juillet 1873, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, mf5674, Université de Montréal.

[86] Code civil du Bas-Canada (en force depuis le 1er août 1866) : tel qu'il a été amendé par le Parlement du Canada et la législature de Québec jusqu'au 1er janvier 1885, Montréal, Beauchemin et Valois, 1885. L'article 175, chapitre 6, livre premier stipule que «le mari est obligé de la recevoir [son épouse] et lui fournir tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie, selon ses facultés et son état».

sideboard[87], des chaises de salle à dîner coûtant 12$ chaque, [...] des rideaux pour salon et plusieurs autres choses[88]». Les chaises représentent à elles seules la valeur d'une nuit dans un luxueux hôtel des États-Unis[89]. De plus, George a une santé fragile, qui l'incitera à s'installer à Joliette «où l'air est pur et la vie, moins trépidante[90]». Ces facteurs combinés peuvent servir à expliquer la petite noce. Certains, au contraire, vont faire deux repas pour symboliser l'union des deux familles, un chez le père de la mariée et un chez le père du marié[91]. Nos archives présentent plus fréquemment des situations où les mariés se dirigent vers le domicile paternel de l'épouse pour un repas avant de partir en voyage.

Le voyage de noces est très populaire chez l'élite au XIXe siècle et se répand chez les autres classes au XXe siècle[92]. Dans ses archives, Françoise Noël note une distinction entre le «wedding trip» et le «honeymoon»[93]. Selon elle, lors du voyage de noces, les époux partent avec des membres de leur famille et des amis ou vont en visite chez des parents éloignés qui n'auraient pu assister au mariage. Dans le cas de la lune de miel, le voyage revêt un caractère beaucoup plus intime et n'implique que les époux. Elle est plus répandue à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle. Bien que dans nos archives, on ne fasse jamais mention de la lune de miel, plusieurs séjours caractérisés de voyages de noces entreraient davantage dans la catégorie de la lune de miel. En effet, il

---

[87] John R. Porter (dir.), *Un art de vivre, op.cit.*, p.494. Un sideboard est un meuble en bois dont le dessus est fréquemment en marbre. Il est muni de tablettes où on dispose de la vaisselle ou des bibelots. On le retrouve dans la salle à manger, dans le salon ou dans le hall d'entrée.
[88] Lettre de J. Jos. Baby à Alfred Baby, 7 juillet 1873, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, mf5674, Université de Montréal.
[89] Joséphine Marchand, *Journal intime, 1879-1900*, Lachine, La Pleine lune, 2000, p.258, note 106.
[90] Michèle Brassard et Jean Hamelin, « BABY, LOUIS-FRANÇOIS-GEORGES», *op.cit.*
[91] Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle...*, *op.cit.*, p.162-163.
[92] *Ibid.*, p.164.
[93] Françoise Noël, *Family Life and Sociability, op.cit,* p.75.

n'est pas rare de lire que les époux sont partis à New York, aux chutes Niagara ou plus largement pour les États-Unis[94]. Même si on ne part pas avec des membres de sa famille, ils ne sont pas en reste puisque suite au mariage, le couple prévoit un temps pour recevoir des visites. Au retour de George et Hélène Baby à Joliette, un pique-nique et un bal sont organisés en leur honneur et lorsqu'ils retourneront «à la ville», ils recevront leurs visiteurs[95].

2.4 Les cadeaux de mariage : symbole de l'entretien des réseaux de sociabilité

Au retour du voyage de noces, les époux récupèrent chez la famille de la mariée la multitude de cadeaux qu'ils ont reçus de la part de leurs invités. Ils étaient exposés au salon avant, pendant et après le mariage[96]. Joseph Baby écrit à son frère Alfred à l'occasion du mariage de leur frère George et lui conseille d'acheter un cadeau : «Je crois qu'ils vont recevoir beaucoup de beaux cadeaux. À propos, tu devrais lui en faire un suivant tes moyens. Je t'assure que ça lui ferait un sensible plaisir. C'est le bon temps de lui prouver ta reconnaissance[97]». Comme le dit Martine Tremblay, «ces dons permettent [...] de fonder des liens de réciprocité et d'interdépendance entre le couple, le réseau d'amis et la famille[98]». À partir des années 1890, certaines listes de cadeaux de mariage sont publiées dans *L'Étoile du Nord*. Auparavant, les présents étaient vus

---

[94] «Mariage Fashionable», *L'Étoile du Nord*, 22 septembre 1898, p.2. ; Lettre de J. Jos. Baby à Alfred Baby, 7 juillet 1873, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, mf5674, Université de Montréal; «Mariages», *L'Étoile du Nord*, 17 novembre 1892, p.3.

[95] Lettre de J. Jos. Baby à Alfred Baby, 20 août 1873, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, mf5674, Université de Montréal. Nous ne pouvons dire avec certitude à quelle ville Joseph, le frère de George, fait référence dans sa lettre lorsqu'il dit que George et Hélène «viendront à la ville pour recevoir leurs visites». Nous supposons qu'il s'agit d'Ottawa puisque George Baby partage son temps entre Ottawa pour son travail de député et Joliette, où il passe tous ses étés.

[96] Textes et vignettes, Exposition «Vive la mariée», *op.cit.*, p. 31.

[97] Lettre de J. Jos. Baby à Alfred Baby, 7 juillet 1873, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, mf5674, Université de Montréal.

[98] Martine Tremblay, *Les rituels du mariage..., op.cit.*, p.134.

Rapport-Gratuit.com

seulement par les mariés et leurs invités. Dorénavant, tous les lecteurs du journal pourront apprécier la richesse et le bon goût de leurs concitoyens.

Deux listes représentatives du type de cadeaux donnés au tournant du siècle ont été analysées. La collection de mobilier et de catalogues commerciaux des Musées de la civilisation a été mise à contribution pour trouver des objets similaires à ceux énoncés dans les listes. Ainsi, il est possible d'avoir une meilleure idée du style en vogue à l'époque et de se renseigner sur l'utilisation des objets. La première liste est associée au mariage du médecin montréalais George Faribault et d'Alice Beaupré, fille d'Amable Beaupré, médecin qui a eu lieu le 30 mai 1892 (voir Annexe 1)[99]. Avant son mariage, George Faribault habitait avec son père Charles, lui aussi médecin, sa mère Caroline, ses trois sœurs et son frère à l'Assomption, ville voisine de Joliette[100]. La famille Faribault fait partie de l'élite de cette localité et son réseau s'étend jusqu'à Montréal et aux États-Unis[101]. Alice Beaupré quant à elle, habite à Sainte-Élizabeth avec son père Amable Beaupré, sa mère Dorothée, ses quatre sœurs et trois frères[102]. Le Dr. Beaupré et sa famille reçoivent régulièrement leurs parents et amis pour des soirées que les journaux qualifient de «princières[103]».

Après son mariage, Alice déménage avec George à Montréal. Ils amènent avec eux plus d'une cinquantaine de cadeaux. Un grand nombre d'objets est destiné au service de la table et aux réceptions. Ces objets seront d'une grande utilité pour les nouveaux mariés, puisqu'on attend d'eux qu'ils mènent une vie sociale active. La

---

[99] «Mariage fashionable», *L'Étoile du Nord*, 2 juin 1892, p.3.
[100] ANC, recensement de 1891, district de L'Assomption.
[101] «Mariage fashionable», *L'Étoile du Nord*, 2 juin 1892, p.3.
[102] ANC, recensement de 1891, district de Joliette.
[103] Lettre de Joseph Parent à Joseph-Mathias Tellier, 18 juillet 1881, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal ; «Soirée», *L'Étoile du Nord*, 30 août 1888, p.3.

plupart des dons sont de petits objets comme des corbeilles à fruits, des plats de service, de l'argenterie, etc. Néanmoins, il n'est pas impossible de voir un ensemble de salon complet inscrit sur une liste, comme c'est le cas pour celle de George et d'Alice. Lorsqu'un cadeau d'aussi grande valeur est donné, plusieurs personnes contribuent à l'achat. Dans ce cas précis, ce sont les amis montréalais de George qui ont fait ce don.

En plus du «superbe set de salon en pluche de dernier goût», trois autres cadeaux ont retenu notre attention[104]. Tout d'abord, George et Alice ont reçu une corbeille à cartes de visite par Monsieur et Madame Martial Leprohon de Joliette[105]. Cet objet témoigne d'un rituel essentiel dans l'entretien des réseaux de sociabilité au XIXe siècle et durant une partie du XXe siècle[106]. Le dépôt des cartes de visite permet d'annoncer un changement d'adresse, d'émettre une invitation et d'en recevoir ou encore d'envoyer un petit mot de condoléances ou de félicitations[107]. À Joliette, l'élite peut faire faire produire ses cartes de visite à l'imprimerie de *L'Étoile du Nord*[108]. Par ailleurs, cette pratique est aussi un des symboles par excellence du loisir ostentatoire et du loisir délégataire théorisé par Thorstein Veblen[109]. La tâche de remettre les cartes de visite à son entourage incombe aux femmes. Elles doivent montrer qu'elles disposent du temps nécessaire pour vaquer à ce genre de loisir parce que leur mari est en mesure de payer des domestiques. Ainsi, les femmes remettent leurs cartes en main propre à leur

---

[104] «Mariage fashionable», *L'Étoile du Nord*, 2 juin 1892, p.3.
[105] *Ibid.*
[106] Kenneth L. Ames, «Meaning in Artifacts: Hall Furnishing in Victorian America», dans Thomas Schlereth, *Material Culture Studies in America*, Nashville, American Association for State and Local History, 1986, p.219.
[107] *Ibid.*, p.219-220.
[108] «Cartes de visite», *L'Étoile du Nord*, 7 février 1889, p.3.
[109] Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, *op.cit.*, p.39.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

destinataire[110]. Si elles donnaient cette tâche à leurs servantes, toute la symbolique du loisir ostentatoire aurait été perdue.

ILLUSTRATION 3 : Assiette à carte de visite en faïence à bordure chantournée peinte à la main, 19e siècle, Musées de la civilisation, 68-1158

Le deuxième objet à retenir notre attention est le porte-chapeaux, donné par un membre de la famille de George, Madame Veuve Charles Faribault de L'Assomption[111]. Tout comme le portemanteau, il se trouve généralement dans le hall d'entrée. Cette pièce est la première et la dernière que les invités verront lors de leur visite, elle doit donc révéler en un coup d'œil l'étendue du prestige du propriétaire. Le porte-chapeaux est fait en bois franc (noyer noir, cerisier, acajou, merisier, frêne, érable) et est muni d'un miroir. Le portemanteau, quant à lui, peut constituer un meuble imposant muni d'un siège et d'un miroir ou il peut être plus simple et ne servir qu'à déposer chapeaux, manteaux et parapluie. La possession de ces pièces de mobilier est un indice de

[110] Kenneth L. Ames, «Meaning in Artifacts...», *op.cit.*, p.219.
[111] «Mariage fashionable», *L'Étoile du Nord*, 2 juin 1892, p.3.

distinction sociale. Ils ne se trouvent que rarement dans les demeures des classes ouvrières puisque ces meubles servent avant tout à l'ostentation de luxueux habits[112]. Les membres de la famille y disposent leurs plus beaux manteaux et chapeaux, surtout des hauts-de-forme, symboles de masculinité victorienne[113].

ILLUSTRATION 4 : Porte-manteaux muni d'un miroir, fin XIXe siècle, Musées de la civilisation, don des Sœurs de la Charité de Québec, 2008-316

Un «riche miroir de table monté en argent et tenu par un cupidon» est la troisième pièce choisie dans la liste de cadeaux[114]. Il a été donné par Monsieur et Madame Joseph Édouard Faribault de L'Assomption. Le miroir est signe de l'enrichissement personnel puisque le verre est un matériau encore très coûteux au XIXe siècle[115]. En faisant ce don, Monsieur et Madame Faribault démontrent qu'ils ont l'argent nécessaire pour payer un cadeau d'une bonne valeur et ils transfèrent aussi ce prestige à George et Alice qui pourront intégrer ce miroir dans leur décor. Ulric Chaput et Maria Piché, deuxième couple dont la liste de cadeaux a été analysée, ont aussi reçu

---

[112] Kenneth L. Ames, «Meaning in Artifacts», *op.cit.*, p.216-217.
[113] *Ibid.*
[114] «Mariage fashionable», *L'Étoile du Nord*, 2 juin 1892, p.3.
[115] Kenneth L. Ames, «Meaning in Artifacts», *op.cit.*, p.215.

un miroir. Il s'agit d'«un très beau miroir de salon» donné par Demoiselle Louisa Desrochers.

ILLUSTRATION 5 : Miroir, vers 1890, Musées de la civilisation, don de la famille Vallée, Québec, 2011-822

Ulric Chaput, commis-marchand, fils de feu Landry Chaput et Melle Maria Piché, fille de feu Gilbert Piché, s'unissent le 14 juin 1904[116]. Cadet de sept enfants, Ulric a 21 ans lorsqu'il se marie[117]. Au recensement de 1891, son père, Landry Chaput, se déclare bourgeois, titre que se donnent plusieurs hommes de l'élite qui ont diverses sources de revenus[118]. Il est considéré comme faisant partie de cette classe supérieure par ses concitoyens puisqu'il se trouve parmi les édiles de Joliette dans l'Album

[116] «Mariage», *L'Étoile du Nord*, 16 juin 1904, p.3.
[117] ANC, recensement de 1891, district de Joliette.
[118] *Ibid.*

souvenir de la fondation de la ville paru en 1893[119]. Landry et sa femme Amanda Gervais ont l'habitude de recevoir leurs amis à diverses occasions et leur réseau s'étend jusqu'aux États-Unis[120]. Nous n'avons malheureusement pas d'informations probantes sur la famille de Maria.

La liste de cadeaux reçus par Ulric et Maria est un peu moins longue que celle de George et Alice, mais elle a pu être presque entièrement reconstituée grâce à la collection des Musées de la civilisation (voir Annexe 2). Cela témoigne de la richesse de la collection, mais aussi de la popularité des objets qui se trouvent sur la liste. Encore une fois, la plupart des cadeaux sont destinés au service de la table. On y trouve aussi quelques pièces de grande valeur telles qu'une table à ouvrage, une table de salon et même un «magnifique set de salon», offert par plusieurs hommes de l'entourage du couple[121]. Cette liste de cadeaux a aussi la particularité de contenir plusieurs objets religieux, tels que des scapulaires et des statues de la Sainte-Famille ou du Sacré Cœur par exemple. Cela s'explique entre autres par la pratique de plus en plus courante à partir des années 1890 d'installer des statues religieuses devant sa demeure. Les statues peuvent aussi être de tailles plus modestes et orner un manteau de cheminée ou un buffet. Cette marque de piété est appréciée par les instances religieuses, qui sont proches de l'élite joliettaine.

---

[119] Albert Gervais, «Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893», *Joliette illustré*, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.34.
[120] «Fête de famille», *L'Étoile du Nord*, 9 décembre 1886, p.3. ; «En Canada», *L'Étoile du Nord*, 14 février 1889, p.3. ; «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 13 décembre 1894, p.2.
[121] «Mariage», *L'Étoile du Nord*, 16 juin 1904, p.3.

ILLUSTRATION 6 : Statue représentant la Vierge, Saint Dominique et Sainte Catherine de Sienne, 1901, Musées de la civilisation, don des Sœurs de la Charité de Québec, 2008-2428

ILLUSTRATION 7 : Scapulaire de fabrication artisanale *1910, Musées de la civilisation, don de Claude Davis, 93-6036*

En plus des cadeaux de grande envergure et des objets de piété, la liste de cadeaux d'Ulric et Maria contient notamment un service à thé et quelques serviettes de table. Ces objets sont révélateurs des rituels entourant les réceptions et les visites. La politesse et l'étiquette font partie du quotidien de l'élite. Ce n'est pas tout de posséder un objet, il faut comprendre ses usages et les mettre en pratique. Le service à thé fut offert par Monsieur et Madame Albert Gervais, propriétaire et éditeur du journal *L'Étoile du Nord*. Le rituel du thé est prisé par l'élite et les règles qui le régissent sont plutôt complexes. D'abord, il existe deux sortes d'invitations à prendre le thé : le «thé intime» qui se tient au salon et qui regroupe moins de vingt personnes et le «thé» qui prend place à la salle à manger et qui regroupe de vingt à quarante personnes. Si l'on est invité à un thé intime, il convient de porter une tenue de ville pour les femmes et une redingote pour les hommes. Il se déroule généralement le matin et le service est assuré par la maîtresse de la maison, ses filles et leurs cavaliers qui distribuent respectivement la crème et le rhum pour agrémenter le thé. Musique, cartes et jeux de société sont prévus pour se divertir. Lorsque l'on est invité au thé, il convient de porter une tenue de soirée. La

réception se tiendra entre 21h30 et minuit et la musique, la danse, les cartes et les jeux de société sont à l'honneur. Dans cette situation, ce sont les domestiques qui font le service du thé[122]. Lorsqu'Ulric et Maria ont reçu le service à thé, ils ont aussi reçu le devoir de savoir comment bien s'en servir et d'organiser ne serait-ce qu'un thé intime à l'occasion.

ILLUSTRATION 8 : Service à thé et à café en argent de style "art nouveau", composé d'un plateau de service, d'une théière, d'une cafetière, d'un pot à lait et d'un sucrier, 1900po-1910an, Musées de la civilisation, don de Michelle Ahern Tisseyre, petite fille du docteur Michael Joseph Ahern, 2009-18

Les derniers objets sur lesquels nous avons porté notre attention sont des serviettes de table. Elles ont été données par un couple de la famille de Maria, Monsieur et Madame Henri Piché. Elles sont accompagnées d'un plateau en porcelaine. Les invités doivent respecter certaines règles quant à l'utilisation des serviettes de table. Un article intitulé «De la politesse à la table» paru dans la *Gazette de Joliette* en octobre 1874 recommande : «si vous avez besoin de vous essuyer la bouche, servez-vous de votre serviette; mais rappelez-vous que celle-ci ne doit jamais remplacer le mouchoir qui

[122] Les informations portant sur le thé intime et le thé contenues dans ce paragraphe proviennent de John R. Porter (dir.), *Un art de vivre, op.cit.*, p.138.

du reste doit paraître le moins possible à table[123]». L'auteur stipule aussi qu'il n'est pas nécessaire de plier sa serviette après une réception «car elle ne saurait servir avant d'avoir été envoyée à la blanchisseuse[124]». Plus tard dans la période, *L'Étoile du Nord* publie un article semblable et ajoute qu'on ne doit jamais essuyer son verre avec sa serviette avant de demander à boire, car ce serait «une accusation tacite de malpropreté que vous portez contre la maison où vous êtes[125]».

ILLUSTRATION 9 : Serviette de table, 1900c, Musées de la civilisation, 89-3642-2

Le mariage et les rituels qui l'entourent favorisent la distinction sociale et l'entretien des réseaux de sociabilité. Le don de cadeaux de mariage en est un exemple. En offrant plusieurs objets à usage domestique aux nouveaux couples mariés, leurs invités les aident à s'établir comme des membres de la communauté. Les cadeaux reçus facilitent l'organisation de visites intimes et de réceptions et ainsi renforcent les liens qui unissent leurs familles et amis. Le port de la robe blanche et le départ pour le voyage de

---

[123] «De la politesse à table», *La Gazette de Joliette*, 16 octobre 1874, p.2.
[124] *Ibid.*
[125] «Le bon ton et le savoir-vivre. Ce qu'on doit faire et ce dont on doit s'abstenir pour être poli. De la politesse à la table, suite.», *L'Étoile du Nord*, 30 août 1906, p.3.

noces sont aussi des signes frappants de distinction puisqu'ils n'étaient pas répandus dans le reste de la population avant les années 1940-1950.

Conclusion

À titre de centre régional dominant, Joliette offre beaucoup de loisirs et d'occasions de rencontres et de travail, ce qui aide la jeune élite célibataire à construire son identité. Le respect de l'acceptabilité sociale dans ce processus est crucial. Le regard porté sur la sociabilité de la jeunesse joliettaine démontre que le contrôle exercé par les familles de l'élite est de plus en plus strict plus on avance dans le XIXe siècle. Les limites de l'acceptabilité se définissent au courant de la période et en viennent à s'exprimer de façon semblable à celles des grands centres urbains.

L'élite met beaucoup de pression sur ses futurs membres puisqu'il est crucial pour ce groupe de donner l'impression d'être en parfaite cohésion. Comme E. P. Thompson le soutient, des dissensions peuvent exister à l'intérieur d'un même groupe social, mais lorsqu'un grand nombre d'individus est animé par un intérêt commun plus important, celui-ci prévaut[126]. L'objectif de l'élite est de se distinguer économiquement, socialement et culturellement. Le mariage est traité comme un évènement majeur puisqu'il favorise la reproduction sociale de deux familles et de l'élite en général. Les mariés deviennent des membres à part entière de la classe dirigeante et participeront à leur tour à la reproduction de la classe à travers leurs enfants. Le chapitre 2 met en lumière la prochaine étape de la vie du couple, soit la création d'une famille. Nous analysons comment les membres de la famille se comportent face aux exigences de la société et se mettent en scène pour démontrer leur appartenance à l'élite.

---

[126] Edward Palmer Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, *op.cit.*, p.15.

Rapport-Gratuit.com

CHAPITRE II
«Sous l'œil du père et de la grande famille chrétienne»: Éduquer la future élite

George Baby, maire de Joliette et député fédéral conservateur, épouse sa cousine Marie-Hélène-Adélaïde Berthelet à la fin du mois de juillet 1873. Installé à Joliette depuis le début des années 1860, George habite avec ses sœurs Marie-Louise et Cécile. Le mariage implique toutefois plusieurs changements dans les ménages de l'un et l'autre des mariés. Quelques jours avant leur union, Joseph, le frère de George, envoie une lettre à leur frère Alfred pour l'informer des plus récents développements entourant l'installation des nouveaux mariés :

> Je dois te dire que Marie-Louise et Cécile devront venir demeurer à Montréal à l'automne. Tu comprends que ça n'est plus la même chose pour elles, car elles ne seront plus les maîtresses chez George comme elles l'étaient auparavant. Aussi tu sais que les Belles sœurs c'est le diable, ça ne s'accorde jamais lorsqu'elles vivent ensemble quand bien même ça serait la meilleure des femmes[1].

À la lecture des propos de Joseph, il est clair qu'il ne peut y avoir qu'une maîtresse dans la maison et ce sera Marie-Hélène. Elle devra apprendre à jouer son rôle à la perfection, tout comme George devra incarner la figure du bon chef de ménage. Ce chapitre montre comment les nouveaux couples construisent leur identité conjugale et parentale en fonction de ce que la société attend d'une famille de l'élite. Les conjoints récemment mariés ont souvent bien peu de temps pour s'habituer à la vie à deux avant l'arrivée du premier enfant, évènement déterminant dans le façonnement de leur place dans la

---

[1] Lettre de J. Jos. Baby à Alfred Baby, 7 juillet 1873, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, mf5674, Université de Montréal.

société. Comme les naissances sont de notoriété publique chez l'élite, il sera question du rôle que jouent le réseau social et les institutions d'enseignement dans leur formation. L'éducation ne peut être prise à la légère puisque la reproduction de la classe en dépend.

1. «Une bonne famille est celle [...] où chacun remplit son devoir de son mieux» : l'image de la vie conjugale et parentale véhiculée dans les journaux locaux

L'évolution du couple en une entité cohésive passe par la compréhension des rôles qui incombent à l'homme et à la femme. Les membres de l'élite doivent incarner des modèles à suivre en matière de vie conjugale et parentale. Les articles publiés dans *La Gazette de Joliette* et *L'Étoile du Nord* renseignent les lecteurs sur ce qui est attendu des hommes et des femmes à l'époque. Ils permettent à une plus grande frange de la population joliettaine d'être au courant des normes. Les journaux locaux propagent des images stéréotypées, semblables à celles présentées dans les guides moraux et manuels de politesse diffusés à travers le Québec. Le désir de contrôler son image semble aussi fort à Joliette qu'ailleurs.

1.1 «Dans sa maison, ne pas être un tyran pour sa femme» : apprivoiser la vie conjugale

La littérature normative véhiculée dans les journaux locaux reste plutôt silencieuse sur les responsabilités des hommes. Le seul texte qui s'adresse directement à eux les met en garde contre les excès d'un mauvais patriarcat :

> Dans sa maison, ne pas être un tyran pour sa femme et ses enfants et considérer que celle qui par son travail journalier, sa tendre sollicitude, n'est pas pour lui une esclave, mais son égale. La colère dans sa maison, pour prétextes futiles, tels que trop ou trop peu d'assaisonnement dans les mets ou autres prétextes encore plus insignifiants ne doit et devrait jamais se produire[2].

[2] «Ce qu'un homme doit pratiquer et éviter», *L'Étoile du Nord*, 20 décembre 1888, p.3.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Il est parfois fait mention du comportement de l'homme marié dans les articles s'adressant aux femmes. L'image répandue est celle de la femme obéissante et soumise et de l'homme libre comme en témoigne cet extrait d'un article de *L'Étoile du Nord* : «Quant à ton mari, ne t'en préoccupe pas dans le monde, laisse-lui toutes ses aises, toute sa liberté et s'il s'émancipe un peu, n'aie pas l'air de t'en apercevoir; on rirait de toi. Seulement au retour, fais ton sourire plus câlin, ton regard plus long. Montre-lui que tu possèdes à la perfection tout ce qu'il croyait trouver chez une autre[3]». Pour que l'homme ait accès à cette liberté, il doit se marier avec une femme d'esprit bien éduquée. *L'Étoile du Nord* soutient que «la femme élevée dans des idées étroites nuira forcément au développement moral ou intellectuel de son mari, ce dernier étant naturellement tyran si elle est esclave, esclave si elle est tyran[4]». Pour être heureux en mariage, l'homme doit se marier avec une femme obéissante et assez intelligente pour comprendre le rôle qui lui incombe, mais pas assez pour se révolter et de devenir un «tyranneau domestique[5]».

Dans la société canadienne-française catholique, le père est au sommet de la hiérarchie familiale. Il faut toutefois qu'il évite d'imposer un contrôle oppressif et despotique. On encourage plutôt une forme d'autorité protectrice et juste, bien que puissante et sévère[6]. Dans sa thèse de doctorat, Cynthia Fish met ses lecteurs en garde contre l'image stéréotypée de l'homme pourvoyeur autoritaire et distant. Elle nuance cette vision grâce à l'étude de la littérature normative et de documents familiaux

---

[3] «L'art de se faire aimer de son mari», *L'Étoile du Nord*, 26 juin 1890, p.3.
[4] «Quelles femmes épouser?», *L'Étoile du Nord*, 16 août 1906, p.4.
[5] *Ibid.*
[6] Ollivier Hubert, «Ritual Performance and Parish Sociability: French-Canadian Catholic Families at Mass from the Seventeenth to the Nineteenth Century», dans Nancy Christie (dir.), *Households of Faith: Family, Gender, and Community in Canada, 1760–1969*, Montréal, Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, p.71.

d'hommes de la classe moyenne protestante montréalaise entre 1870 et 1914. Elle constate que :

> In its search for order, late Victorian and early Edwardian Canadian society manipulated the traditional image and ideal of the absolute authority of the paterfamilias. In this way, paternal authority becomes a figurehead, while the moral mother becomes the focus of society's injunctions. On the other hand, perhaps liberated from society's strictures, individual fathers created their own place in their homes, depending on their own individual needs. Lacking firm social guidance or explicit standards, Montreal's middle class fathers demonstrated a wide spectrum of behaviour[7].

Malgré la différence de religion, nos archives tendent à confirmer le constat de Fish. La littérature normative s'adresse davantage aux femmes qu'aux hommes et met l'accent sur le modèle de la parfaite épouse et mère. Est-ce à dire que les hommes sont libres de se conduire comme ils le souhaitent? Chez l'élite, non, mais ils sont définitivement plus libres que les femmes de traverser les sphères privée et publique et d'agir en société. L'étude des archives familiales révèle plusieurs exemples d'hommes très investis auprès de leur famille. Il est nécessaire de porter attention aux nuances fournies par des études comme celles de Fish pour donner le portrait le plus fidèle des dynamiques de genre à l'époque victorienne.

En ce qui concerne les femmes, la définition de la parfaite épouse est donnée dans la *Gazette de Joliette* en 1878 : «Douce est son humeur, simple et naïf est son esprit, modeste est son cœur, gai est son caractère, indulgente est sa pensée, bienveillantes sont ses paroles, et gaie est sa physionomie, naïve est sa religion, saintes sont ses actions, simples sont ses manières, un peu hâtive est sa démarche et toujours pure est son âme[8]». Bon nombre d'articles adressés aux femmes reprennent les thèmes

---

[7] Cynthia S. Fish, «Images and Reality of Fatherhood: A Case Study of Montreal's Protestant Middle Class, 1870–1914.», Ph. D. (histoire), Montréal, Université McGill, 1991, p.20.
[8] «La femme de ménage», *La Gazette de Joliette*, 7 juin 1878, p.2.

de l'obéissance et de la soumission et y accolent la piété et la pureté. Ces quatre caractéristiques définissent la «vraie féminité» à l'époque victorienne[9].

En plus de la littérature normative qui produit un message insistant dans les journaux, dans les guides moraux et dans les manuels de politesse, les hommes de la communauté joliettaine et lanaudoise publient des textes dont la femme est le sujet principal[10]. Joseph Martel, avocat de Joliette d'allégeance libérale très impliqué en politique et à l'Institut d'artisans et associations de bibliothèque, est reconnu pour son grand esprit et ses positions parfois marginales. Dans son poème «La femme et son cœur» publié dans *La Gazette de Joliette* en 1866, il transmet toutefois l'image de la femme généralement véhiculée à cette époque :

> Soit qu'au cœur d'un époux son âme soit unie
> Soit qu'elle ait à son Dieu sacrifié sa vie
> Dans le cloître, au foyer sa présence est bonheur
> Servante de Jésus, amante, épouse ou mère
> Elle sait consoler, aimer, prier et plaire
> Son bonheur est d'aimer, sa vie est dans son cœur[11].

Ce court extrait permet d'entrevoir les trois rôles joués par les femmes : épouse, mère et gardienne de la foi dans le foyer familial. Une fois mariées, elles sont rapidement appelées à tous les incarner. Elles n'ont généralement pas beaucoup de temps pour s'adapter au travail de ménagère puisqu'elles doivent rapidement s'occuper d'un enfant. Pour les aider dans cette tâche et pour renforcer l'image de la parfaite maîtresse de maison, de nombreux articles leur expliquent comment réaliser des tâches quotidiennes qu'elles n'avaient peut-être jamais exécutées avant comme plier des habits d'hommes ou

---

[9] Barbara Welter, «The Cult of True Womanhood, 1820-1860», *loc.cit*, p.152.
[10] Membre de l'Institut littéraire de l'Assomption, «Le caractère de la femme», *La Gazette de Joliette*, 2 août 1866, p.3.
[11] Joseph Martel, «La femme et son cœur», *La Gazette de Joliette*, 11 avril 1866, p.2.

laver des cadres dorés et des bustes[12]. Certaines bourgeoises sont en mesure d'engager des domestiques de façon ponctuelle ou permanente. Elles s'impliquent néanmoins dans la réalisation des tâches ménagères puisqu'elles sont nombreuses et doivent être effectuées avec le plus grand soin. Les maîtresses du foyer sont en quelques sortes les domestiques en chef et s'assurent que les servantes s'acquittent correctement de leurs tâches[13].

1.2. «Le tableau d'une bonne famille»

Selon *L'Étoile du Nord*, «une bonne famille» se caractérise par une piété exemplaire de la part de tous les membres de la famille, l'autorité affirmée des parents et l'obéissance des enfants[14]. En plus de faire la prière le matin et le soir, d'aller à la messe le dimanche et les jours de fête, il faut appliquer ces quelques règles : «Point de disputes ni de mauvaises paroles. Point de jurements ni de blasphèmes. Point de mauvaises chansons ni de mauvaises danses. Point d'injustices ni de médisances. Point de mauvais livres ni de mauvaises gravures. Point d'ivrognerie ni de lubricités. Point de mauvaises fréquentations ni de jeux défendus[15]».

La Gazette de Joliette prodigue des conseils pour encourager la préservation de la cohésion et le bonheur familial. D'abord, toutes les familles devraient mettre à profit la journée de repos obligé, le dimanche, puisqu'il «semble fait exprès pour les joies de la famille, avec son repos, sa liberté de cœur et sa prière en commun, sous l'œil du père et

---

[12] «Comment plier les habits d'hommes», *L'Étoile du Nord*, 17 février 1887, p.3; «Conseils pour nettoyer les cadres dorés», *L'Étoile du Nord*, 5 juillet 1878, p.2; «Connaissances utiles», *L'Étoile du Nord*, 17 janvier 1889, p.3.
[13] Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, *op.cit.*, p.39.
[14] «Tableau d'une bonne famille», *L'Étoile du Nord*, 20 novembre 1890, p.2.
[15] *Ibid.*

de la grande famille chrétienne[16]». Ensuite, l'économie doit être au cœur des préoccupations d'une bonne famille : «l'économie est nécessaire même avec de la fortune: sans économie une maison si riche qu'elle soit, tombe bientôt on en voit la preuve tous les jours [...]. Il n'est pas permis d'être avare, mais il n'est pas défendu d'être prévoyant[17]». On s'attend donc d'une famille bourgeoise qu'elle soit harmonieuse, économe et pieuse.

Dans quelle mesure les normes présentées dans les articles des journaux locaux sont-elles respectées par les Joliettains? Il est difficile de répondre à cette question. La littérature normative informe le chercheur sur l'idéal à atteindre, mais pas sur le niveau d'intégration et de reproduction des modèles. Néanmoins, d'autres types d'archives fournissent des indices. Les prochaines parties du chapitre évaluent, notamment à l'aide de la correspondance familiale, l'impact des discours sur la vie quotidienne des bourgeois à Joliette.

2. «Je vous suis réellement reconnaissante de m'avoir donné l'heureuse nouvelle de la naissance d'un fils» : le caractère public des naissances

La naissance et l'éducation des enfants qui se joindront au couple sont scrutées et conditionnées par la société. Les rituels qui entourent la naissance d'un enfant sont très normés et sont bien respectés par les familles. Bien que Joliette soit située en milieu rural, les mécanismes de propagation de la nouvelle sont semblables à ceux des grandes villes. Les journaux, des lettres, des télégrammes et des photos annoncent l'arrivée du nouveau-né. La nouvelle se répand fréquemment en dehors du réseau immédiat des

---

[16] «La vie de famille», *La Gazette de Joliette*, 29 mai 1883, p.2.
[17] *Ibid.*

parents puisque les proches informés partagent à leur tour l'information avec leur entourage.

Pour la bourgeoisie, l'objectif n'est pas d'avoir beaucoup d'enfants, mais de porter un soin particulier à leur éducation pour qu'ils participent au maintien ou à l'ascension sociale de la famille. Ce souci est rapidement exprimé par un ami de Joseph-Mathias Tellier dans une lettre qu'il lui envoie après son mariage : «si tu savais comme on est sérieux quand on est marié, nous avons tant de sollicitudes, il faut penser à établir ses enfants, à leur trouver une bonne compagne tu vas peut-être me dire que je n'ai pas encore ces occupations-là c'est vrai, mais je suis de précaution[18]». Les bourgeois mettent la famille au centre de leurs préoccupations. Selon John R. Porter, «la bourgeoisie voue un véritable culte à la famille. [...] La vie de famille avec les exigences qui en découlent – respect de la vie familiale au sein du foyer, importance des liens de parenté, création de réseaux d'appartenance, etc. – constitue, avec la respectabilité, le fondement même du mode de vie bourgeois[19]».

La naissance d'un enfant chez l'élite est un évènement public. Tout au long de la période étudiée, une rubrique dans les journaux locaux est consacrée à l'annonce des naissances. Au début, les notices peuvent être aussi courtes que celle-ci : «Naissance: En cette ville, Madame Adolphe Magnan a mis au monde un fils[20]». La date de naissance, la profession du père et le nom de l'enfant apparaissent rapidement et à la fin des années 1880, le nom du parrain et de la marraine s'ajoutent[21]. Selon la date de la naissance et la

---

[18] Lettre de L. G. Bédard à Joseph-Mathias Tellier, 9 novembre 1881, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[19] John R. Porter (dir.), *Un art de vivre, op.cit.*, p.105.
[20] «Naissance», *La Gazette de Joliette*, 21 janvier 1867, p.3.
[21] «Naissances», *L'Étoile du Nord*, 10 mars 1887, p.3.

date d'impression du journal, il se peut que l'annonce soit faite quelques jours après l'évènement. Grâce au télégramme, les nouveaux parents peuvent malgré tout transmettre la nouvelle à leur famille rapidement. Horace Baby utilise cet outil de communication pour informer son frère George que sa femme vient d'accoucher d'un fils. Il lui demande de le rejoindre dès le lendemain «to stand as Godfather[22]».

Il est aussi d'usage que les nouveaux parents informent leur réseau de la naissance de leurs enfants par l'envoi d'un faire-part ou d'une lettre[23]. Si les parents ne trouvent pas le temps d'écrire rapidement, les grands-parents peuvent le faire pour eux. Le 6 janvier 1881, Luce et Zéphirin Tellier, parents de Joseph-Mathias, l'informent que son frère Noé «a fait l'achat d'un garçon dans l'après-midi du premier janvier[24]». Les obligations des nouveaux parents ou un lent rétablissement de la mère après l'accouchement peuvent mener à un retard considérable dans l'annonce de la nouvelle. L'épouse de Louis, frère de Joseph-Mathias, prend environ un mois à se rétablir d'un accouchement difficile. C'est seulement une fois que la mère et l'enfant sont en bonne forme que Louis informe son frère de la naissance de sa fille et du prompt rétablissement de son épouse[25].

---

[22] Télégramme d'Horace Baby à George Baby, 23 septembre 1874, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, Université de Montréal.
[23] Madame Marc Sauvalle, *1000 questions d'étiquette discutées, résolues et classées*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1907, p.184.
[24] Lettre de Luce et Zéphirin Tellier à Joseph-Mathias Tellier, 6 janvier 1881, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[25] Lettre de Louis Tellier à Joseph-Mathias Tellier, 4 février 1889, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.

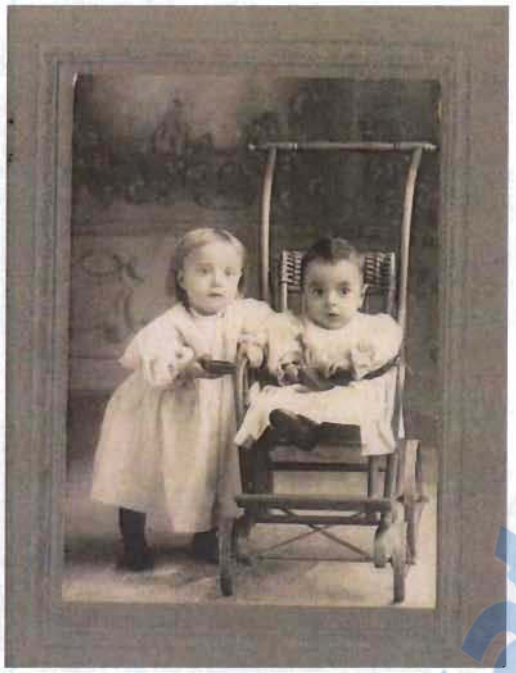


ILLUSTRATION 10 : Photographie d'Annette-Anaïs Martel et de son frère Louis-Joseph Martel, juillet 1907. Annette-Anaïs est âgée de 23 mois et Louis-Joseph a 9 mois. Il est d'usage chez les bourgeois de faire photographier ses enfants dès leur plus jeune âge pour envoyer ces photos à la famille et aux amis qui n'ont pas l'occasion de les voir régulièrement. Le positionnement des enfants, le décor et les objets présents sont choisis avec beaucoup de précautions pour projeter une image de pureté et d'innocence. Source : Archives privées des descendantes de la famille Martel.

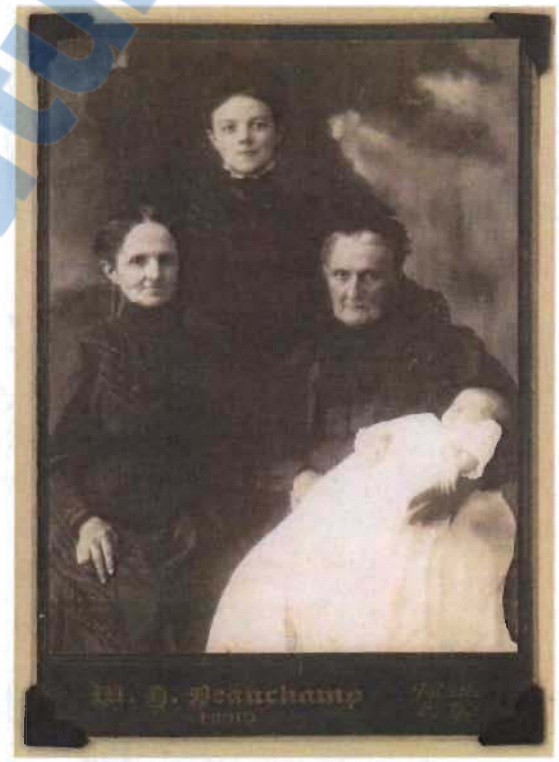


ILLUSTRATION 11 : Photographie (en partant de la gauche) d'Anaïs Martel, Hermine Paradis, Mme Parthenais Cherrier et Annette-Anaïs Paradis, 9 septembre 1905. Les trois femmes portent le deuil de Joseph Martel, père d'Hermine, époux d'Anaïs et gendre de Mme Parthenais Cherrier, mort en juillet 1905. Elles prennent malgré tout un moment pour célébrer l'arrivée d'Annette-Anaïs en allant chez un photographe de Joliette. Elles font produire une série de photographies qu'elles enverront à leurs parents et amis avec l'annonce de la naissance de l'enfant. Source : Archives privées des descendantes de la famille Martel.

Les lettres ont l'avantage de révéler des sentiments que les rubriques de journaux et les actes de baptême taisent. George St-Pierre, un ami de Joseph-Mathias qui réside dans les Cantons de l'Est, correspond sur une base régulière avec lui. Lorsque son épouse met au monde une de leurs filles en 1904, il exprime ses sentiments réels :

Rapport-Gratuit.com

«j'aurais peut-être préféré un garçon, mais on se reprendra![26]». Cette phrase est très révélatrice du désir des bourgeois de perpétuer leur lignée. Françoise Noël mentionne elle aussi plusieurs exemples du même genre, notamment celui d'Amédée Papineau[27]. Il ne faut cependant pas croire que ces hommes n'aiment pas leurs filles, bien au contraire[28]. Elles auront aussi leur rôle à jouer dans la reproduction de la famille, mais elles ne peuvent transmettre leur nom.

Après l'annonce d'une naissance, les amis et membres de la famille répondent selon leur niveau de proximité avec les parents. Le faire-part reçu peut faire office de carte de souhaits. Dans ce cas, la personne prend le soin d'écrire «Félicitations» ou «Bonheur à l'enfant» sous le nom du nouveau-né avant de le réexpédier aux parents[29]. Pour des amis ou parents plus intimes, on peut envoyer une lettre. Jusqu'à maintenant, nous n'avons vu que des lettres rédigées par le mari annonçant la naissance de son enfant. La voix des femmes est moins présente dans cette partie de la correspondance, car elles ne sont pas en état d'écrire ou n'ont pas le temps d'envoyer une lettre. En général, le maintien des liens par la correspondance est une tâche qui leur revient. L'homme prend le relais dans ce genre de situations pour s'assurer d'informer son réseau de la continuité de sa lignée familiale.

Lorsqu'il s'agit d'envoyer des félicitations aux nouveaux parents, les femmes s'acquittent de cette tâche. Une amitié profonde lie les Panet-Berzy et les De Lanaudière, deux familles de l'élite seigneuriale respectivement de Sainte-Mélanie et de

---

[26] Lettre de George St-Pierre à Joseph-Mathias Tellier, 1er août 1904, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[27] Françoise Noël, *Family Life and Sociability, op.cit.*, p.139.
[28] *Ibid.*
[29] Madame Marc Sauvalle, *1000 questions d'étiquette, op.cit.*, p.184.

Joliette. Madame Louise-Amélie Panet, seigneuresse de D'Ailleboust, félicite chaleureusement Monsieur De Lanaudière à l'occasion de la naissance de son fils : «Je vous suis réellement reconnaissante de m'avoir donné l'heureuse nouvelle de la naissance d'un fils qui j'espère fera votre joie ainsi que celle de son aimable mère que je félicite d'être hors de son moment de péril. Je vous charge de lui faire mille amitiés de ma part[30]». Elle propose d'aller les visiter lorsque la mère et l'enfant auront pris des forces et assure qu'elle annoncera à ses sœurs la naissance du nouveau-né. Tous les rituels entourant la naissance d'un enfant chez l'élite – l'envoi de lettres, l'annonce au réseau élargi, les visites à domicile, le baptême – en font un évènement indéniablement public.

L'heureux moment peut malheureusement s'assombrir lorsque le nouveau-né meurt en bas âge. La mortalité infantile ne fait pas de distinction de classe, tous sont touchés. Les décès d'enfants âgés de moins de cinq ans représentent environ 50% des décès à Joliette en 1894, 1901 et 1911[31]. La force des liens familiaux et amicaux est alors mise à l'épreuve. La famille est constitutive de l'identité bourgeoise. Perdre un des membres est très difficile. Françoise Noël mentionne que certaines femmes n'en informent pas leurs maris s'ils sont à l'étranger pour qu'ils ne se trouvent pas seuls face à une si grande peine[32]. Quand la famille est unie, «tous prennent part à la douleur commune et s'empressent d'y porter remède[33]». La famille proche apporte du réconfort dans ces situations. Louis Tellier console son frère Joseph-Mathias et son épouse Maria lorsqu'ils perdent un de leurs garçons. Il leur exprime ses plus sincères condoléances et

[30] Lettre de Mme Panet-Berzy à M. De Lanaudière, 25 décembre 1857, Fonds Famille Tarieu de Lanaudière, enveloppe sans identification, BAnQ-Québec.
[31] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.336.
[32] Françoise Noël, *Family Life and Sociability, op.cit.*, p.134.
[33] «Tableau d'une bonne famille», *L'Étoile du Nord*, 20 novembre 1890, p.2.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

tente de les apaiser en disant « que le pauvre petit se trouve débarrassé des misères de la vie[34]». C'est la seule consolation qu'on trouve – la conviction que «l'âme qui nous quitte s'envole vers les splendeurs célestes, libre et joyeuse[35]». La mort d'un enfant est aussi une épreuve pour toute la communauté. Les chroniques nécrologiques sont remplies de tristesse et de compassion et les auteurs s'associent au deuil des parents[36]. Un enfant parti trop tôt laisse l'impression d'un grand potentiel perdu. Les chroniqueurs mentionnent souvent «l'orgueil et l'espoir des parents tendres et chéris» et le talent des enfants «qui faisait présager à la famille les plus belles espérances[37]». Si les funérailles se déroulent à l'extérieur de la ville, plusieurs Joliettains s'y rendront pour montrer leur attachement au défunt enfant et à sa famille[38]

---

[34] Lettre de Louis Tellier à Joseph-Mathias Tellier, 6 février 1890, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[35] «Nécrologie», *L'Étoile du Nord*, 20 septembre 1894, p.2.
[36] «Condoléances», *L'Étoile du Nord*, 5 juin 1886, p.2.
[37] *Ibid.*
[38] «Nécrologie», *L'Étoile du Nord*, 20 septembre 1894, p.2.

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut. (300 j.

Priez pour le repos de l'âme de

Marie-Anna Martel,

Enfant chérie de

JOSEPH MARTEL, Avocat,
Joliette,

Endormie dans le Seigneur, à Montréal, le 13 Juillet 1899, à l'âge de 15 ans et 13 jours.

Seigneur, vous nous l'aviez donnée pour faire notre bonheur, vous la réclamez, nous vous la cédons sans murmure, mais le cœur navré de douleur.

[St-Ephrem].

PRIÈRE.

O Dieu, le Créateur et le Rédempteur de tous les fidèles, accordez à l'âme de MARIE-ANNA MARTEL, la rémission de tous ses péchés, afin qu'elle obtienne par nos très humbles prières le pardon qu'elle a toujours attendu de votre miséricorde. Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles.—Ainsi soit-il.

Bon Jésus, miséricorde. (100 j.)
Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour ! (300 jours).

AU REVOIR ! AU CIEL !

Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel, Inf. 7 ans et 7 quarantaines.)

J. M. J. Que je meure paisiblement en votre Sainte Compagnie. (100 j. d'inf.)

ILLUSTRATION 12 : Carte mortuaire de Marie-Anna Martel, fille de l'avocat joliettain Joseph Martel, décédée le 13 juillet 1899. Le Fonds de Joseph-Mathias Tellier en contient aussi plusieurs exemplaires témoignant de la mort de plusieurs de ses enfants en bas âge. Sources : Archives privées des descendantes de la famille Martel ; Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/3, BAnQ-Vieux-Montréal.

Malgré l'importance que la bourgeoisie accorde à la famille et à «l'intimité durable», comme le dit Habermas, sa vie est scrutée à la loupe par la société[39]. Sa position dominante implique qu'une partie de sa vie soit publique. Comme la naissance des enfants est une étape centrale du processus de reproduction de la classe, elle est très publicisée. La naissance n'est toutefois que la première étape. L'éducation prodiguée par les parents et les institutions d'enseignement doit être de la meilleure qualité pour que les enfants deviennent de dignes successeurs de leur famille. Et malgré tous les efforts, des dérives peuvent survenir[40]. L'élite prend donc l'éducation de ses enfants très au sérieux.

---

[39] Jürgen Habermas, *L'espace public*, *op.cit.*, p.55.

[40] À ce sujet voir Thierry Nootens, « "Je crains fort que mon pauvre Henri ne fasse pas grand chose…" : les héritiers "manqués" et les querelles de la succession Masson, 1850-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, nº 3 (2006) : 223-257.

3. L'éducation de la jeune élite

Dès leur plus jeune âge, les enfants sont conditionnés à agir en conformité avec l'idéal bourgeois. S'ils sont bien éduqués, ils aident à maintenir le statut social favorable de leur famille. Les Joliettains ont la possibilité de faire instruire leurs enfants au sein d'institutions de très bonne réputation. Par exemple, le Collège Joliette, devenu séminaire diocésain en 1904, a accueilli de nombreux hommes de l'élite de Joliette, de Lanaudière et même des États-Unis, qui se sont illustrés sur les scènes régionale et nationale.

3.1 «Nos filles doivent avoir une éducation solide» : l'éducation par la communauté

La communauté s'investit dans l'éducation puisque la reproduction sociale est une façon concrète de renouveler son pouvoir. Dans *L'Étoile du Nord,* on va jusqu'à parler de «nos filles» : «Nos filles doivent avoir une éducation solide, non seulement à l'école, mais encore à la maison. Donnez-leur l'expérience aussi bien que la théorie[41]». Les conseils prodigués dans le même article mettent l'accent sur la transmission des valeurs bourgeoises : «Enseignez-leur la cuisine, non pas cette cuisine fantaisiste qui détériore l'estomac, mais cette bonne cuisine bourgeoise qui donne la force et la santé» ou encore «insistez surtout sur de bonnes lectures journalières. C'est par la lecture que l'on s'instruit et que l'on devient à même de figurer dans un salon, de prendre part à une conversation et que l'on évite de commettre à chaque instant des impairs qui vous ridiculisent[42]».

---

[41] «Vos filles», *L'Étoile du Nord*, 24 septembre 1896, p.2.
[42] *Ibid.*

Dans une récente étude sur les collèges classiques pour garçons, Ollivier Hubert soutient qu'il est temps d'étudier l'école «comme un site privilégié de production des inégalités», puisqu'on a souvent occulté cet aspect pour se concentrer sur l'analyse des «retards et avancées de l'école québécoise[43]». Une lecture bourdieusienne de l'éducation au Québec révèle en effet que les collèges classiques reproduisent les rapports de domination entre les classes. Joliette s'avère être un terrain d'enquête très intéressant considérant la présence de différents types de maisons d'enseignement[44]. Il est intéressant de noter la présence de deux écoles bilingues malgré la petite taille de la communauté anglophone à Joliette. La Protestant Academy of Joliette et l'école dissidente accueillent vingt à vingt-cinq «boarders» chacune[45]. La Congrégation Notre-Dame et le Collège Joliette demeurent les deux institutions qui enseignent au plus grand nombre d'élèves.

Peu d'informations sont disponibles sur l'éducation des jeunes filles à la congrégation, autant dans les archives dépouillées que dans la littérature. Pourtant, plusieurs générations de jeunes filles se succèdent dans cette institution. Les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame arrivent à Joliette en 1875, à la demande des Clercs de St-Viateur[46]. Elles excellent dans l'enseignement de la musique et du chant, deux

---

[43] Ollivier Hubert, «Collèges classiques et bourgeoisies franco-catholiques (XVIIe-XXe siècles)» dans Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, *Le Collège classique pour garçons : études historiques sur une institution québécoise disparue*, Anjou, Fides, 2014, p.113.

[44] «Nouvelle académie du Sacré-Cœur tenue par Dame Veuve I. Gervais», *L'Étoile du Nord*, 23 août 1884, p.3; «École privée», *L'Étoile du Nord*, 16 août 1894, p.2; «Nouvelle école du soir», *L'Étoile du Nord*, 8 septembre 1892, p.3. En plus de ces deux institutions, quelques académies privées offrent des cours. Dans les journaux, il est fait mention de deux académies, et d'une école du soir consacrée à l'apprentissage de l'anglais.

[45] Directoire de Joliette, St-Jacques, St-Lin, Terrebonne, St-Jérôme, St-Eustache, l'Assomption et Sainte-Thérèse, 1877.

[46] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.548.

disciplines que toute jeune fille de l'élite doit maîtriser[47]. Leurs élèves commencent leur éducation autour de l'âge de sept ans et terminent vers quatorze ou dix-huit ans[48]. Elles s'exercent entre autres à l'écriture de lettres et de poèmes. Elles tiennent des recueils de textes qui pourraient être envoyés à leurs familles et amies en diverses occasions. Le cahier de composition d'Hermine Martel, fille de Joseph Martel, avocat de Joliette, contient des lettres qu'elle adresse à sa grand-mère, à sa sœur, à son frère, à ses parents et à son amie Hermine Leprohon, à l'occasion du Jour de l'An, de Pâques, etc[49]. Il y a aussi une lettre de reconnaissance adressée à la Révérende Sœur de l'Immaculée Conception, supérieure du pensionnat de Joliette. Comme ces cahiers de compositions sont lus par les Sœurs, il est probablement d'usage d'écrire ce genre de textes de remerciements. Mais au-delà de l'apprentissage de diverses disciplines, l'objectif du cours suivi dans les congrégations est de convaincre les jeunes élèves «qu'elles constituent l'élite de la société, qu'elles devront servir de modèle aux autres femmes en étant des épouses parfaites et des mères dévouées[50]».

Le Collège Joliette, pour sa part est beaucoup mieux documenté. Il est construit sur la demande de Barthélémy Joliette en 1846, avant même que la ville ne soit incorporée. Il en confie l'administration aux Clercs de Saint-Viateur. Sa vocation industrielle répondait aux besoins de l'époque et elle s'est modifiée au fil de l'évolution économique, sociale et culturelle de la ville. Le rayonnement du collège est impressionnant. De 1876 à 1881, 75% des étudiants sont originaires de Lanaudière et

---

[47] *Ibid.*
[48] Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986, p.54.
[49] Compositions par Hermine Martel, enfant des Saint-Anges, Pensionnat de la Congrégation Notre-Dame, Joliette, 1894-1895, Archives privées de descendantes de la famille Martel.
[50] Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines*, *op.cit.*, p.17.

entre 1906 et 1911, ce pourcentage passe à 68%. Selon la période, il accueille de 10 à 12% de Franco-Américains, notamment du Massachussetts et du Rhodes Island[51]. L'attraction du collège augmente constamment, entre autres grâce à l'ajout d'un cours classique en 1873 et sa transformation en séminaire diocésain en 1904[52]. Même avant la présence d'un cours classique, il attire de futurs grands hommes de l'histoire québécoise. Honoré Beaugrand en est un bon exemple. Selon Jean-Philippe Warren : «la nature même de l'établissement, classé collège industriel et non collège classique, répond aux attentes de Louis Beaugrand dit Champagne [le père d'Honoré], homme connu pour ses vues pratiques[53]».

Brouillette, Lanthier et Morneau consacrent une partie de la synthèse de *L'Histoire de Lanaudière* à expliquer le rôle du collège, surtout une fois le cours classique instauré. Ils soutiennent avec raison «qu'il suffit d'examiner la biographie des élites lanaudoises [...] pour se rendre compte du poids considérable joué par le collège classique dans la formation sociale de la petite bourgeoisie canadienne-française[54]». Les étudiants du collège se démarquent du reste de la population grâce au prestige émanant du contact avec la civilisation gréco-romaine, avec les beaux-arts et avec un mode de vie sain[55]. Ils intègrent un art de vivre qui implique d'avoir le contrôle sur son corps et son esprit pour dégager l'image de l'honnête homme[56]. Aussi, les liens que les jeunes étudiants tissent entre eux ne sont pas à négliger[57]. Ils travaillent, sans nécessairement en

---

[51] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.521.
[52] *Ibid.*, p.555. À sa fondation en 1846, le Collège Joliette ne donnait que les cours industriels et commerciaux.
[53] Jean-Philippe Warren, *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Boréal, 2015, p.40.
[54] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.552-553.
[55] *Ibid.* ; Robert Gagnon, «Capital culturel et identité sociale», *op.cit.*, p.134.
[56] *Ibid.*
[57] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.552-553.

être conscients, à la constitution de leur réseau de sociabilité et à la construction d'une identité commune.

À la fin de l'année scolaire, les principales maisons d'enseignement organisent une cérémonie de distribution des prix. Ces évènements donnent la chance aux enfants de faire étalage de leurs talents à leurs parents et à la communauté, soit par la réception d'un prix et/ou par la participation au spectacle de musique et d'art dramatique organisé pour l'occasion. Au début du mois de juillet 1883, *La Gazette de Joliette* publie une chronique sur la distribution des prix au Couvent de la Congrégation Notre Dame, qui fait l'éloge des élèves et de leurs institutrices :

> Pendant toute la distribution, nous avons pu admirer la bonne tenue, les manières distinguées de toutes les jeunes élèves qui venaient classe par classe, dans un ordre parfait, recevoir les récompenses dues à leurs longs travaux. La seule vue de ces enfants redisait hautement l'habileté de leurs excellentes maîtresses tant pour la formation de l'intelligence que pour l'éducation domestique devenue aujourd'hui si nécessaire[58].

Aussi distinguées fussent-elles, les jeunes récipiendaires n'ont jamais vu leurs noms apparaître dans la chronique. Tout comme les jeunes femmes qui donnent des soirées musicales et dramatiques au bazar, on s'assure de minimiser la propagation de leur nom à un trop large public. Une fois sorties du couvent, les jeunes filles peuvent participer à des concours pour continuer à exposer leurs talents. Par exemple, en 1894, Mademoiselle Ada Kelly de Joliette gagne plusieurs prix pour ses œuvres de peinture sur porcelaine, soie et satin à l'Exposition provinciale de Québec[59].

---

[58] «Distribution des prix au Couvent de la Congrégation à Joliette», *La Gazette de Joliette*, 6 juillet 1883, p.3.
[59] «Échos de Joliette», *L'étoile du Nord*, 27 septembre 1894, p.2

La distribution des prix au Collège Joliette peut quant à elle prendre une envergure impressionnante. En 1874, elle se déroule sur quatre jours[60]. À cette occasion, on présente «des drames intéressants, des discours pleins de science et fort bien tournés, de la bonne musique, du chant magnifique» qui contribuent à préserver la bonne réputation de l'établissement[61]. *La Gazette de Joliette* ne manque pas de nommer les jeunes gagnants pour chaque catégorie. Cette notoriété publique sert bien aux garçons. Souvenons-nous du jeune McConville qui a donné un discours à l'inauguration de l'Institut (chapitre 1). La communauté avait déjà une image positive de lui avant qu'il ne s'exprime parce qu' «il avait bien de fait brillé au collège[62]».

Les élèves de l'École industrielle n'ont pas cette chance. Cette institution est construite en 1884 grâce à un généreux don d'Édouard Scallon, un des pionniers de la ville. Il a développé l'exploitation forestière avec Barthélémy Joliette et Peter Leodel au moment où Joliette s'appelait encore l'Industrie[63]. Après sa mort en 1864, il lègue une somme importante pour la construction de l'École industrielle[64]. Trois programmes y sont offerts : ébénisterie, cordonnerie ou couture[65]. En plus des cours techniques, les professeurs enseignent comment faire des transactions commerciales de base. À l'occasion de la distribution des prix de juillet 1892, une soirée dramatique est mise en œuvre et les élèves méritants sont récompensés. Dans l'article de *L'Étoile du Nord*, les

---

[60] «Distribution des prix au Collège Joliette», *La Gazette de Joliette*, 13 juillet 1874, p.2.
[61] *Ibid.*
[62] «Une séance littéraire», *La Gazette de Joliette*, 23 novembre 1868, p.2.
[63] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.438.
[64] Albert Gervais, «Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893», *Joliette illustré*, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.18.
[65] Lysandre St-Pierre, Ancienne école industrielle-Notre Patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/ancienne-ecole-industrielle/, consulté le 3 novembre 2015.

Rapport-Gratuit.com

noms des personnes qui ont performé et des élèves qui ont gagné sont tus[66]. Seuls les noms des donateurs qui ont fourni les prix sont publiés. Il est intéressant de noter que ces derniers œuvrent tous, ou presque, dans le domaine industriel, commercial ou artisanal. Un seul membre des professions libérales un – pharmacien – s'est associé à cette institution en faisant un don. Il est clair qu'il y a une distinction socioprofessionnelle entre les familles qui envoient leurs enfants étudier au Collège Joliette et celles qui choisissent l'École industrielle.

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, ministre de l'Instruction publique de 1867 à 1872, énonce dans son rapport en parlant des académies commerciales et des écoles techniques que «c'est là que l'enfant reçoit une éducation pratique, appropriée à toutes les classes de la société, principalement aux classes ouvrières et mercantiles. C'est là que se forment tous les membres de cette classe moyenne[67]». La présence d'une école technique à Joliette peut constituer un avantage pour les membres des professions libérales, puisqu'elle permet de désencombrer ces professions déjà pratiquées par un grand nombre de Joliettains et ainsi assurer leur prestige social. La montée du capitalisme et la domination économique anglo-américaine rendent toutefois la formation prodiguée dans les collèges classiques insuffisante[68]. Dans son étude sur l'institutionnalisation de l'enseignement au Québec, Raymond Duchesne démontre qu'entre les années 1920 et 1940, la bourgeoisie des professions libérales commence à

---

[66] «À l'École industrielle», *L'Étoile du Nord*, 14 juillet 1892, p.2.
[67] Robert Gagnon, «Capital culturel et identité sociale», *op.cit.*, p.141.
[68] Louise Bienvenue, «Former à l'académie commerciale ou au collège classique? Un débat sur l'enseignement secondaire des garçons au début des années 1920», *Revue d'histoire de l'éducation/HER*, vol. 21, nº 1 (printemps 2009) p.15.

envoyer ses fils cadets étudier à l'université dans les domaines scientifiques et techniques en plein essor[69].

3.2 «Ils ne doivent pas oublier que grande est l'autorité du père et de la mère» : l'éducation dans la sphère privée

L'éducation des enfants est bien sûr aussi une affaire familiale. Les enfants «ne doivent pas oublier que grande est l'autorité du père et de la mère dans l'éducation[70]». La résidence paternelle est l'endroit le plus propice pour l'éducation[71]. Elle doit être invitante pour inciter les enfants à y passer le plus de temps possible. *L'Étoile du Nord* donne des exemples de ce qu'on peut faire pour que sa maison deviennent le parfait refuge : «Levez vos rideaux le jour, et le soir allumez de bons feux pétillants, illuminez vos chambres. Accrochez des peintures au mur. Mettez des livres et des journaux sur vos tables. Faites de la musique et organisez des jeux amusants. Bannissez le démon de la lourdeur et de l'apathie qui règne depuis si longtemps à votre foyer, et introduisez-y la gaieté et la bonne humeur[72]».

Dans l'espace domestique, la mère et le père doivent assurer la bonne intégration de l'identité bourgeoise chez leurs enfants dès leur plus jeune âge. Le discours normatif donne l'impression aux femmes qu'elles jouent le rôle le plus important dans l'éducation de leurs enfants : «après Dieu, l'ouvrier le plus important, c'est la mère, c'est d'elle que

---

[69] Raymond Duchesne, «D'intérêt public et d'intérêt privé: l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifiques au Québec (1920-1940)», dans : Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, IQRC, 1986, p.202.
[70] «En temps de vacances», *L'Étoile du Nord*, 2 août 1900, p.2.
[71] «La vie de famille», *La Gazette de Joliette*, 29 mai 1883, p.3; «En temps de vacances», *L'Étoile du Nord*, 2 août 1900, p.2. Nous parlons de résidence paternelle, puisque c'est le terme utilisé dans les journaux de l'époque pour décrire la maison familiale et la présenter comme l'endroit parfait pour éduquer ses enfants.
[72] «Comment sauver les garçons», *La Gazette de Joliette*, 15 janvier 1884, p.2.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

dépend l'avenir de son fils[73]». Elles sont investies d'une mission : former les futurs citoyens. Ce sont les mères de la Patrie : «Ô mères, tuez l'égoïsme dans notre Canada et le Canada sera régénéré[74]». On va même jusqu'à dire que «l'éducation est la plus patriotique des tâches. Les mères ne touchent que par ce côté à la vie politique, mais qu'il est grand![75]». Les femmes ont certainement un rôle à jouer dans la formation de nouveaux citoyens. Or, cette responsabilité qui leur est confié vient-elle avec un réel contrôle de ce qui se déroule dans la sphère privée et qui définit l'image publique de leur famille? Plusieurs indices portent à croire que non. Cette image est une illusion de pouvoir que la société fait miroiter aux bourgeoises qui ont en fait un pouvoir assez limité sur les décisions importantes qui se prennent dans leur famille.

Dans le même article de *L'Étoile du Nord* où on engage les mères à transformer la patrie, on dit clairement que «le père a pour sa part les relations extérieures: il commande, il dirige, il protège[76]». C'est lui qui a le dernier mot et qui assure les liens avec la société et donc qui contrôle l'image de la famille. Les femmes peuvent tenter d'influencer les décisions de leurs maris, mais elles sont conscientes qu'ils prennent la décision finale. Le message transmis dans la littérature normative est assimilé. La soumission des épouses à la volonté de leurs maris est respectée même dans une petite communauté située en périphérie des grands centres. Les règles ne semblent pas y être plus souples. Une lecture attentive de la correspondance entre Joseph-Mathias Tellier et son épouse Maria révèle cette réalité.

---

[73] «Le rôle de la mère dans l'éducation», *L'Étoile du Nord*, 31 janvier 1885, p.6.
[74] *Ibid.*
[75] «Pensées et maximes», *La Gazette de Joliette*, 31 octobre 1872, p.3.
[76] «Le rôle de la mère dans l'éducation», *L'Étoile du Nord*, 31 janvier 1885, p.6.

Au printemps 1895, Maria est malade et séjourne dans un institut. Elle écrit à Joseph-Mathias pour lui demander de venir la visiter avec leur fils Robert. Elle l'éclaire sur le choix des vêtements de leur fils, en lui laissant la décision finale. Elle lui recommande : «sa robe écossaise neuve, ses bas de cachemire rouge et ses bottines rouges, sa tommaline blanche et tu lui apporteras son manteau blanc qui est plus joli que le gris», tout en lui écrivant : «cependant si vous voulez changer quelque chose pour le mieux, à votre goût. Tu passeras la lettre à Antonia afin qu'elle voit pour le linge à Robert[77]». Cet extrait reflète parfaitement les relations décrites dans *L'Étoile du Nord*. Les mères s'occupent des relations «intérieures» et les hommes des relations «extérieures». Même durant la maladie de Maria, cette règle ne change pas. La figure maternelle est incarnée par Antonia, sa sœur. Elle veille à habiller Robert et elle prépare des vêtements pour sa sœur[78]. Joseph-Mathias supervise les opérations et ne se charge pas d'exécuter les demandes de Maria. L'absence de son épouse lui aura toutefois fait comprendre l'importance du rôle de la mère dans la famille. Il lui écrit : «Quant à nous ici, inutile de te dire que nous soupirons après ton retour[79]».

Cela ne veut pas dire que les hommes ne prennent pas plaisir à s'occuper d'affaires relevant de la sphère privée. Ils s'y impliquent, surtout lorsque l'impact sera important sur l'avenir des enfants. Joseph-Mathias entreprend des démarches pour trouver une famille anglophone pour accueillir ses fils, Robert et Maurice, afin qu'ils puissent parfaire leur maîtrise de l'anglais. L'apprentissage de cette deuxième langue est

---

[77] Lettre de Joseph-Mathias Tellier à Maria Désilets Tellier, 10 mai 1895, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[78] Lettre de Maria Désilets Tellier à Antonia Désilets, 8 mai 1895, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[79] Lettre de Joseph-Mathias Tellier à Maria Désilets Tellier, 14 mai 1895, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.

un avantage important au niveau professionnel, économique et social. Même à Joliette, ville composée à 95% de francophones, quelques dirigeants d'entreprises sont anglophones[80]. Les occasions d'affaires sont assez intéressantes pour attirer autant des hommes d'affaires anglophones que francophones[81]. George St-Pierre, un ami de Joseph-Mathias, l'aide à trouver une famille convenable où Robert et Maurice pourraient séjourner[82]. Joseph-Mathias a une grande confiance en George, puisque le choix d'une bonne famille est primordial pour que l'échange soit fructueux et qu'il influence positivement le positionnement social de Robert et Maurice.

En janvier 1908, George relance son ami avec une proposition concrète[83]. Nous ne pouvons savoir si cette opportunité a été saisie. Le recensement de 1911 ne fournit que des informations sur la langue couramment parlée, contrairement à certains recensements précédents qui permettent de savoir si l'individu connait l'anglais. Il semble fréquent chez les bourgeois d'envoyer un ou plusieurs de ses enfants vivre en dehors du domicile familial pour poursuivre des études. L'objectif est de procurer la meilleure éducation à ses enfants. Le prestige qu'ils en retirent se reflète ensuite sur toute la famille.

3.3 Les vacances d'été : compléter l'éducation morale et religieuse en famille

L'éducation se poursuit même l'été. Lorsque les enfants sont en vacances, les parents doivent surveiller tous leurs comportements. Il n'est pas question de laisser ses enfants planifier leurs journées de congé en toute liberté. À la fin des classes, à l'été 1900,

---

[80] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.356.
[81] *Ibid.*, p.537.
[82] Lettre de George St-Pierre à Joseph-Mathias Tellier, 9 octobre 1905, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[83] Lettre de George St-Pierre à Joseph-Mathias Tellier, 8 janvier 1908, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.

L'Étoile du Nord fait paraître deux articles qui mettent en garde contre les dangers de l'oisiveté[84]. L'idée que l'oisiveté est la mère de tous les vices est bien ancrée dans l'esprit des gens de l'époque. De plus, le tournant du XXe siècle est marqué par l'augmentation du contrôle social à Joliette. L'urbanisation et l'industrialisation exacerbent les tensions sociales. L'oisiveté n'est plus tolérée et les enfants de l'élite doivent montrer le bon exemple (ce thème est traité davantage dans le quatrième chapitre).

Les parents cherchent à tenir leurs enfants occupés, de peur qu'ils ne s'adonnent à des activités immorales et inconvenantes pour leur rang. Les jeunes doivent s'exercer au dessin, à la musique, à la discussion et étudier un certain nombre d'heures chaque jour[85]. Les parents sont aussi tenus de surveiller les fréquentations de leurs enfants ainsi que le contenu (livres, images, photographies, etc.) auquel ils sont exposés. Les parents font preuve d'une vigilance continuelle. C'est pourquoi les articles de *L'Étoile du Nord* présentent le domicile familial comme le meilleur endroit pour vivre ses vacances dans la moralité la plus totale : «Le devoir des parents est donc de retenir l'enfant le plus possible au foyer paternel[86]». La maison est désignée comme le foyer paternel, car il est sous l'autorité morale et la surveillance du père. S'il donne le bon exemple à ses enfants et passe du temps avec eux, on croit qu'ils deviendront bons et honnêtes. Les rédacteurs des articles sont conscients que « tous ces devoirs demandent de la part des parents des efforts et de la vertu » mais ils jugent qu'il est dans l'intérêt des enfants de sentir cette

---

[84] «Les vacances», *L'Étoile du Nord*, 28 juin 1900, p.2 ; «En temps de vacances», *L'Étoile du Nord*, 2 août 1900, p.2.
[85] «En temps de vacances», *L'Étoile du Nord*, 2 août 1900, p.2.
[86] *Ibid.*

présence[87]. S'ils sont bien éduqués, ils participeront activement à la reproduction sociale de la famille.

Pour combattre l'oisiveté et resserrer les liens familiaux, quelques familles partent en vacances. Par exemple, Joseph-Mathias Tellier profite de l'été pour visiter ses amis des Cantons de l'Est qu'il a connus grâce à son engagement en politique provinciale. Son ami George St-Pierre mentionne même dans une de ses lettres que les liens d'amitié qu'ils ont développés le «dédommag[ent] de l'abrutissement général de ces deux années dans la politique[88]». Joseph-Mathias entretient une correspondance régulière avec George et, malgré leurs horaires chargés, ils arrivent à se visiter en 1904 et en 1909[89].

Plusieurs Joliettains ont une maison de campagne, située dans un des villages avoisinants. La première annonce d'un séjour familial de ce genre dans les archives consultées remonte au 7 juillet 1892 : «M. J. H. Renaud, marchand de fer, est avec sa famille rendu depuis lundi à sa maison de campagne à quelques milles de cette ville[90]». Auparavant, il est souvent fait mention de voyage de chasse et pêche, mais les femmes et les enfants en sont exclus. Moment de détente et occasion de renforcer des liens amicaux, les voyages de pêche se déroulent parfois très loin de Joliette. Les hommes se rendent souvent dans la vallée Mantawa, située «au-delà des Laurentides» et reconnue

---

[87] *Ibid.*
[88] Lettre de George St-Pierre à Joseph-Mathias Tellier, 1er février 1906, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[89] Lettre de George St-Pierre à Joseph-Mathias Tellier, 1er août 1904, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal. ; Lettre de George St-Pierre à Joseph-Mathias Tellier, 10 juillet 1909, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[90] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 7 juillet 1892, p.3.

pour l'abondance du poisson et du gibier[91]. Ils restent aussi dans la région lanaudoise pour pêcher à St-Gabriel et à St-Côme[92]. En 1893, les hommes de l'élite joliettaine se dotent d'un Club de chasse et pêche au 7ieme Lac dans une localité située au Nord-Ouest de Joliette. Après l'obtention d'un permis de pêche du département des terres de la couronne, le club décide de faire construire un chalet à l'usage des membres[93]. L'inauguration des bâtiments a lieu en 1896[94]. Le club semble d'abord réservé aux hommes. En juillet 1898, on apprend que «MM. J. Martel, F. O. Dugas et fils, J. M. Tellier et fils, J. J. Provost et fils, J. A. Larochelle et fils, Joseph Rivard et fils sont actuellement en vacances au 7ième lac. Nous leur souhaitons santé, plaisir et bonne pêche[95]». Il faut attendre l'été 1902 pour trouver la première mention d'un séjour en famille au Club de chasse et pêche[96]. Pourtant, la pêche n'est pas un loisir exclusivement masculin[97]. La correspondance étudiée ne donne pas d'indice sur le comportement des Joliettaines, mais il est probable qu'elles se soient adonnées à la pêche lors de leurs séjours à la campagne, puisque les normes entourant l'hétérosociabilité y sont moins strictes qu'à Joliette.

Si les Joliettains préfèrent séjourner en dehors de la ville durant l'été, certains Lanaudois d'origine reviennent passer la belle saison à Joliette. Comme il ne s'agit pas

---

[91] Joseph Royal, *La Vallée de la Mantawa. Récit de voyage*, Montréal, Typographie Le Nouveau Monde, 1869, p.6.
[92] «À la pêche», *L'Étoile du Nord*, 11 septembre 1890, p.3 ; «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 23 août 1894, p.2.
[93] Lettre d'E.E. Taché à Joseph-Mathias Tellier, 20 septembre 1893, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[94] Communiqué du Club de chasse et pêche de Joliette à Joseph-Mathias Tellier, 14 septembre 1896, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[95] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 14 juillet 1898, p.3.
[96] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 3 juillet 1902, p.3.
[97] Karine Hébert, «Elsie Reford, une bourgeoise montréalaise et métissienne : un exemple de spatialisation des sphères privée et publique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, nº 2-3 (2009-2010), p. 294-96. Elsie Reford, fondatrice des jardins de Métis, pêche lorsqu'elle se rend dans sa résidence d'été à Grand-Métis. Elle pratique ce loisir seule ou avec son amie Lady Sybil Grey.

d'un lieu de villégiature comparable à Cacouna, Métis-sur-mer ou Knowlton, les visiteurs sont généralement des anciens résidents qui ont encore des parents dans la région. C'est le cas de George et Hélène Baby. En raison des obligations professionnelles de George, ils habitent principalement à Montréal ou à Ottawa. Ils résident néanmoins presque tous les étés dans leur demeure secondaire de Joliette. Les journaux locaux ne manquent pas d'annoncer leur arrivée et leur départ. Ce partage de temps entre la ville et la campagne chez l'élite a été observé par Karine Hébert dans son étude sur Elsie Reford[98]. Sa situation est plutôt différente de celle de George et Hélène, mais elle soulève des pistes de réflexion sur la plus ou moins grande rigidité des sphères selon qu'on se trouve à la ville ou à la campagne. Elsie Reford habite à Montréal pendant la majorité de l'année et passe l'été à Grand-Métis. Sa villa est située un peu en dehors des grands centres de villégiature où les codes sociaux de la ville sont reproduits par l'élite qui y séjourne. Elle jouit de plus de liberté dans la pratique de ses activités quotidiennes et elle entretient peu de contacts avec les autres vacanciers[99]. À Joliette, contrairement à Grand Métis, les réseaux de sociabilité s'entretiennent durant toute l'année. La proximité de Montréal fait aussi en sorte que les Joliettains ne vivent pas en vase clos comme Elsie Reford. George et Hélène peuvent difficilement se soustraire à la vie mondaine lorsqu'ils sont en vacances à Joliette. Le rythme de vie y étant moins trépidant qu'à Montréal ou Ottawa, ils peuvent donc y trouver une forme de repos. Tout est relatif : pour certains Joliette représente la ville dont il faut s'éloigner pour se reposer, pour d'autres elle représente justement l'endroit où trouver le calme et la détente.

---

[98] *Ibid.*
[99] *Ibid.*, p. 295.

Conclusion

La création d'une famille de l'élite démontre l'empreinte du public sur un domaine d'apparence privée. Pour les bourgeois, rien n'est complètement intime et confidentiel puisque tout procède d'une logique de représentation sociale et de reproduction de la classe. La communauté prend très à cœur l'éducation de ses futurs citoyens. Le couvent de la Congrégation Notre-Dame et le Collège Joliette sont des établissements d'enseignement très sérieux, les enfants de l'élite y apprennent plus que les disciplines prévues au programme. Il se dégage des moments passés dans ces établissements un enseignement informel qui forge l'homme honnête et la ménagère modèle. La formation bien réussie mène à la reproduction sociale et à une meilleure cohésion au sein du groupe.

Pour que l'éducation des enfants se passe dans un environnement conforme aux normes de l'élite bourgeoise de l'époque victorienne, les hommes et les femmes doivent jouer le rôle qui leur est imparti. Les femmes, «mères de la patrie», doivent accepter leur position de subordonnées tout en tentant d'exercer le maximum de contrôle sur ce qui est à leur portée. Cela ne veut pas dire que les hommes ont le pouvoir d'agir comme bon leur semble. Les excès du patriarcat sont vivement déconseillés. Quand le père et la mère arrivent à exercer une autorité parentale solide sur leurs enfants, il en résulte généralement de bons résultats. Toutes les familles cherchent à donner l'impression de la perfection au reste de la société. Exposer leur honorabilité et leur piété lors des visites n'est pas suffisant, elles doivent constamment être en contrôle. Leur résidence, construite ou rénovée selon les standards de beauté associés à l'élite, les aide à projeter l'image de la parfaite famille bourgeoise. Le prochain chapitre fait état du paradoxe

Rapport-Gratuit.com

entre la recherche d'intimité et le désir de représentation. Les maisons cossues de Joliette donnent beaucoup d'indices sur la construction d'une culture élitaire.

CHAPITRE III
«Le tout a un petit air d'aisance qui nous fait plaisir à voir!» : La maison comme outil de construction de l'identité bourgeoise

Durant le printemps, l'été et l'automne 1870, George Baby entreprend des travaux majeurs dans sa maison de Joliette[1]. Elle sera parfaite pour y accueillir sa future épouse Marie-Hélène Berthelet. Pour que son mobilier s'adapte au nouveau style de sa résidence, il demande à son frère qui se trouve à Montréal de lui envoyer des échantillons de tissus[2]. En se procurant les recouvrements offerts dans la métropole, il peut émuler les plus belles demeures montréalaises. Fier de ses rénovations qui lui ont permis d'agrandir son jardin, son salon et sa bibliothèque, il écrit à son frère : «les choses sont mises à leur place et le tout a un petit air d'aisance qui nous fait plaisir à voir! Sans me flatter, je t'assure que je n'ai pas mal tiré profit de mon terrain[3]». Il jouit ainsi d'un plus grand espace pour aménager les pièces en prévision des réceptions à venir. L'aisance à laquelle George fait référence reflète le désir des bourgeois de dégager élégance et désinvolture à travers leurs demeures. Pour que la résidence incarne le statut social de ses habitants, tous les détails de l'aménagement extérieur et intérieur comptent.

---

[1] Lettre de George Baby à Alfred Baby, 8 octobre 1870, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, Université de Montréal. ; Michèle Brassard et Jean Hamelin, « BABY, LOUIS-FRANÇOIS-GEORGES», *op.cit.* En 1870, il est associé à Louis-Auguste Olivier dans la pratique du droit à Joliette.
[2] Lettre de Chatly Baby à George Baby, 4 juin 1870, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, Université de Montréal.
[3] Lettre de George Baby à Alfred Baby, 8 octobre 1870, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, Université de Montréal.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Ce chapitre met en lumière l'importance du rôle joué par la maison dans la construction de la culture bourgeoise. Le domicile représente à la fois un refuge pour la famille et un outil d'ostentation du prestige du propriétaire. La première partie étudie la maison dans son environnement immédiat, le quartier. Le style architectural et la dimension de la maison doivent être semblables à ceux des autres résidences bourgeoises tout en s'en différenciant pour faire ressortir l'unicité de la famille. La deuxième partie est consacrée à l'étude de l'intérieur de la résidence. Contrairement à l'extérieur, l'intérieur est vu seulement par les personnes autorisées à y entrer par les propriétaires[4]. La configuration des pièces est conçue pour impressionner les invités et les inciter à partager leur éblouissement avec leur réseau élargi.

Pour bien comprendre les mécanismes de distinction, ce chapitre examine une résidence en profondeur. La maison de l'avocat Joseph-Adolphe Renaud a été retenue, notamment pour son appartenance à un ensemble de vingt à trente demeures bourgeoises construites au tournant du XXe siècle par l'architecte Alphonse Durand[5]. Une modélisation 3D sert d'outil pour analyser le déplacement des personnes dans l'espace domestique (voir Annexe 4)[6]. Les hypothèses et conclusions tirées de l'examen de cette résidence peuvent servir de base à l'étude du patrimoine bâti joliettain puisque les styles, matériaux de construction et stratégies de distinction utilisés sont les mêmes pour la très grande majorité des résidences cossues construites au tournant du XXe siècle à Joliette.

---

[4] Thomas A. Markus, *Buildings and Power, op.cit.*, p.129. Comme dans tous les espaces de sociabilité, des dynamiques d'exclusion et d'inclusion sous-tendent l'accès à la résidence. Les occupants sont les propriétaires. Ils décident qui entre dans leur demeure. Les visiteurs sont les invités de la famille. Ils ont la possibilité d'aller dans certaines pièces, préalablement choisies par les occupants. Les étrangers sont tous ceux qui ne peuvent accéder à la maison. Ils peuvent néanmoins la voir de l'extérieur, il est donc important qu'elle mette en valeur le prestige des propriétaires.

[5] Cette analyse est rendue possible grâce à la précieuse et généreuse collaboration de Paul et Stella Lefebvre, propriétaires actuels de la résidence.

[6] Pour une description de l'approche méthodologique employée pour la modélisation, voir l'Annexe 3.

Les illustrations 13 à 17 permettent de constater que chaque maison construite par Durand est unique, mais que l'utilisation de la brique et du bardeau et la présence de nombreux pignons, balcons et entrées créent une cohésion d'ensemble.

ILLUSTRATION 13 : Résidence de Joseph-Adolphe Renaud construite en 1910 au coin des rues St-Charles Borromée et De Lanaudière. Source : Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière.

ILLUSTRATION 14 : Résidence de Joseph-Adolphe Renaud en 2015, Image de Laurent Bonet, Source : Notre patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/residence-renaud-chevalier/

ILLUSTRATION 15 : Résidence de William Copping, construite en 1910, Image de Laurent Bonet, Source : Notre patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/residence-william-copping/

ILLUSTRATION 16 : Résidence de Joseph Sylvestre, construite en 1901, Image de Laurent Bonet, Source : Notre patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/residence-joseph-sylvestre/

ILLUSTRATION 17 : Résidence Chiré de Cournaud, construite en 1909, Image de Laurent Bonet, Source : Notre patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/residence-chire-de-cournaud/

1. «C'est aujourd'hui l'une des plus belles résidences de Joliette» : présenter la maison à la communauté

Un cercle réduit de personnes est invité à entrer dans les résidences de l'élite. Il faut par conséquent que la situation géographique, l'architecture extérieure et l'aménagement du terrain révèlent le statut social des habitants, aussi bien que l'intérieur du domicile. Dans son ouvrage *L'invention du quotidien*, Michel De Certeau expose la réalité de la vie de quartier : «La pratique du quartier implique l'adhésion à un système de valeurs et de comportements forçant chacun à se tenir derrière un masque pour jouer son rôle[7]». Tous les habitants du quartier doivent agir en conformité avec leur idéal de classe. À travers leur domicile, les bourgeois exposent leur prestige économique et culturel à la communauté et se présentent comme des membres de la classe dirigeante. S'ils n'observent pas les styles en vogue et les normes reliées aux constructions de l'élite, ils seront relégués à une classe inférieure.

1.1 «M. Chs. Leblanc est à faire démolir son ancienne résidence pour y reconstruire une maison de première classe» : le progrès du cadre bâti joliettain

Le bâti résidentiel d'une ville est le reflet de la diversité culturelle, sociale et économique de sa population. En 1861, Joliette compte 345 maisons, dont la majorité est construite en bois et ne comporte qu'un étage[8]. Trente ans plus tard, on en recense 771, dont 206 en briques[9]. Il y a une recrudescence de la fabrication de résidences cossues à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Cet engouement coïncide avec la reprise économique suscitée par l'ouverture de nouvelles installations industrielles et de lignes de chemin de fer qui viennent combler le creux laissé par l'exploitation forestière, en

---

[7] Michel De Certeau, Luce Giard et Pierre Mayol, *L'invention du quotidien II : Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994, p.27.
[8] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.516.
[9] *Ibid.*

baisse dans le dernier quart du XIXe siècle[10]. La plupart des résidences cossues sont construites sur des artères à la fois résidentielles et commerciales : le Boulevard Manseau et les rues Notre-Dame, De Lanaudière et St-Charles Borromée[11]. En plus de se trouver à proximité les unes des autres, ces rues se situent près de la place du marché, de la Cathédrale et de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques.

Le progrès bâti de la ville est mis en valeur par les rédacteurs de *L'Étoile du Nord*. Au printemps 1893, par exemple, le journal annonce : «M. Chs. Leblanc est à faire démolir son ancienne résidence pour y reconstruire une maison de première classe[12]». Les annonces offrent parfois plus de détails : «La maison de M. le docteur Bernard est tout-à-fait jolie dans la toilette neuve dont vient de la parer son propriétaire; la peinture lui a donné un lustre et une élégance qui lui sied bien et c'est aujourd'hui l'une des plus belles résidences de Joliette[13]». L'éditeur de *L'Étoile du Nord* publie de plus en plus fréquemment ce genre de nouvelles dans les rubriques «Échos de Joliette» et «Chez nous et autour de nous» à partir des années 1890-1900. Elles attisent la curiosité des nombreux lecteurs et donnent encore plus de visibilité aux propriétaires.

Plusieurs bourgeois font appel au Joliettain Alphonse Durand pour réaliser les plans et les travaux de construction et de rénovation. La population de Joliette le considère comme un des meilleurs architectes au Canada[14]. Au total, il réalise près d'une trentaine de maisons entre 1896 et 1914. L'inspiration d'Alphonse Durand pour la création de ces demeures vient des styles en vogue au tournant du XXe siècle,

---

[10] *Ibid.*, p.502.
[11] Directoire de Joliette, St-Jacques, St-Lin, Terrebonne, St-Jérôme, St-Eustache, l'Assomption et Sainte-Thérèse, 1877.
[12] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 13 avril 1893, p.3.
[13] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 30 mai 1901, p.3.
[14] «Le Cinémato», *L'Étoile du Nord*, 25 février 1909, p.4.

principalement le *néo-Queen Anne*, le *Shingle* et l'*Arts and Crafts*. Il se familiarise avec ces modèles durant ses études aux États-Unis et lors de ses voyages en Europe. Au début des années 1880, il épouse à New York Marie Schwerer, une sculpteure d'origine alsacienne. Elle participe à l'élaboration du décor intérieur des maisons en s'inspirant du mouvement *Arts and Crafts* qui met de l'avant le travail de l'artisan-ébéniste[15].

Connu pour être un libre penseur, Alphonse Durand s'est néanmoins taillé une place de choix dans les cercles élitaires d'une communauté catholique et plutôt conservatrice. Il demeure à ce jour un homme mystérieux dont la carrière pour le moins diversifiée soulève plusieurs questions. Malgré son allégeance à la franc-maçonnerie, il est un des architectes les plus sollicités par les bourgeois joliettains. Il participe également à des œuvres religieuses, mais aussi à des projets contestés par le clergé, comme le théâtre de vues animées[16]. Durand donne l'impression de n'être guidé que par son art et par aucune autre considération. Une question reste sans réponse : comment a-t-il pu travailler aussi librement pour l'élite et le clergé joliettain en étant franc-maçon ? L'hypothèse la plus probable est que son allégeance ait été inconnue. Même en admettant l'existence de soupçons et de rumeurs, les bourgeois ont fait appel à Alphonse Durand malgré tout. L'architecte est le plus apte à traduire leur vision de la parfaite demeure de prestige. On pourrait être tenté de voir dans cette décision une stratégie d'affirmation du pouvoir de l'élite face à celui du clergé. La participation d'Alphonse Durand à des œuvres religieuses vient toutefois ébranler cette hypothèse. Il est

---

[15] Les informations précédentes concernant le couple Durand-Schwerer proviennent de Lysandre St-Pierre, Maison Schwerer-Durand-Notre patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/maison-schwerer-durand/, consulté le 16 novembre 2015.

[16] Alphonse Durand a travaillé en collaboration avec les Clercs de Saint-Viateur sur l'agrandissement de l'évêché et a conçu le Cinémato, théâtre de vues animées de Joliette, projet critiqué par Mgr Archambault, évêque de Joliette. La construction du Cinémato sera traitée davantage dans le quatrième chapitre.

néanmoins important de rappeler que les liens qu'entretiennent l'élite et le clergé, trop souvent décrits de façon dichotomique, sont beaucoup plus complexes. Le cas d'Alphonse Durand illustre bien cette réalité. L'élite, sans se positionner en complète faveur ou défaveur vis-à-vis des décisions du clergé, adopte des comportements qui sont d'abord motivés par le maintien de son statut social.

Parmi ceux qui font appel au talent d'Alphonse Durand, on retrouve Joseph-Adolphe Renaud, avocat et maire de Joliette (1897-1902), Albert Gervais, l'éditeur et fondateur de *L'Étoile du Nord* et Joseph-Mathias Tellier, avocat, juge, maire de Joliette (1903-1910) et député provincial conservateur (1897-1916)[17]. La résidence de Joseph-Adolphe Renaud est particulièrement intéressante sur le plan de la recherche de distinction. En janvier 1909, *L'Étoile du Nord* informe ses lecteurs de la vente de la maison de Monsieur Renaud[18]. Il précise qu'elle devra être déménagée de son emplacement actuel (au coin des rues St-Charles Borromée et De Lanaudière) avant le mois de mai prochain. Étant donné la situation géographique favorable de son terrain, il veut le conserver et y ériger une résidence neuve. Peu de temps après la fin des travaux, Joseph-Adolphe Renaud devient sous-ministre de la justice à Ottawa. Bien qu'il n'ait pas habité longtemps dans sa nouvelle demeure, le prestige de sa famille est assuré. Renaud démontre qu'il peut faire construire une maison unique qui répond aux critères de bon goût associé à l'élite.

---

[17] Lysandre St-Pierre, Notre patrimoine bâti-Résidentiel, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/category/residentiel-familial/, consulté le 16 novembre 2015.
[18] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 28 janvier 1909, p.3.

1.2 Le choix du style architectural : premier indice de distinction sociale

Le style et les composantes architecturales peuvent être utilisés pour accentuer la distinction sociale et la ségrégation spatiale. Comme le montrent les illustrations 13 et 14, la résidence de Joseph-Adolphe Renaud allie l'*Arts and Crafts* et le *Shingle.* Ce mélange caractérise bon nombre de demeures créées par Alphonse Durand. L'*Arts and Crafts* se définit par la variété des matériaux, l'asymétrie, la construction de type traditionnelle, la clarté des formes et de la structure et l'accent mis sur l'art et les connaissances de l'architecte[19]. Le *Shingle* se perçoit dans la présence de multiples toits situés à différents niveaux qui donnent une impression d'ouverture. Dans le même esprit, les créateurs multiplient les porches, les balcons et les fenêtres en saillie. Le style architectural et l'unicité de la maison reflètent le travail d'un homme de métier qui se dissocie de la fabrication industrielle. Par extension, l'architecte permet à ceux qui l'engagent de se distinguer au sein même de l'élite.

Le mouvement pittoresque qui promeut la communion entre la maison et son environnement extérieur gagne en popularité au XIXe siècle[20]. Les bourgeois qui adoptent cette tendance montrent leur bon goût et cherchent à faire de leur domicile un havre de paix pour la famille. Alphonse Durand intègre quelques préceptes de l'architecture pittoresque dans ses réalisations. Dans la résidence de Monsieur Renaud, une grande galerie couverte par le toit principal s'étend sur deux faces de la résidence. Sa grande dimension et la présence de colonnes imposantes qui soutiennent le toit la distinguent de plusieurs galeries beaucoup plus modestes. Deux autres balcons sont

---

[19] Suzanne Waters, «Arts and Crafts», RIBA, https://www.architecture.com/Explore/ArchitecturalStyles/ArtsAndCrafts.aspx, consulté le 14 décembre 2015.
[20] Gwendolyn Wright, *Building the Dream*, *op.cit.*, p.106.

construits au premier étage, un au-dessus de l'entrée principale et l'autre dans la chambre principale, qui donne sur l'arrière de la maison. Joseph-Adolphe Renaud a aussi fait percer quarante-deux fenêtres, dont trois en saillie, qui offrent aux personnes qui se trouvent dans le salon, dans la salle à manger et dans la chambre principale une vision élargie sur l'extérieur.

L'analyse des composantes structurales démontre que chaque balcon, fenêtre ou toit a son utilité. Comme plusieurs autres demeures bourgeoises, la résidence de Monsieur Renaud est munie de plusieurs portes. L'objectif est de séparer les divers acteurs – domestiques, clients, visiteurs et habitants – qui circulent dans la maison. Une première porte accueille la clientèle du bureau d'avocat de Joseph-Adolphe. Les clients n'ont pas accès au reste de la maison à moins d'y être autorisés. Deux autres portes sont aménagées sur la façade opposée : l'une mène à la cuisine et l'autre au sous-sol. Les domestiques peuvent donc entrer dans la demeure sans être vus par les invités, les clients ou les membres de la famille. L'entrée principale est réservée aux occupants et aux invités qui sont accueillis par une porte double ornée d'un vitrail dans lequel le monogramme de Joseph-Adolphe Renaud est gravé.

1.3 «Laisse-moi te dire un mot de mon jardin»

Pour offrir un coup d'œil encore plus harmonieux, les bourgeois vont porter une attention particulière à l'aménagement paysager de leur terrain. Présent depuis la colonisation, l'intérêt pour le jardinage et l'horticulture croît au XIXe siècle, notamment sous l'impulsion du mouvement pittoresque[21]. Des guides sont publiés pour expliquer

[21] John Stewart, «L'art des jardins», *Continuité*, no. 36, 1987, p. 39.

Rapport-Gratuit.com

comment bien réussir un jardin[22]. Produits dans le même esprit que les manuels de bonne conduite, leur objectif est de démocratiser l'horticulture en montrant qu'il est possible d'avoir un beau jardin à peu de frais.

Le jardinage et l'horticulture ne sont pas seulement des occupations féminines au XIXe siècle. Comme le soutient Brian Young « l'intérêt pour l'architecture, le paysagement et le jardinage est perçu comme un attribut positif de la masculinité victorienne[23]». Le député fédéral et juge George Baby incarne à merveille cet intérêt pour l'horticulture. En 1878, il prend la parole à un dîner de la Société d'agriculture du comté de Joliette pour promouvoir l'idée d'avoir un jardin chez soi : «Je voudrais voir [...] un jardin d'une certaine étendue autour ou près de chaque maison. Outre l'agrément que procure la vue des fleurs, la culture de certains fruits est agréable et devient une source de richesses[24]». Il pratique le jardinage pendant plusieurs années et informe ses proches du succès qu'il obtient : «Laisse-moi te dire un mot de mon jardin! Il est bien beau et pousse avec une grande vigueur. [...] Dans le moment, j'ai une abondance et une variété de roses qui fait plaisir à voir. Je te l'assure, je travaille du matin au soir comme un nègre et dans quelques jours, je pourrai me reposer sur mes lauriers avec beaucoup de satisfaction[25]».

---

[22] Frank J. Scott, *Victorian Gardens: The art of beautifying Suburban Home Grounds. A Victorian Guidebook*, D. Appleton and Co. New-York, 1870, 274p. ; Brian Young, *Une mort très digne : L'histoire du cimetière Mont-Royal*, Montréal, McGill Queen's University Press, 2003, p.112. Il est fort probable que des Canadiens aient eu accès aux guides américains ou que des guides semblables aient été publiés au Canada. Les échanges entre les États-Unis et le Canada sur les nouvelles techniques en architecture du paysage sont fréquents. Brian Young mentionne que l'association des régisseurs de cimetières d'Amérique fait circuler des publications qui informent ses membres partout en Amérique des progrès techniques et des innovations en architecture du paysage.

[23] Brian Young, *Une mort très digne*, *op.cit.*, p.43.

[24] «Remarques utiles», *La Gazette de Joliette*, 8 octobre 1878, p.2.

[25] Lettre de George Baby à Lesage, 24 juin 1886, Collection Louis-François-George Baby 1832-1906, Université de Montréal.

La nouvelle élite bourgeoise accorde une grande importance à la frugalité, à la sobriété et au travail. L'horticulture doit transcender le matérialisme et arborer ces nouvelles valeurs[26]. Dans son ouvrage *Cultivating Gentlemen*, Tamara Plakins Thornton démontre plutôt que le «gentleman farming was part of an entire complex of activities– building an elegant house in a fashionable landscape, studying the classics, belonging to learned societies– that constituted a style of living rich with cultural associations and therefore with possibilities for self-characterization[27]». S'adonner à la culture expérimentale de fruits et de légumes sur une propriété à la campagne et être membre d'une société qui fait la promotion de l'agriculture démontrait l'intégration de l'identité bourgeoise dans la sphère privée et dans la sphère publique. Au lieu d'amener les bourgeois vers la simplicité et le dépouillement, les jardins sont devenus «the horticultural version of conspicuous consumption[28]».

La position géographique, l'architecture et l'aménagement horticole permettent aux résidences de se distinguer dans le cadre bâti joliettain. Tout en suivant les canons de beauté en vogue, les bourgeois montrent leur individualité et se démarquent même au sein de la classe dirigeante. L'extérieur de leur maison est visible à tous. Il est important qu'il reflète le prestige des habitants. L'intérieur est tout aussi important. Servant à la fois d'espace de réception et de milieu de vie familial, son accès est restreint, mais les visiteurs admis sont influents.

---

[26] Tamara Plakins Thornton, *Cultivating Gentlemen. The Meaning of Country Life among the Boston Elite, 1785-1860*, New Haven, London, Yale University Press, 1989, p.142.
[27] *Ibid.*, p.56.
[28] *Ibid.*, p.172.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

2. Les intérieurs bourgeois : allier intimité et ostentation

Les intérieurs bourgeois joliettains du tournant du XXe siècle incarnent deux désirs en apparence incompatibles : la recherche du confort domestique et l'ostentation. Pour faire de la maison un refuge familial et un endroit propice aux visites, l'espace est divisé et spécialisé. Les chambres sont installées à l'étage supérieur. Le rez-de-chaussée quant à lui est subdivisé en deux aires : à l'avant se trouvent les pièces servant aux visites et aux réceptions et l'arrière se concentrent les pièces aux fonctions utilitaires. Pour les bourgeois, il n'est plus question de recevoir dans la cuisine ou dans une chambre, à l'exception d'amis intimes et de parents proches.

Les pièces qui servent majoritairement aux visites sont savamment meublées et décorées. Suite à l'industrialisation, la bourgeoisie raffine encore davantage ses goûts en matière d'ameublement. Elle cherche à se distancier autant que possible des classes ouvrières qui peuvent désormais acheter des meubles similaires aux siens grâce à la diminution des coûts de production de vingt-cinq à cinquante pour cent[29].

2.1. L'architecture intérieure : s'inscrire dans la tradition

L'analyse de l'aménagement de la résidence de Joseph-Adolphe Renaud révèle la complexité stylistique du patrimoine bâti joliettain. L'extérieur *Arts and Crafts* est beaucoup plus moderne que l'intérieur qui mélange les styles Louis XV, Louis XVI et, dans une moindre mesure, *Arts and Crafts*. Cet alliage de styles classiques du XVIIIe siècle caractérise le style historicisant. L'historicisme se positionne contre le rejet des tendances architecturales du passé. Il met en valeur les modèles de l'Antiquité et du XVIIIe siècle. Se basant sur la même vision que l'historicisme au sens philosophique, il

[29] John R. Porter et Micheline Huard, «La création québécoise», *Continuité*, n° 38 (1988), p. 20.

évolue «vers [...] le mélange en un même temps, voire en un même lieu, des "styles" les plus disparates[30]». Les expositions universelles de la fin du XIXe siècle s'inscrivent comme référence en mettant à l'honneur notamment le style Louis XVI[31].

Peu de chercheurs se sont intéressés à cette tradition stylistique. Pourtant, «elle fut très répandue et donna naissance, jusqu'aux années 1920, à des intérieurs plein de charme et confortables[32]». À l'instar de Renaud, trop de personnes décoraient en suivant les canons de beauté du style historicisant pour qu'un chercheur puisse penser qu'ils n'avaient pas bon goût ou qu'ils n'étaient pas au fait des nouvelles tendances. Plusieurs influences guident les Joliettains dans leurs choix stylistiques. Il semble que le passage vers la modernité soit entamé, mais que les bourgeois tiennent aux anciens référents stylistiques qui traduisent mieux leur prestige. Les modèles de la fin du XVIIIe siècle sont néanmoins adaptés aux besoins du tournant du XXe siècle. Il résulte de ce mélange des courants stylistiques un éclectisme dans le mobilier et une impression de surcharge dû à l'ajout constant d'objets et de meubles prestigieux au fil des ans. La recherche de confort est malgré tout de plus en plus perceptible. Le mobilier et les installations domestiques sont prévus pour rendre le moment passé à la maison agréable et reposant.

2.2 La spécialisation des espaces comme solution à la recherche d'intimité dans un espace d'ostentation : analyse du rez-de-chaussée

La majorité des activités publiques se déroulent au rez-de-chaussée. Lorsque le visiteur entre dans la demeure des Renaud, il est accueilli dans un grand hall qui offre une vue

---

[30] Hubert Damisch, « HISTORICISME, *art* », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/historicisme-art/ , consulté le 30 novembre 2015.
[31] Françoise Hamon, Universalis, « INDUSTRIELLE ARCHITECTURE », Encyclopædia Universalis [en ligne], http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/architecture-industrielle/ , consulté le 30 novembre 2015.
[32] Peter Thornton, *L'Époque et son style : La décoration intérieure 1620-1920*, Paris, Flammarion, 1986, p.308.

sur les principales pièces de l'étage et sur le majestueux escalier sculpté sur mesure par le couple Durand-Schwerer. Pour se déchausser, les habitants de la maison et leurs invités peuvent s'asseoir sur le banc sculpté dans l'escalier présenté sur l'illustration 18. L'assise du banc peut être soulevée pour révéler un petit espace de rangement pour les brosses, les gants et d'autres petits objets. Le style Louis XVI se dégage de cette pièce par l'escalier qui arbore des détails de perles et rosace de feuilles d'eau sculptées et par le plafond orné de feuilles d'acanthe et d'entrelacs de piastres[33].

Le plancher de bois franc clair est ceinturé de marquèterie alliant différentes essences de bois (Illustration 19). Les motifs géométriques ainsi créés sont un ajout au style Louis XVI de la pièce. À l'intérieur de cet encadré de motif se trouve un tapis. Les ancrages nécessaires pour l'installer sont encore présents. Tous les planchers du rez-de-chaussée sont conçus de cette façon, mais le motif de la marquèterie change dans chaque pièce. Au mur, on aperçoit les commandes pour l'éclairage électrique. En Angleterre, l'éclairage traditionnel aux chandelles est longtemps préféré aux nouvelles techniques, souvent associées aux nouveaux riches. En Amérique du Nord, au contraire, les bourgeois tentent d'être le plus à jour technologiquement[34].

---

[33] André Aussel, *Études des styles du mobilier*, Paris, Dunod, 1985, p.105.
[34] John R. Porter (dir.). *Un art de vivre*, *op.cit.*, p.103.

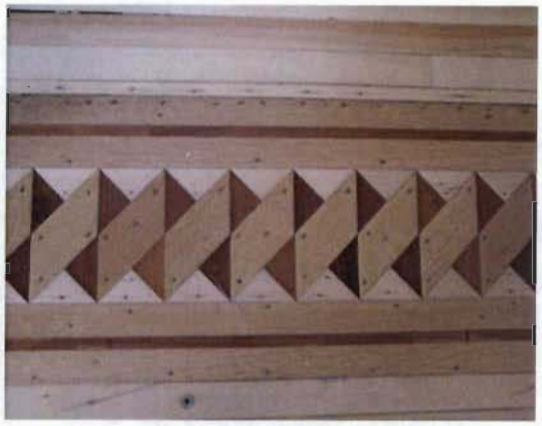


ILLUSTRATION 18 : Portion de l'escalier principal situé dans le hall d'entrée de la Résidence de J.-A. Renaud. Source : Lysandre St-Pierre

ILLUSTRATION 19 : Portion du plancher du hall d'entrée de la Résidence de J.-A. Renaud. Source : Lysandre St-Pierre

La pièce adjacente au bureau est la salle familiale-fumoir. L'invité peut l'entrevoir par une porte au fond du hall. L'utilisation première de cette pièce est difficile à déterminer, mais plusieurs hypothèses sont envisageables. Elle est située à l'arrière de la maison à l'abri des regards. L'illustration 20 montre qu'elle communique avec la cuisine par un couloir dont les deux extrémités sont fermées par des portes. Les éléments décoratifs et architecturaux suggèrent qu'elle pouvait servir de bibliothèque ou de fumoir autant que de salle familiale. La fenêtre en saillie, le foyer et les boiseries sur les murs procurent un caractère enveloppant à la pièce. L'oriel donne une vue sur l'arrière de la maison[35]. Elle protège ainsi les habitants des regards tout en laissant entrer la lumière naturelle. Elle forme une alcôve assez grande pour y installer une petite table.

[35] L'oriel est une fenêtre faisant saillie sur une façade. Il est communément appelé *bay window*.

Une baie de communication est ainsi formée entre les deux parties de la pièce[36]. Les arêtes vives du cadre qui donne sur l'alcôve sont adoucies par un bandeau en entrelacement qui mélange les styles Louis XIV et Louis XVI en bois sculpté (Illustration 21). Un entrelacs de feuilles d'acanthe, de fleurons de feuilles d'acanthe, de lys et de palmette au centre de la frise raffine la pièce en lui conférant une élégance qui contraste avec l'aspect plus neutre des boiseries[37]. Le foyer complète le décor chaleureux de la pièce. C'est le «symbol of the family hearth[38]». Le manteau arbore les styles *Arts and Craft* et Louis XVI. Il mélange des boiseries plus imposantes à des colonnes tournées et des couronnes sculptées. Les Renaud n'ont pas besoin du foyer pour assurer le chauffage, car l'appareil de chauffage central rend la maison tout à fait confortable[39].

ILLUSTRATION 20 : Prise de vue de la partie arrière du rez-de-chaussée de la Résidence de J.-A. Renaud. Le salon/fumoir (à gauche) est relié à la cuisine (à droite) par un couloir. Pour accéder au salon à partir de la cuisine, la domestique et les habitants doivent traverser trois portes. L'espace utilitaire est donc caché des regards. Source : Modélisation de la Résidence Renaud, logiciel SketchUp, Lysandre St-Pierre

ILLUSTRATION 21 : Portion du bandeau de l'arche du fumoir de la Résidence de J.-A. Renaud. Source : Lysandre St-Pierre

---

[36] Monique De Fayet, *Comment installer son intérieur en régence ou Louis XVI*, Paris, Éditions Charles Massin, 1963, p.33. La baie de communication représente l'ouverture entre deux pièces (ex. : entre un salon et une salle à manger) ou entre deux parties d'une même pièce.
[37] Un entrelacs est un ornement où les motifs s'entrelacent.
[38] Gwendolyn Wright, *Building the Dream…*, *op. cit.*, p.109.
[39] Les installations, d'une grande qualité, sont fonctionnelles encore aujourd'hui.

Monsieur Renaud a fait installer un système à la fine pointe de la technologie de l'époque. Le chauffage à l'eau chaude est une grande innovation au début du XXe siècle. Il est important de rendre sa demeure à l'épreuve du froid pour dégager une impression d'aisance et de confort quand on y entre. Un chroniqueur de *L'Étoile du Nord* fournit quelques conseils à cet égard. En vérifiant entre autres si les fenêtres laissent entrer des courants d'air, si la porte ferme bien et si la cave est nettoyée, le père favorise la santé de son épouse et de ses enfants et fait « ressembler la terre au ciel[40]». Il incarne l'image du bon père de famille, protecteur et pieux qui fournit à sa famille un milieu de vie gai, confortable et sain, à l'image du paradis puisque le domicile est perçu comme « le seul ciel dont nous jouissons de ce côté-ci de la tombe[41]».

La pièce semble en harmonie avec la vision bourgeoise de la domesticité. À l'époque victorienne, les femmes et les enfants de l'élite sont considérés comme des êtres proches de la nature. Dans cette optique, les femmes portent une attention particulière à la décoration. Les toiles sont choisies pour être à la fois intéressantes visuellement et instructives pour les enfants et des plantes sont intégrées au décor pour favoriser les liens avec l'environnement extérieur. À l'époque victorienne, l'utilisation de plantes comme objet décoratif est répandue. Il est fréquent d'en voir dans les fenêtres en saillie au salon, ou sur une table console dans le hall par exemple. Les bourgeoises peuvent ainsi faire étalage de la variété de fleurs qu'elles possèdent et du succès qu'elles ont eu avec leur jardin. *L'Étoile du Nord* leur conseille de prendre les plants qui ont moins fleuri pendant l'été pour avoir une abondante floraison tout au long de l'hiver[42]. Il

---

[40] «Le domicile en hiver», *L'Étoile du Nord*, 3 janvier 1889, p.3.
[41] *Ibid.*
[42] «À propos des fleurs», *L'Étoile du Nord*, 4 octobre 1888, p.3.

est même recommandé «d'enlever durant l'été les boutons de fleurs aux plantes que l'on veut faire fleurir durant l'hiver[43]». Comme le chauffage, les plantes contribuent à la fois à créer un havre pour la famille et à mettre de l'avant la richesse matérielle du propriétaire.

La salle familiale/fumoir ne semble pas être principalement consacrée à recevoir des visiteurs. Peut-être allie-t-elle les fonctions de salle familiale et de fumoir où les hommes se retiraient à la fin d'une soirée. Dans l'éventualité où aucune visite ne s'y tient, le seul fait de posséder une bibliothèque ou un fumoir renforce la respectabilité sociale. Son aménagement laisse sous-entendre que la famille se comporte conformément à l'idéal bourgeois, même lorsqu'aucun invité n'est présent. Plusieurs chercheurs, dont Richard Bushman et Peter Ward, soutiennent que le salon a rarement un seul usage et que les membres de la famille tentent d'y allier confort, intimité et représentation sociale[44]. La possibilité de communiquer avec la cuisine donne un autre indice de la multiplicité des usages de cette pièce. Malgré le fait que les propriétaires soient en mesure d'engager une domestique, le grand nombre de tâches ménagères obligent les mères et leurs filles plus âgées à en accomplir elles-mêmes. Si la pièce servait de salon familial ou de bibliothèque durant la journée, sa proximité avec la cuisine permettait à la mère de surveiller les enfants pendant qu'elle travaille. Bien que la spécialisation de l'espace soit en vogue à l'époque victorienne, les femmes préfèrent les grandes aires ouvertes puisqu'elles facilitent l'éducation des enfants[45].

---

[43] *Ibid.*
[44] Richard L. Bushman, *The Refinement of America, op.cit.*, p.271; Peter Ward, *A History of Domestic Space*, *op.cit.*, p.61-62.
[45] Marise Bachand, «"Depuis que l'élément étranger s'est mêlé"», *op.cit.*, p.198.

L'aménagement intérieur témoigne des intérêts, parfois divergents, de chaque membre de la famille[46].

Quelques meubles et objets de la collection des Musées de la civilisation ont été choisis pour reconstituer la salle familiale/bibliothèque/fumoir en mettant l'accent sur sa fonction de fumoir[47]. Ce mobilier a été fabriqué dans le premier quart du XXe siècle puisqu'un peu avant le début des travaux de construction de sa nouvelle demeure, Joseph-Adolphe décide de mettre en vente une partie de son ameublement. Il vend «set de salon, sideboard, cadres, porte-chapeaux, bibliothèque, bureau, armoires, tapis, prélarts, etc.[48]». Ses anciens meubles ne traduisent manifestement plus son statut social et les normes de goût associées à l'élite. Il a probablement gardé quelques pièces auxquelles il était attaché puisque les objets de la mémoire familiale ont «une triple fonction collective, celle de rappeler la mémoire familiale, celle de transmettre les valeurs et celle de fixer les liens de la filiation[49]». Malgré tout, beaucoup de meubles importants sont vendus.

Le style de la salle familiale est éclectique. On sent le chevauchement de deux périodes stylistiques. Pendant les premières années du XXe siècle, les pièces les plus en vogue se distinguent par leur sobriété et leur confort. Les fauteuils présentés dans les illustrations 22 à 24 représentent bien cette tendance. Les accoudoirs se terminant en volutes et les dossiers en forme de lyre, éléments stylistiques fréquents dans les meubles

---

[46] Annmarie Adams et Peter Gossage, « Chez Fadette : Girlhood, Family and Private Space in Late-Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe », *Urban History Review*, vol.26, n°2 (mars 1998) p.59.

[47] Deux pièces font l'objet de recherche plus approfondie : le fumoir et la salle à manger. Dans les deux cas, nous avons choisi quelques meubles et objets dans le but de donner une idée du style de la pièce et de permettre de s'imaginer les manières de l'habiter. Ce ne sont pas des reconstitutions complètes. Pour une description méthodologique, voir l'Annexe 3.

[48] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 18 mars 1909, p.4.

[49] Dominique Desjeux et François Tine Vinje, « L'alchimie de la transmission sociale des objets», *op.cit.*, p.94

Rapport-Gratuit.com

du tournant du siècle, sont mis à l'honneur. Quelques autres objets, tels qu'un bar portatif et un coupe-cigare, témoignent des activités qui pouvaient se dérouler dans la pièce (Illustrations 25 à 27).

ILLUSTRATION 22 : Fauteuil en cuir et en bois rembourré dont les accoudoirs se terminent en volutes, vers 1910-1920, Musée de la civilisation, 89-1751

ILLUSTRATION 23 : Fauteuil à dossier en demi-cercle dont le centre est en forme de lyre. Les accoudoirs se terminent en volutes. Les pieds avant sont cambrés ceux de derrière sont en sabre, 1er quart du XXe siècle, Musée de la civilisation, don des Sœurs de la Charité de Québec, 2008-282-2

ILLUSTRATION 24 : Fauteuil à pieds sabre à un accotoir. Le dossier est chantourné et des motifs de feuillage et d'ogives, y sont sculptés, 1er quart XXe siècle, Musée de la civilisation, don des Sœurs de la Charité de Québec, 2008-27

ILLUSTRATION 25 : Coupe-cigare, XXe siècle, Musée de la civilisation, Fonds Jourdain-Fiset - Gabriel Miller, 93-2268

ILLUSTRATION 26: Coffret à cigarette, 1920, Musée de la civilisation, Fonds Jourdain-Fiset - Gabriel Miller, 93-2328

ILLUSTRATION 27 : Bar portatif, Musée de la civilisation, Fonds Jourdain-Fiset - Gabriel Miller 93-4260

La pièce la plus imposante du rez-de-chaussée est la salle de réception. Comme dans plusieurs autres résidences de l'élite, elle allie deux fonctions : salle à manger et salon. Tous les détails de son aménagement comptent. Les meubles et la décoration reflètent les goûts et les intérêts des occupants de la demeure. Peter Ward va jusqu'à comparer le salon à un musée qui expose «the family to the past through family portraits, its wealth through its furnishings, its refinements through books, pictures, *objets d'art*, and musical instruments[50]». Cette pièce doit être l'endroit parfait pour recevoir des visites. Avec celles qui sont motivées par un évènement capital (mort, naissance, etc.), les visites du jour de l'an sont considérées comme «les plus indispensables[51]». Elles donnent l'occasion d'assurer ses liens d'amitié. Comme le dit *La Gazette de Joliette* : «Quand on ne se visite pas au jour de l'an, bien souvent on ne sait plus au 1er février si telle personne est notre amie et si on peut compter sur elle dans l'occasion. Les visites constituent un trait d'union entre les familles qu'il ne faudrait jamais affaiblir ni effacer[52]». Pour montrer son attachement à son hôte et faire étalage de sa richesse, un visiteur peut apporter un cadeau. À cet effet, la compagnie Henry Morgan propose dans son catalogue de Noël une liste de cadeaux qu'il est approprié de donner. Un extrait du *Christmas Catalogue Colonial House* de 1908 est présenté à l'illustration 28.

---

[50] Peter Ward, *A History of Domestic Space*, *op.cit.*, p.62.
[51] «Le bon ton et le savoir-vivre», *L'Étoile du Nord*, 27 septembre 1906, p.1.
[52] «Le Jour de l'an», *La Gazette de Joliette*, 8 janvier 1879, p.2.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

ILLUSTRATION 28 : Extrait du Christmas Catalogue Colonial House de 1908 de la compagnie Henry Morgan. On retrouve quelques meubles en osier, populaires au tournant du siècle. Le cadeau le plus cher est le L.7, le curios qui coûte 30$ et le moins cher est la chaise berçante pour enfant à 3$. Source : Henry Morgan & Company, Christmas Catalogue Colonial House, 1908, Musées de la civilisation, Collection Ronald-Chabot, MCQ004605_p40

Dans la résidence de Joseph-Adolphe Renaud, Alphonse Durand a créé une grande pièce double puisqu'elle reflète l'aisance financière et le prestige du propriétaire (Illustration 29). Comme le montre l'illustration 30, une arche de style Louis XIV divise les deux parties de la pièce. Des feuilles d'acanthe et de lauriers s'entrelacent et se joignent au centre pour former une couronne de lauriers. Les colonnes corinthiennes qui supportent l'arche arborent un faux fini de marbre, populaire dans le style historicisant puisqu'il rappelle l'Antiquité (Illustration 31). Les moulures et rosaces qui ornent le plafond arborent des chérubins, des bustes de statues antiques et des coquilles de fleurons de feuilles d'acanthe, d'autres symboles antiques. Monsieur Renaud a fait installer des parquets de bois franc semblables à ceux du hall, seul le motif de marquèterie change (Illustration 32). Le papier peint installé au mur a dû être remplacé

puisqu'il était en mauvaise condition. Les tissus et matières végétales s'altèrent rapidement au contact de la lumière du jour et les dommages sont irréversibles. Cela dit, le papier peint choisi par le propriétaire actuel est approprié et s'inscrit bien dans le style de la pièce. Les motifs floraux s'apparentent à ceux des échantillons présentés dans le catalogue Eaton (Illustration 33).

ILLUSTRATION 29: Prise de vue de la partie droite du rez-de-chaussée de la Résidence de J.-A. Renaud. La salle de réception, située à l'avant de la maison, est séparée par une arche. Le repas peut être apporté par la domestique par une porte située au fond de la pièce. Il faut traverser trois portes pour passer de la cuisine à la salle de réception. Les portes et le couloir cachent l'espace utilitaire et permettent la circulation vers la salle à manger, lorsque nécessaire. Source : Modélisation de la Résidence Renaud, logiciel SketchUp, Lysandre St-Pierre

ILLUSTRATION 30: Portion de l'arche et du plafond de la salle de réception de la Résidence de J.-A. Renaud. Source : Lysandre St-Pierre

ILLUSTRATION 31: Colonne corinthienne de la salle de réception de la Résidence de J.-A. Renaud. Source : Lysandre St-Pierre

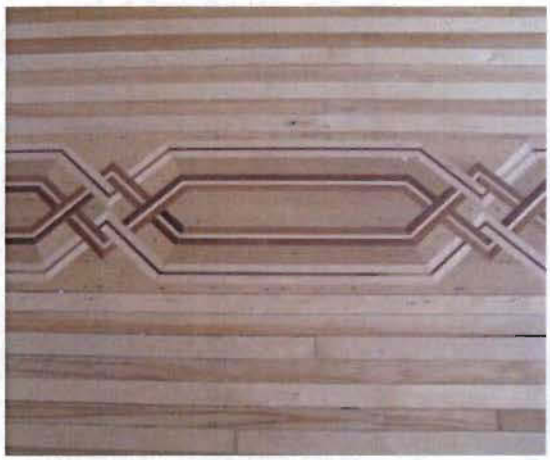


ILLUSTRATION 32 : Portion du motif de marqueterie du plancher de la salle de réception de la Résidence de J.-A. Renaud. Source : Lysandre St-Pierre

ILLUSTRATION 33: Échantillons de papier peint. Source : The Eaton Co. Limited, Spring and Summer Catalogue, no. 94, 1910, Musées de la civilisation, Collection Ronald-Chabot, MCQ001506_p156.

L'élément central de l'aménagement de la portion salle à manger est la table à dîner. De la disposition des invités autour de la table jusqu'à la fabrication d'ornements en sucre tiré, rien dans l'utilisation de ce meuble n'est laissé au hasard. Les rituels observés à la table à dîner lors des réceptions reflètent les négociations qui ont court dans le monde politique et économique[53]. Selon Bernard Herman «the tabletop could function metaphorically as a representation of the city itself [...] Public points defined by serving dishes, candlesticks, and centerpieces provided intersections for individual place settings[54]». Les hôtes de la maison s'assoient chacun à un bout opposé de la table et les invités prennent place sur les sièges qui leur ont été attribué[55]. La répartition des places n'est pas faite au hasard. En théorie, tous les invités ont un accès égal aux conversations et donc aux occasions commerciales et aux transactions. En pratique, les invités installés près du maître de la maison sont privilégiés puisqu'il représente l'autorité[56]. Les mêmes stratégies de positionnement se poursuivent au salon, particulièrement autour de la table de jeu.

Trois critères guident la disposition des gens sur les sièges au salon : leur classe sociale, leur sexe et leur âge[57]. Il y a donc dans le salon une triple hiérarchisation. Par exemple, un homme ne peut s'asseoir sur un canapé avec une femme et il doit laisser son siège lorsqu'il en manque[58]. Lorsqu'un invité entre dans la pièce, il est informé en un coup d'œil de la position sociale de chaque personne présente. Les meubles et objets sélectionnés dans la collection des Musées de la civilisation pour la salle à manger-salon

---

[53] Bernard L. Herman, *Town House, op.cit.,* p.71-72.
[54] *Ibid.*
[55] *Ibid.*
[56] *Ibid.*
[57] John R. Porter (dir.). *Un art de vivre*, *op.cit.*, p.198.
[58] *Ibid.*

comportent plusieurs caractéristiques qui permettent d'exprimer le style distingué et confortable que les bourgeois tentent de créer dans leurs intérieurs au tournant du XXe siècle. La quantité d'objets présentés ici ne rend toutefois pas compte de l'effet de surcharge ressenti lorsqu'on entre dans ces pièces souvent encombrées de mobilier éclectique.

Le fauteuil et la causeuse présentés aux illustrations 34 et 35 expriment bien la recherche d'un style classique, élégant et confortable. Les deux meubles sont recouverts d'un tissu à ornements végétaux. Les motifs de fleurs et de feuilles se retrouvent dans presque tous les styles, surtout ceux de la fin du XVIIIe siècle[59]. Le dossier et l'assise sont rembourrés, mais les tissus sont laissés bien lisses puisque le capitonnage n'est plus en vogue après les années 1880[60]. Cette technique est utilisée avec parcimonie sur les accoudoirs et les contours des meubles. Une bordure de couleur différente au tissu principal du meuble est installée sur le fauteuil et la causeuse. Cet ajout apparait dans certains sièges des années 1870, mais devient plus utilisé dans la confection à la fin du siècle[61]. Les galons de longues franges ornés de glands sont aussi fréquemment apposés sur les sièges à cette époque, comme le démontre l'extrait d'un catalogue commercial de la compagnie Eaton (Illustration 36).

---

[59] Franz S. Meyer, *Meyer's handbook of ornament*, *op.cit.*, p.34.
[60] Peter Thornton, *L'Époque et son style*, *op.cit.*, p.321.
[61] *Ibid.*

ILLUSTRATION 34 : Fauteuil, début XXe siècle, Musées de la civilisation, 80-761

ILLUSTRATION 35 : Causeuse, début XXe siècle, Musées de la civilisation, restauration effectuée par le Centre de conservation du Québec, 80-766

ILLUSTRATION 36 : Ensemble de salon 5 pièces. Source : The Eaton Co. Limited, Spring and Summer Catalogue, no.94, 1910, Musées de la civilisation, Collection Ronald-Chabot, MCQ001506_p180

La pièce de mobilier qui traduit le plus fidèlement l'idéal culturel de la bourgeoisie est le piano. Un bel exemple est présenté à l'illustration 37. Il reflète la prospérité et la sophistication des occupants de la demeure. Son usage s'est répandu au Canada à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle et sera utilisé comme symbole de la situation socioéconomique du ménage jusque vers la fin du XXe siècle[62]. Son prix

[62] Peter Ward, *A History of Domestic Space*, *op.cit.*, p.64.

peut dépasser le montant dépensé pour tous les autres meubles du salon[63]. Il ne suffit pas de posséder un piano pour atteindre l'idéal de raffinement culturel bourgeois : il faut savoir s'en servir[64]. Dans l'espace domestique, le piano est surtout joué par les femmes. La capacité de jouer de la musique et de chanter est hautement valorisée chez l'élite[65]. L'apprentissage de ces disciplines permet aux jeunes filles et aux dames de se distinguer de leurs consœurs et plus encore des femmes des classes sociales inférieures qui ne peuvent se procurer un piano et qui n'ont pas le temps d'apprendre à en jouer. Une jeune fille qui joue de cet instrument est avantagée lors du choix d'un époux[66]. En positionnant favorablement leurs enfants dans la société, les parents assurent la reproduction sociale et le maintien de l'influence de leur classe. Le piano est donc plus qu'un investissement matériel. Il participe au rayonnement de la famille.

ILLUSTRATION 37 : Piano de fabrication artisanale, agrémenté de quatre chandeliers, 4e quart du XIXe siècle, Musées de la civilisation, don des familles Desrochers, Julien et Ste-Marie, 2002-88-1

---

[63] John R. Porter (dir.). *Un art de vivre*, op.cit., p.203.
[64] *Ibid.*
[65] Peter Ward, *A History of Domestic Space*, *op.cit.*, p.65.
[66] *Ibid.*

Entre la salle familiale/fumoir et la salle de réception se trouve la seule pièce à vocation utilitaire du rez-de-chaussée, la cuisine. Elle est située dans la partie arrière de la maison, puisque les bourgeois s'assurent d'éloigner le plus possible les fonctions utilitaires de la vue des invités. Une porte est aménagée pour que les domestiques puissent entrer dans la maison par la cuisine. Près de l'entrée de la cuisine se trouvent les sonnettes que les maîtres de la maison actionnent au besoin. Si la demande provient des chambres à l'étage, nul besoin d'emprunter l'escalier principal ; la servante utilise des marches prévues à cet effet dans la cuisine comme le démontre l'illustration 20. Elle utilise le même passage pour se retirer dans sa chambre le soir venu et pour revenir à la cuisine le lendemain matin. Ses quartiers sont concentrés dans quelques mètres carrés à l'arrière de la maison, où personne ne peut la voir.

Les bourgeois contrôlent toutes les facettes de l'aménagement de leur résidence dans le but de se distinguer des autres classes, mais aussi de se distinguer à l'intérieur de leur propre classe. La circulation des personnes est contrôlée, le choix du mobilier et des aménagements est finement calculé. L'espace est divisé et les pièces spécialisées pour traduire le confort, l'élégance et la désinvolture.

Conclusion

Les tensions entre intimité et représentation sociale sont plus que jamais présentes à l'époque victorienne. Elles se ressentent autant dans l'architecture extérieure que dans l'aménagement intérieur. La maison doit être bien positionnée géographiquement pour s'inscrire harmonieusement dans le quartier et être vue par un grand nombre de personnes. Scrutée par toute la population et les visiteurs de passage à Joliette, elle doit refléter le statut social de ses occupants. Le style architectural et l'ornementation

Rapport-Gratuit.com

végétale sont choisis avec soin. Comme Gwendolyn Wright le souligne, «Middle-class Victorians wanted to believe that their houses were impressively unique. At the same time, certain patterns were necessary so that other people could clearly read the symbolism of social status and contented family life in the details[67]». Toutes les maisons construites par Alphonse Durand, à commencer par la résidence de Joseph-Adolphe Renaud étudiée ici, sont uniques. Parallèlement, le rappel de plusieurs composantes architecturales permet aux créations de Durand de former un ensemble cohérent et empreint des tendances stylistiques en vogue au tournant du XXe siècle. Les bourgeois peuvent ainsi se distinguer parmi la communauté et au sein de l'élite.

L'intérieur, même s'il est fréquenté par un groupe restreint d'individus, est tout aussi adroitement conçu. L'étude du mobilier et des éléments architecturaux d'un intérieur bourgeois livrent des indices extraordinaires sur les manières d'habiter le domicile familial et les façons dont on s'y présente. Le salon, la salle à manger et le hall sont aménagés pour recevoir des invités, mais l'augmentation du nombre de chaises berçantes et de meubles rembourrés et confortables témoigne d'une transformation dans les façons de recevoir. Le *parlor* est devenu le *living room* et le «repos» substitue «l'aisance» comme vision de l'ambiance qui règne au salon[68]. Ce changement s'incarne dans le choix des meubles et l'aménagement des pièces. Comme le soutient Daniel Roche, «le mobilier est un chapitre considérable de la dépense de prestige; sous

---

[67] Gwendolyn Wright, *Building the Dream, op.cit.*, p.113.
[68] Richard L. Bushman, *The Refinement of America, op.cit.*, p.270.

l'impulsion de la culture des apparences, il affirme un statut, mais il est aussi guidé par la recherche de l'intimité et du confort[69]».

Au tournant du XXe siècle, le patrimoine bâti joliettain s'enrichit. De nombreuses tendances stylistiques guident les architectes. Les bourgeois de Joliette ne sont pas aussi avant-gardistes que pourraient l'être des bourgeois de Montréal, mais ils ne sont pas étrangers aux nouvelles tendances. Dans le prochain chapitre, nous verrons comment les bourgeois se présentent à la communauté à l'extérieur de l'espace domestique. Ils se positionnement comme des modèles à suivre pour le reste de la population pour assurer un contrôle encore plus accru sur la ville. En façonnant Joliette à leur image, ils construisent leur identité individuelle et collective.

[69] Daniel Roche, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation XVIIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1997, p.197

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

CHAPITRE IV
Progrès économique, progrès moral : L'honorabilité bourgeoise au service de l'assainissement de la ville

En 1890, Cordélie Généreux habite à Hochelaga avec son mari et ses enfants, mais s'ennuie de Lanaudière. À son frère l'avocat et juge Joseph Mathias Tellier, elle écrit : «Nous [n'] avons que la gazette de Gervais qui nous désennuie un peu le samedi, nous le parcourons du haut en bas et plusieurs fois voir si il n'y aurait pas quelques choses de notre place qui pourrait nous intéresser[1]». Elle garde un lien avec sa région natale grâce aux journaux. *La Gazette de Joliette* et *L'Étoile du Nord* publient, à chaque numéro, une rubrique qui informe les lecteurs des dernières nouvelles locales. Bien positionnés au sein de la classe dominante, les éditeurs mettent en scène la ville et ses habitants. Les textes des Joseph-Mathias Tellier et Joseph Martel – respectivement juge et avocat, mais aussi chroniqueurs à leurs heures – rejoignent un grand nombre de Joliettains et d'habitants des régions avoisinantes[2]. Ces bourgeois profitent de cette plateforme pour se montrer sous leur meilleur jour.

Une fois qu'ils ont établi leurs réseaux professionnels et sociaux, les bourgeois disposent de plus de temps pour les loisirs. Ils créent des associations et des clubs pour entretenir leurs réseaux de sociabilité et renforcer leur image d'hommes et de femmes raffinés et honorables. À travers leurs rubriques mondaines, les journaux publicisent

---

[1] Lettre de Cordélie Généreux à Joseph-Mathias Tellier, 6 décembre 1890, Fonds Tellier, Contenant 2000-08-004/1, BAnQ-Vieux-Montréal. «La gazette de Gervais» est le journal *L'Étoile du Nord* édité et imprimé par Albert Gervais.

[2] BAnQ, La Gazette de Joliette-Collection numérique, http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1799283#, consulté le 6 avril 2016. En 1892, le tirage de *La Gazette de Joliette* est de 1000 exemplaires.

leurs actions. Les bourgeois donnent l'impression qu'ils forment un groupe cohésif qui a la légitimité de dominer la ville puisqu'ils sont des modèles de réussite et de moralité.

Ce chapitre met l'accent sur la distinction de la bourgeoisie comme classe sociale. Les bourgeois laissent de côté leurs intérêts individuels pour faire primer l'intérêt collectif : contrôler la ville. S'ils prouvent leur appartenance à l'élite à travers leur mariage, la création de leur famille et la construction de leur demeure familiale, ils veillent en outre à acquérir la légitimité nécessaire pour modeler la ville à leur image en devenant des exemples à suivre pour le reste de la population. Les deux premières parties de ce chapitre se concentreront sur l'autocontrôle et la maîtrise de soi. La bourgeoisie définit clairement son identité en mettant l'accent sur l'éducation, l'honnêteté et la piété de ses membres afin de projeter une impression de cohésion de classe. La troisième partie expose comment la bourgeoisie exerce une emprise sur la population. Grâce à sa position dominante, elle tente de contraindre les corps et les esprits pour assainir la ville et les mœurs.

1. «Concert ce soir! Heureuse nouvelle pour notre ville!» : des occasions de se distinguer

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les élites laïques et religieuses stimulent et entretiennent le développement culturel à Joliette. Elles exercent un fort contrôle sur les espaces de sociabilité. Deux institutions attirent particulièrement «la classe instruite» : l'Institut d'artisans et association de bibliothèques et le Collège Joliette[3]. L'accession à ces lieux de loisirs est restreinte à une certaine frange de la population. Des barrières

[3] «Institut», *La Gazette de Joliette*, 6 mars 1871, p.2. Le concept de «classe instruite» est utilisé par *La Gazette de Joliette* pour désigner les membres de l'Institut et toutes les autres personnes qui vont à la salle de lecture et participent aux débats.

économiques et culturelles tiennent à l'écart les individus qui ne possèdent pas les connaissances et les revenus nécessaires. En accédant à l'Institut et au Collège, l'élite se distingue du reste de la communauté et s'impose comme un modèle de raffinement.

1.1 L'Institut d'artisans et association de bibliothèques : lieu de rassemblement de l'élite masculine catholique

«Le travail triomphe de tout. Industrie et persévérance» : telle est la devise que les membres de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques adoptent lors de leur troisième assemblée[4]. Le choix de ces mots n'est pas anodin – il démontre à quel point le travail est une valeur importante pour la bourgeoisie. Cette devise reflète la direction prise par l'Institut durant ses cinquante-quatre années d'existence. L'Institut est un espace de discussions, de débats, d'approfondissement de la connaissance pour «la classe instruite», qui auparavant devait se rendre à Montréal pour avoir accès au même genre d'organisation. La création de cette institution représente un véritable avancement culturel pour la ville. L'élite s'en servira à son avantage.

Lors des assemblées, les membres discutent de questions relatives au bon fonctionnement de l'Institut, mais aussi d'enjeux locaux et nationaux qui portent à débat. Par exemple, «Le chemin de fer de la rive nord serait-il plus avantageux pour le village d'Industrie en passant dans le village qu'en passant dans Lanoraie?» ou «Est-il plus avantageux pour le peuple canadien de maintenir le lien colonial ou bien de déclarer son indépendance ou bien encore de s'annexer aux États-Unis?[5]». Ces discussions permettent aux hommes de pratiquer la rhétorique. Comme plusieurs membres œuvrent

---

[4] Procès-verbaux de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques du village d'Industrie, Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière, 7 février 1856.
[5] Procès-verbaux de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques du village d'Industrie, Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière, 28 février 1856 et 7 avril 1870.

en politique, les assemblées les préparent et leur fournissent des arguments. Leur implication est si importante que les séances sont moins nombreuses lors de campagnes électorales : «Les réunions des membres de l'Institut ont recommencé avec animation, maintenant que la fièvre électorale est disparue[6]».

L'Institut est un lieu où se forgent et s'entretiennent des réseaux de sociabilité. Les hommes bien établis conseillent les plus jeunes sur la manière la plus efficace de communiquer leurs idées et de créer des liens avec les autres participants. Cependant, n'est pas membre qui veut. Il faut avoir un niveau d'éducation suffisamment élevé pour pouvoir entretenir des conversations sur des sujets variés et être en mesure de payer un dollar par semestre pour l'adhésion[7]. Une fois admis, les membres ont accès à de nombreux journaux locaux, régionaux, provinciaux et à quelques-uns d'outre-mer. Ils participent aussi aux assemblées hebdomadaires. Elles sont très appréciées par les participants et par les rédacteurs des journaux locaux qui soutiennent qu'«il faut enfin recommencer les séances et employer les longues soirées d'hiver à des amusements utiles[8]». Une semaine auparavant, *La Gazette de Joliette* se plaignait que l'Institut ne soit pas ouvert plus souvent[9].

À la fondation de l'Institut, la présence des femmes est encouragée. Une chronique de *La Gazette de Joliette* publiée avant la soirée d'inauguration en témoigne: «La séance sera publique, les dames sont admises; la soirée est gratuite[10]». Comme elles sont considérées comme des spectatrices, les organisateurs les avertissent qu'elles auront

---

[6] «À l'Institut», *L'Étoile du Nord*, 15 novembre 1900, p.3.
[7] Livres de comptes de Joseph-Octave Désilets, Fonds Tellier, Contenant 2001-02-003/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[8] «Institut», *La Gazette de Joliette*, 19 novembre 1866, p.2.
[9] «Institut de Joliette», *La Gazette de Joliette*, 8 novembre 1866, p.2.
[10] «Institut», *La Gazette de Joliette*, 19 novembre 1868, p.2.

des sièges réservés et les incitent fortement à s'asseoir[11]. Elles ne doivent pas rester debout comme le font les orateurs et les débatteurs. Quelques années plus tard, *La Gazette de Joliette* fait encore une fois mention de la présence des femmes à une séance de l'Institut. Cette fois, c'est à l'occasion de l'inauguration de la chambre de discussion en décembre 1872 :

> Pas moins de trente membres de l'Institut assistaient à cette première séance. Nous avons aussi constaté avec plaisir la présence des dames les plus distinguées de notre ville. À ce sujet, nous avions oublié, dans notre premier rapport, de dire que les dames seraient admises avec plus de plaisir encore que les étrangers. Nous osons espérer que ce soir l'auditoire féminin sera plus nombreux qu'à la première séance. La présence des dames sera une garantie du succès de la chambre de discussion[12].

La gent féminine n'est plus évoquée dans les journaux ou dans les procès-verbaux après cette assemblée. Est-ce parce que la présence de femmes va de soi, ou est-ce plutôt parce qu'elles ne sont plus admises? Rien ne laisse croire qu'elles se présentent à nouveau à l'Institut. Il est possible qu'elles soient seulement invitées lors de soirées spéciales comme des inaugurations. Il est tout de même intéressant de noter que les rédacteurs du journal croient que les dames vont garantir le succès de la chambre de discussion.

Après 1872, l'accession à l'Institut est plus stricte, certains hommes autrefois admis ne le sont plus. Ce resserrement des règles peut aussi expliquer l'absence des femmes. Si certaines personnes s'excluent d'emblée de ce lieu faute de capital économique et culturel, il semble que ce ne soit plus suffisant. Les membres veulent contrôler davantage l'admission. Ce virage institutionnel est le résultat d'un débat qui divise les membres de l'Institut de décembre 1871 à février 1872. La présence de non-catholiques semble désormais poser problème. Après deux mois de délibération, les

---

[11] *Ibid.*
[12] «Institut», *La Gazette de Joliette*, 19 décembre 1872, p.2.

membres en faveur de l'admission de «toute personne de quelqu'origine qu'elle soit, pourvu qu'elle appartienne à la religion catholique romaine» ont gain de cause. Au départ, cet amendement à la constitution de l'Institut est porté principalement par Jean-Baptiste Chapdelaine et Eusèbe Asselin, mais lors du vote final, seuls Joseph Martel et Thomas Sheppard votent en défaveur. Il n'est pas étonnant de voir Joseph Martel faire preuve d'une grande ouverture puisqu'il est connu pour les idées libérales qu'il partage lors des séances et dans les journaux locaux. Thomas Sheppard quant à lui, est d'origine anglaise, mais il est converti au catholicisme, religion de sa femme et de ses enfants[13]. Il est toutefois possible qu'il se soit positionné contre cet amendement par solidarité pour les membres de la communauté anglophone qui est majoritairement composée de protestants et de presbytériens.

Il n'est pas surprenant que ce genre d'amendement ait été accepté à l'Institut de Joliette. Comme Jean-Philippe Warren le mentionne dans son ouvrage sur Honoré Beaugrand :

> À Joliette, il faut insister là-dessus, la bonne entente règne entre le milieu libéral et le clergé catholique. L'Institut d'artisans et associations de bibliothèque du village d'Industrie [...] conserve, malgré ses liens avec l'Institut Canadien de Montréal, des rapports cordiaux avec les prêtres. Peu importe le sujet inscrit à l'ordre du jour de l'assemblée [...] il n'arrive jamais que l'association et les autorités religieuses de la région en viennent à s'opposer comme c'est le cas dans la métropole. Au contraire, le grand vicaire Antoine Manseau et le père Pascal Drogue Lajoie, alors directeur du collège, ont été nommés membres honoraires de l'organisme dès sa création[14].

Il y a un fond de vérité dans ce que Warren avance. En effet, les relations entre les membres de l'Institut de Joliette et le clergé sont cordiales. Le bâtiment a même été conçu par le Père Joseph Michaud, professeur et architecte au Collège Joliette

[13] «Nécrologie», *L'Étoile du Nord*, 30 juin 1890, p.2; ANC, recensement de 1881, district de Joliette.
[14] Jean-Philippe Warren, *Honoré Beaugrand, op.cit,* p.46.

(Illustration 38)[15]. Les liens avec la métropole sont cependant plus ténus que ce que Warren propose. À sa fondation, l'Institut de Joliette est ouvert à plusieurs tendances et points de vue, mais il change rapidement le cap et annule ses abonnements aux journaux susceptibles de propager une mauvaise image de la religion catholique. Aussi, l'exclusion des non-catholiques a été appuyée par une grande majorité de membres, chose qui aurait été décriée à l'Institut Canadien de Montréal. Il faut aussi noter que ce virage religieux à Joliette arrive au même moment où l'enterrement en cimetière catholique de Joseph Guibord, franc-maçon et membre de l'Institut Canadien de Montréal, est fortement débattu dans la métropole. Quelques petits bourgeois peuvent être attirés par les idées libérales, Joseph Martel en est un bon exemple, mais l'élite conservatrice et le clergé exercent un fort contrôle sur les institutions culturelles et la vie sociale. La grande majorité des membres l'Institut de Joliette ne résiste pas à ce changement de direction.

Les précautions prises au moment de l'ouverture d'une salle de jeu à l'Institut joliettain en 1887 démontrent encore une fois la bonne entente entre l'élite laïque et le clergé. Le premier article de la charte des règlements stipule que: «tout membre de l'Institut doit être catholique, jouir d'une bonne conduite et faire partie d'aucune société secrète[16]». La salle sera fermée le dimanche et les jours de fête et les «jeux intéressés» y sont interdits[17]. L'ouverture d'une salle de jeu, dans laquelle se trouvera une table de billard et divers jeux de tables, est félicitée par le journal d'esprit conservateur *L'Étoile*

---

[15] Lysandre St-Pierre, L'Institut d'artisans et association de bibliothèques-Notre patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/linstitut-dartisans-et-association-de-bibliotheque/, consulté le 29 mars 2016.
[16] Procès-verbaux de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques du village d'Industrie, Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière, 16 juin 1887.
[17] *Ibid.*

du Nord qui juge qu'il s'agit d'un bon divertissement pour la jeunesse[18]. Il semble que le clergé soit du même avis puisque les Révérends Beaudry, Houle, Bénion, Morin et Beauchamps du Collège Joliette participent à un tournoi de *Pedro progressif* (jeu de cartes) auquel prenaient part une trentaine de personnes à la salle de jeux en janvier 1895[19].

Illustration 38 : Bâtiment de l'Institut d'artisans et association de bibliothèque de Joliette. Source : Albert Gervais, Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.27

1.2 «L'élite [...] était placée comme une avant-garde (redoutable par ses charmes)» : se mettre en scène

L'Institut sert aussi de salle de spectacle en de nombreuses occasions. Avec le Collège Joliette, c'est le lieu où le plus grand nombre de concerts et de soirées dramatiques sont offerts[20]. Les chroniqueurs des journaux locaux se réjouissent de l'effervescence culturelle : «Concert ce soir! Heureuse nouvelle pour notre ville!», «Le temps est aux

[18] «Institut», *L'Étoile du Nord*, 21 avril 1887, p.3.
[19] «Institut de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 31 janvier 1895, p.2.
[20] Au tournant du XXe siècle, la salle du marché de Joliette devient un des lieux où se tiennent le plus grand nombre de spectacles, probablement en raison de sa grande capacité d'accueil et des difficultés financières de l'Institut. Nos archives font aussi mention de la Salle Fisk, mais peu de représentations y sont données.

Rapport-Gratuit.com

concerts», «la soirée de jeudi sera extraordinaire[21]». Le genre de représentations données à chaque endroit est plutôt différent. Le Collège organise majoritairement des soirées musicales et dramatiques dont les acteurs et musiciens sont des élèves du collège ou des membres du Club des amateurs de Joliette. On ne manque pas de louanger leur jeu dans les chroniques des journaux, ce qui renforce la distinction sociale et culturelle. Contrairement au Collège, l'Institut accueille plus souvent des troupes et des artistes de l'extérieur, souvent de Montréal. Il s'y donne des soirées de chant, de musique, de théâtre, mais aussi de nombreux spectacles de magie, de gymnastique et de tableaux vivants. Également appelés Miltoniens, les tableaux vivants font leur première apparition à l'Institut en 1868. Cette nouvelle forme de représentation met en scène des hommes et des femmes qui reproduisent une œuvre d'art, la plupart du temps, une peinture. Empruntée par les élites rurales aux élites urbaines, elle est controversée même au sein des hautes sphères culturelles durant tout le XIXe siècle[22]. *La Gazette de Joliette* mentionne que «le panorama a fait les délices des uns, excité la bile des autres, causé un dégoût chez une autre classe[23]». Les tableaux vivants semblent être plus appréciés par les Joliettains au tournant du XXe siècle, mais peu d'articles en font mention dans les journaux[24].

L'élite de Joliette profite de chaque occasion pour voir et être vue, que ce soit au Collège ou à l'Institut. Le simple fait d'assister à un concert ou une soirée dramatique permet d'emblée de démontrer son appréciation de la culture et son raffinement. Pour se

---

[21] «Chronique du concert», *La Gazette de Joliette*, 2 août 1866, p.2. ; «Chronique», *La Gazette de Joliette*, 4 mars 1867, p.2. ; «Concert Prume», *La Gazette de Joliette*, 9 mai 1876, p.2.
[22] Mary Chapman, « "Living Pictures" : Women and Tableaux Vivants in Nineteenth-Century American Fiction and Culture », *Wide Angle*, vol. 18 (1996), p.26.
[23] «Nouvelles et faits divers», *La Gazette de Joliette*, 7 septembre 1868, p.3.
[24] «Grande tombola», *L'Étoile du Nord*, 11 septembre 1902, p.2.

distinguer davantage, il est presque toujours possible de réserver des places. Il faut bien sûr débourser un montant plus élevé que les gens qui prendront leurs billets à la porte, en moyenne 0.25$ de plus. Les prix peuvent varier entre 0.25$, et 0.75$, et avoisinent les 0.10$ pour les enfants lorsqu'ils sont admis[25]. Pour permettre aux membres de l'élite de choisir leurs places, les plans des salles sont exposés chez les vendeurs de billets[26]. Ils peuvent ainsi s'assurer d'être vus par la majorité des spectateurs pendant qu'ils profitent du spectacle. Leur présence ne passe pas inaperçue. Les chroniqueurs des journaux locaux y font régulièrement référence, comme dans cet article concernant une soirée au Collège : «Il y avait salle comble; et l'élite de la société de notre ville était placée comme une avant-garde (redoutable par ses charmes) sur les sièges réservés[27]».

Lorsqu'ils ne sont pas spectateurs, les bourgeois produisent des pièces de théâtre et des concerts dans lesquels ils performent. À Joliette, la tradition artistique est ancienne. Les Clercs de Saint-Viateur donnent une impulsion majeure à la vie culturelle joliettaine dès leur arrivée dans la ville[28]. Ils fondent l'Harmonie du collège dans les années 1870 et transmettent leur passion pour la musique et les arts à travers leur enseignement[29]. L'élite laïque joue aussi un rôle important, mais peu traité dans l'historiographie. La société des amateurs, aussi appelée club des amateurs, est fondée dès les années 1860[30]. Composée de bourgeois joliettains, la troupe met en scène des

---

[25] «Soirée», *L'Étoile du Nord*, 4 octobre 1888, p.3. ; «Amusement», *L'Étoile du Nord*, 7 mars 1889, p.3. Les enfants sont rarement admis. Ils le sont, par exemple, aux représentations de la famille Dufresne, qui offre chant, musique et prestidigitation et dont la moralité du divertissement est garantie.
[26] «Soirée dramatique», *La Gazette de Joliette*, 20 juin 1876, p.2. ; «Soirée au Collège», *L'Étoile du Nord*, 28 avril 1887, p.3.
[27] «Au Collège», *La Gazette de Joliette*, 20 mars 1873, p.2.
[28] Pour plus d'informations sur la tradition musicale religieuse à Joliette, voir Raymond Locat, *La tradition musicale à Joliette. 150 ans d'histoire*, Joliette, R. Locat, 1993, 475p.
[29] Claude Martel, *Histoire de Joliette, op.cit.*, p.231.
[30] Procès-verbaux de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques du village d'Industrie, Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière, 2 avril 1860.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

soirées dramatiques et musicales, souvent au profit d'œuvres de charité. Anaïs Cherrier, future épouse de l'avocat Joseph Martel, les accompagne au piano lorsqu'ils jouent une pièce de théâtre[31]. C'est une des rares femmes qui travaillent avec le club. Pour favoriser l'établissement de ce groupe, l'Institut d'artisans et association de bibliothèques lui fournit les costumes, décors et locaux nécessaires aux pratiques et représentations[32].

Les chroniqueurs des journaux locaux complimentent les membres sur leurs performances : «Monsieur le Notaire Renaud était enlevant [...]. Les rôles de Pitouz et du comte joué par M. Alfred McConvile dénotent chez cet acteur d'heureuses dispositions pour les deux genres; M. McConville fut admirable dans son rôle de Léobald et M. Edouard McConville s'est bien acquitté de sa partie[33]». Ils soulignent aussi leur charité : «Les amateurs de Joliette donnent jeudi soir une magnifique soirée dans la salle de l'Institut au profit de l'orphelinat des Sœurs de la Providence [...] chacun se retira heureux d'avoir contribué à une bonne œuvre[34]». Au début des années 1890, quelques bourgeois fondent l'Harmonie de Joliette, organisation semblable à la société des amateurs, mais concentrée sur la musique[35]. Pour favoriser son développement, plusieurs hommes qui n'y participent pas directement fournissent une aide financière[36]. L'existence de ces clubs témoigne du dynamisme de la vie culturelle joliettaine. En plus d'y prendre plaisir, les bourgeois bien établis voient dans leur participation à ces associations une façon d'augmenter leur visibilité au sein de la communauté. Ils renforcent ainsi leur image d'honnête citoyen charitable et instruit.

---

[31] «Société des amateurs», *La Gazette de Joliette*, 26 novembre 1866, p.2.
[32] Procès-verbaux de l'Institut d'artisans et association de bibliothèque du village d'Industrie, Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière, 28 décembre 1865.
[33] «Encore une soirée», *La Gazette de Joliette*, 2 juillet 1866, p.3.
[34] «Séance à Joliette», *L'Étoile du Nord*, 13 janvier 1887, p.2.
[35] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.563.
[36] «Pique-nique de l'Harmonie de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 27 août 1896, p.2.

L'Institut et le Collège permettent aux bourgeois de prouver une fois de plus leur raffinement. Ces lieux de loisirs pensés par et pour la classe dirigeante sont le théâtre des relations de pouvoir qui sous-tendent les interactions sociales de la communauté joliettaine. Les multiples stratégies de distinction permettent d'assurer à la bourgeoisie une position dominante dans le champ culturel. Les liens étroits qu'elle entretient avec le clergé à travers les soirées au Collège et à l'Institut permettent de renforcer ce statut et de contrôler encore davantage la vie sociale joliettaine[37].

2. «L'honneur c'est [...] le sacrifice de soi au bien de ses semblables» : La distinction par la sociabilité religieuse

Les bourgeois se forgent une image digne et honorable à travers leurs loisirs. Ils deviennent des modèles de sophistication grâce aux spectacles à l'Institut et au Collège Joliette. La sociabilité religieuse, quant à elle, leur permet de gagner une aura de probité. La pratique de la religion catholique et l'application de ses préceptes renforcent l'idée qu'ils sont des modèles d'honorabilité et de moralité. Les bourgeois accordent une grande valeur à l'honneur. La *Gazette de Joliette* du 29 mai 1883 écrit à ce sujet : «l'honneur ce n'est pas l'argent, l'honneur ce n'est pas un carré de terre plus ou moins grand. L'honneur c'est l'accomplissement de ses devoirs. L'honneur c'est la probité... L'honneur c'est le respect de sa dignité d'homme et de la dignité des autres... L'honneur c'est le dévouement, le sacrifice de soi au bien de ses semblables[38]».

Dans *Revivals and Roller Rinks : Religion, Leisure and Identity in Late Nineteenth Century Small Town Ontario*, Lynne Sorel Marks soutient que l'étude des

---

[37] Lettre de Prosper Beaudry à George Baby, 21 février 1882, Collection Louis-François-George 1832-1906, Université de Montréal.
[38] «La vie de famille», *La Gazette de Joliette*, 29 mai 1883, p.3.

rituels religieux comme les bazars et les pèlerinages permet d'observer à la fois les comportements des hommes et des femmes, portrait difficile à obtenir en étudiant d'autres types de sociabilité[39]. Bien que les hommes occupent le plus souvent les postes de pouvoir, les femmes jouent un rôle important dans la sociabilité religieuse. En Ontario, comme au Québec, le discours catholique est de plus en plus empreint de représentation des rôles féminins au XIXe siècle[40]. Les femmes intériorisent ce nouveau discours religieux qui s'adresse à elles et, comme elles ont peu de choix d'activités, elles s'investissent dans les organisations religieuses. De cette façon, elles exercent une influence sur leur communauté tout en restant à l'intérieur d'un champ d'action acceptable pour les femmes de l'élite.

Gardiennes de la foi, les familles bourgeoises multiplient les retraites religieuses et les pèlerinages. La plupart des pèlerinages offerts aux Joliettains sont à destination de Sainte-Anne de Beaupré. Quelques-uns se rendent au Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine et même à Rome[41]. Le pèlerinage est autant une occasion de recueillement que de sociabilité[42]. Les dépenses de Joseph-Octave Désilet, beau-père de Joseph-Mathias Tellier, démontrent bien que la famille ne passe pas tout son temps au sanctuaire. Pour un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré en 1877, Joseph-Octave paye 16$ qui se sépare comme suit : 8$ pour le transport de deux adultes et six enfants en bateau, 3$ pour la cabine, 0.60$ pour le passage sur le quai de Sainte-Anne, 0.60$ pour 6

---

[39] Lynne Sorrel Marks, *Revivals and Roller Rinks, op.cit.*, p.9

[40] Christine Hudon, «Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIXe siècle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 2 (1995) : 169-194. ; Christine Hudon, «La sociabilité religieuse à l'ère du vapeur et du rail», *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. 10, n° 1 (1999) : 129-147.

[41] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 9 juin 1898, p.3; «Pèlerinage à Rome», *La Gazette de Joliette*, 9 mars 1877, p.3.

[42] Christine Hudon, « Des dames chrétiennes», *loc.cit.*, p.181.

médailles, 1.25$ pour le charretier à Québec et 2.55$ pour des sucreries, du café, des sodas et du cidre[43]. Même ceux qui ne peuvent se permettre toutes ces dépenses profitent de l'activité pour briser la monotonie du quotidien.

Avant 1888, les pèlerinages mixtes sont permis ou du moins tolérés. Il y a tout de même des règles à respecter lorsque la destination finale est plus lointaine. Pour aller à Rome par exemple, les femmes doivent être accompagnées par leur mari ou leur père[44]. Après quelques années de pèlerinages mixtes, les évêques commencent à se préoccuper de la promiscuité entre les hommes et les femmes qui résulte des transports en bateau ou en train. C'est pourquoi ils sont interdits en 1888 par Mgr Fabre, archevêque de Montréal. Selon Christine Hudon «sur le terrain, cette directive semble difficile à appliquer. Dans plusieurs paroisses rurales, la population est insuffisante pour permettre l'organisation de pèlerinages s'offrant exclusivement à l'un ou l'autre sexe[45]». Un changement est néanmoins perceptible à Joliette – il n'y a plus d'annonces de pèlerinages mixtes après 1888. La ville regroupe assez de fidèles pour faire des pèlerinages mixtes et, dans le cas contraire, elle s'allie à un transport offert par Montréal ou un village voisin. Le clergé joliettain respecte scrupuleusement les ordres de la métropole et renforce par la même occasion son ascendant sur sa population.

En plus des pèlerinages, les bourgeoises peuvent compter sur l'association des Dames de la charité pour sociabiliser dans un environnement contrôlé et sain. Cette organisation leur permet de se présenter à la société en mettant de l'avant leur pureté et

---

[43] Livres de comptes de Joseph-Octave Désilets, Fonds Tellier, Contenant 2001-02-003/1, BAnQ-Vieux-Montréal.
[44] «Pèlerinage à Rome», *La Gazette de Joliette*, 9 mars 1877, p.3.
[45] Christine Hudon, «La sociabilité religieuse», *loc.cit.*, p.145.

leur piété. C'est le plus important organisme de charité laïc et féminin de Joliette[46]. La présidente, Mathilde Ducondu est un pilier de la sociabilité religieuse à Joliette. Elle continue l'œuvre commencée par feu son mari Edouard Scallon, commerçant de bois. Grand philanthrope, il a fait de généreux dons à la communauté des Sœurs de la Providence. L'héritage qu'il a légué à son épouse lui permet de continuer à faire bonne figure au sein des organismes de charité à Joliette. Elle occupe son poste de présidente pendant vingt-trois ans. Sa pureté et son honorabilité marqueront les esprits même après sa mort[47].

Les Dames de la charité viennent en aide aux Sœurs de la providence par divers moyens. Elles organisent des bazars, des soirées de théâtre, des concerts et rendent visite aux bénéficiaires de la congrégation[48]. Par exemple, en novembre 1878, l'association offre une «petite collation dans l'après dinée» pour les vieilles dames et les orphelines à l'occasion de la Fête de la Communauté de la Providence[49]. Les évènements les plus publicisés sont les bazars. Plusieurs personnes des villages voisins se rendent à Joliette pour l'occasion[50]. Les dames de la campagne et les dames de la ville s'associent dans l'organisation : «comme les années dernières les dames de la campagne donneront un somptueux repas à midi précise [...] et le soir de ces deux jours, les dames de la ville offriront au public un grand souper qui sera donné à 7 hrs P. M.[51]». Les chroniqueurs des journaux locaux vantent la générosité du public qui, même dans les temps les plus

---

[46] Il existe aussi l'association des Dames de Ste-Anne, mais les journaux consultés n'en ont fait mention que deux fois : «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 11 août 1898, p.3; «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 13 septembre 1894, p.3. Nous avons décidé de nous concentrer sur l'association qui a laissé le plus de traces.
[47] «Obituaire», *L'Étoile du Nord*, 27 décembre 1894, p.2.
[48] «Soirée dramatique», *La Gazette de Joliette*, 25 octobre 1878, p.3.
[49] «Avis aux Dames de la charité», *La Gazette de Joliette*, 8 novembre 1878.
[50] «Bazar», *L'Étoile du Nord*, 29 janvier 1875, p.2.
[51] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 7 janvier 1897, p.3.

difficiles, permet d'amasser des sommes intéressantes[52]. Quant aux dames, on admire leur zèle, leur charité et la «pieuse rivalité» qui les anime[53]. En effet, elles désirent fabriquer les objets qui rapporteront le plus d'argent, signe de leur talent et de leur piété exemplaire.

Les soirées au bazar sont souvent animées de pièces de théâtre et de musique, à l'instar des numéros mis sur pied par les demoiselles de l'élite (voir chapitre 1). Les archives ont aussi révélé l'existence d'un autre genre de divertissements des «représentations de nègres[54]». Mentionnées pour la première fois en 1867, elles semblent très appréciées : «les scènes de nègres ont été admirées et ce divertissement a terminé les plaisirs de la dernière soirée[55]». Elles sont vraisemblablement données par la Société Éthiopienne, groupe de comédiens blancs maquillés en noir qui produit des spectacles de *blackface*. Populaires aux États-Unis, ils sont aussi appréciés au Canada et ce jusqu'aux années 1960[56]. Les troupes de *blackface* disent parler au nom des Noirs avec compassion et affection, mais comme l'affirme Robin Winks dans *The Blacks in Canada*, ils les tournaient plutôt au ridicule. Pour ajouter de la probité à ses représentations, la Société Éthiopienne de Joliette loue un local à l'Institut d'artisans et association de bibliothèques qui distribue l'argent ainsi recueilli aux Dames de la charité et à la Société philharmonique de Joliette[57].

---

[52] «Bazar», *L'Étoile du Nord*, 29 janvier 1875, p.2; «Bazar», *L'Étoile du Nord*, 16 octobre 1890, p.3. En 1875, le montant amassé s'élève à 801$ et en 1890 à 857$.
[53] «Bazar», *La Gazette de Joliette*, 14 janvier 1867, p.2.
[54] «Bazar! Bazar!», *La Gazette de Joliette*, 10 janvier 1867, p.2.
[55] «Bazar», *La Gazette de Joliette*, 14 janvier 1867, p.2.
[56] Robin Winks, *The Blacks in Canada: A History*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997, p.294.
[57] Procès-verbaux de l'Institut d'artisans et association de bibliothèques du village d'Industrie, Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière, 30 mars 1871.

Les hommes de l'élite ont eux aussi la possibilité de se positionner comme des modèles de générosité, notamment à travers la Société de bienfaisance, fondée en 1861 (Illustration 39)[58]. Elle distribue une partie de son capital chaque année aux veuves et aux orphelins[59]. Le reste de ses actifs est prêté aux membres qui en font la demande. Les postes de direction (président, vice-présidents et secrétaires) sont occupés par des hommes de l'élite (notaires et inspecteur de la ville) et le comité d'enquête est composé de quatre agents qui exercent des professions manuelles (journaliers et menuisier). En 1884, la société compte 150 membres et prête 3000$[60]. L'Union St-Joseph de l'Industrie, fondée en 1860, semble suivre le même modèle de direction que la Société de bienfaisance. Dans les grandes villes, la création de telles organisations est généralement le fruit de l'initiative de travailleurs, alors que dans plusieurs villes régionales, l'élite en est l'instigatrice[61]. L'emprise des élites laïques et religieuses augmente dans les années 1870, moment où le mouvement des mutuelles se transforme[62]. Elles exercent un contrôle social d'autant plus fort.

Au tournant des années 1890, les sociétés fraternelles axées sur l'assurance-vie plutôt que sur l'assurance-maladie augmentent en grand nombre[63]. La Société de l'Ordre des Forestiers catholiques Cour St-Barthélémy, no.249 basée à Joliette en est un exemple (Illustration 40). Fondée en 1891, elle compte déjà soixante-dix membres en

---

[58] Albert Gervais, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893*, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.25.
[59] «Notes locales», *L'Étoile du Nord*, 8 novembre 1884, p.2.
[60] *Ibid.*
[61] Martin Petitclerc, *«Nous protégeons l'infortune». Les origines de l'économie sociale au Québec*, Montréal, VLB, 2007, p.108.
[62] *Ibid.*
[63] *Ibid.*, p.168.

1893[64]. C'est une division de L'Ordre des Forestiers catholiques de Chicago, qui détermine le protocole que chaque succursale doit observer[65]. C'est une société très hiérarchisée et chaque officier doit porter des insignes définis par son statut dans l'organisation. À Joliette, le Chef-Ranger – qui représente l'autorité suprême – est Albert Gervais, commissaire d'école et éditeur de *L'Étoile du Nord*[66].

Illustration 39 : Officiers de la société de bienfaisance en 1893. Source : Albert Gervais, Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.25

Illustration 40 : Officiers de la société de l'Ordre des Forestiers Catholiques, Cour St-Barthélémy, No.249. Source : Albert Gervais, Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.25

---

[64] Albert Gervais, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893*, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.25

[65] Hélène Beauchamp, «Hommes d'affaires et hommes de cœur : Edmond Beauchamp (1887-1964) et Aurèle Beauchamp (1911-1999)», *Francophonies d'Amérique*, n° 34 (2012) : 41-58.

[66] Albert Gervais, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893*, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.25.

Rapport-Gratuit.com

Un peu plus de dix ans plus tard, une division du pendant féminin des Forestiers catholiques, les Dames forestières, voit le jour à Joliette. Les structures et les façons de fonctionner se ressemblent. Deux médecins sont associés à la Cour, le Dr. Bernard et le Dr. Magnan. Le Chef-Ranger est Mme Vessot, épouse du propriétaire de la manufacture d'instruments aratoires Vessot et Cie. On encourage les femmes à devenir membres, car on assure que «c'est un bienfait pour les familles qui en font partie[67]». Comme les réunions se tiennent dans l'après-midi à l'Institut, les dames en office sont probablement des femmes de l'élite. Elles sont plus libres d'y participer que les ouvrières puisqu'elles ne travaillent pas et peuvent laisser leurs enfants sous la surveillance de leurs domestiques. L'horaire des rencontres leur permet aussi d'être revenues à temps pour le souper.

Les organisations que nous venons de décrire allient presque toutes la charité à la protection mutuelle. L'intérêt que l'élite joliettaine porte à la philanthropie n'est pas guidé par le seul désir de charité. Il s'agit plutôt d'une des nombreuses stratégies qu'elle met en œuvre pour affirmer sa supériorité dans ses rapports de pouvoir avec les autres classes. Dans son ouvrage sur les femmes philanthropes, Yolande Cohen explique bien que la philanthropie est un acte «instituant une relation durable, établissant un contrat passé entre des hommes et des femmes qui ne sont pas égaux, mais qui entrent dans une relation désormais ritualisée et formelle, définie par un discours moral, social,

[67] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 18 août 1904, p.3.

patriotique[68]». Elle la qualifie même d'habitus de classe, puisqu'elle participe à la reproduction sociale et à la domination de l'élite sur les classes inférieures[69].

La pratique de rituels religieux et la philanthropie permettent aux bourgeois de s'illustrer comme des modèles au sein de la communauté. En se présentant comme des hommes et des femmes charitables, ils légitiment leur position dominante et peuvent exercer un contrôle encore plus serré sur la population. Les sociétés de bienfaisance et de secours mutuels renforcent la domination sociale, en leur permettant de juger les comportements des plus démunis selon leurs standards. En plus du contrôle économique, ils veulent contrôler les esprits, contraindre les corps pour assainir les mœurs et diminuer l'oisiveté.

3. «Il nous faudrait donc à Joliette un parc public» : réformateurs sociaux au tournant du XXe siècle

Dans le dernier quart du XIXe siècle et le début du XXe siècle, l'industrialisation et l'urbanisation transforment Joliette. Le nombre d'ouvriers qui vit au rythme des sirènes de manufactures augmente considérablement. Les établissements industriels marquent dorénavant le paysage joliettain. On en dénombre 64 en 1901 et près du double 10 ans plus tard[70]. Ces entreprises comptent 676 travailleurs en 1901. En 1911, ils sont un peu plus de 1200[71]. Les bourgeois s'inquiètent de la mauvaise utilisation des quelques moments de temps libres dont disposent les ouvriers lorsqu'ils ont terminé leur journée de travail. Pour réduire l'oisiveté et la propagation de divertissements «malsains», ils

---

[68] Yolande Cohen, *Femmes philanthropes. Catholiques, protestantes et juives dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, p.16.
[69] *Ibid.*, p.30-31.
[70] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière, op.cit.*, p.466. Il y a 119 entreprises industrielles en 1911 à Joliette.
[71] *Ibid.*

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

s'imposent comme des figures d'autorité morale notamment à travers la sociabilité religieuse et la philanthropie. Forts de leur position de modèle, ils font construire des parcs et des bains publics et un théâtre de vues animées pour occuper les temps de loisirs des ouvriers et du reste de la population. Par la même occasion, ils imposent leur vision de la ville qu'ils veulent saine et propre malgré l'industrialisation.

Les recherches de Michèle Dagenais et de Roy Rosenzweig témoignent de l'utilisation de ces stratégies de contrôle social dans plusieurs villes en industrialisation, en particulier dans celles qui accueillent beaucoup d'immigrants[72]. Il est intéressant de constater que de telles stratégies s'imposent à Joliette, petite ville de région rurale à majorité canadienne-française catholique. La bourgeoisie joliettaine intervient directement et indirectement sur les pratiques des classes ouvrières à travers les parcs dès la fin du XIXe siècle. À l'époque, l'environnement physique est perçu comme un agent qui influencent les comportements. Le discours vantant les mérites civilisateurs des parcs (embellissement, éducation, hygiénisme) est véhiculé dans les journaux locaux. À cela s'ajoutent l'installation d'équipement et l'instauration d'un code de vie à respecter dans ces lieux de loisirs.

Il faut être prudent avec le concept de «lieu public». Public ne signifie pas nécessairement ouvert à tous et sans contrainte comme l'explique Ted Kilian :

> To be considered "public" streets, squares and parks must operate under certain rules and exclusions that paradoxically limit their publicity. People have the right to certain expectation of privacy in publicity. How can a space be considered public without such restrictions? If a woman "gets what is coming to her" (i.e., is

[72] Michèle Dagenais, *Faire et fuir la ville*, *op.cit.* ; Roy Rosenzweig, «Middle-Class Parks and Working-Class Play: The Struggle Over Recreational Space in Worcester, Massachusetts, 1870–1910», *Radical History Review*, n° 21 (1979) : 31-46.

> harassed or attacked) for jogging in a park in the dark of early morning, how is that space "public" from her perspective?[73]

Évidemment, les bourgeoises de l'époque victorienne ne joggent pas le matin à l'aube, mais elles doivent pouvoir se promener dans un parc sans se sentir menacées. C'est à ce moment qu'entre en jeu l'exclusion. Rappelons-nous la théorie de Thomas Markus sur les interactions sociales et les stratégies d'inclusion et d'exclusion[74]. Selon lui, dans chaque endroit il y a des occupants, des visiteurs et des étrangers. Dans un parc, les occupants sont les personnes qui déterminent les règlements, par exemple le conseil municipal, et celles qui ont le devoir de les faire appliquer. Les visiteurs ont tous les individus qui respectent le code de vie du parc. Les étrangers sont tous ceux qui ne répondent pas aux standards d'admission et qui n'agissent pas avec bienséance. La même hiérarchisation s'applique au bain public.

La première mention d'un parc public dans les journaux de Joliette remonte à 1894. On parle d'installations simples : «un humble kiosque, où notre fanfare pourrait nous faire de la musique; quelques arbres pour nous donner de l'ombre plus tard; quelques bancs rustiques pour nous reposer[75]». L'aménagement assurerait l'assainissement de l'air et la libre circulation du public qui irait s'y ressourcer :

> Il y a longtemps que les citoyens de Joliette se plaignent de l'absence de tout endroit public où durant les chauds soleils de l'été, ils puissent trouver un peu d'ombre et de fraîcheur. Le jour, on pourrait peut-être ne pas sentir trop vivement la nécessité, [...], notre population est trop active et laborieuse pour avoir besoin de goûter durant les heures de travail des douceurs du repos et des charmes de l'ombre. Mais le soir, quand le ciel est beau, quel est celui qui n'aimerait pas aller passer avec des amis quelques agréables quarts d'heure dans un de ces lieux

---

[73] Ted Kilian, «Public and Private», *op.cit.*, p.125.
[74] Thomas A. Markus, *Buildings and Power, op.cit.*, p.129.
[75] «Un parc», *L'Étoile du Nord*, 26 juillet 1894, p.2.

> où libre de ses pas on peut circuler ou s'asseoir tout en emplissant ses poumons d'air pur. Il nous faudrait donc à Joliette un parc public[76].

Cet extrait d'un article de *L'Étoile du Nord* sous-entend que parmi les motifs qui animent les futurs fondateurs des parcs publics, on retrouve l'utilisation de ces endroits comme instruments de contrôle social et modérateurs d'épidémies urbaines[77]. Les bourgeois croient que la population de Joliette est assez travaillante pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'occuper durant la journée, mais pas assez pour la laisser complètement libre le soir venu. Plutôt que d'aller dans les tavernes et les hôtels, les travailleurs devraient se promener dans un parc aménagé à cet effet[78]. Pour augmenter la fréquentation des parcs et réduire l'accès aux tavernes et aux hôtels, le conseil municipal amende au printemps 1909 le règlement 175 concernant les licences. Il stipule que tous les hôtels et épiceries licenciés devront désormais fermer leurs portes à 21h plutôt qu'à minuit.

En 1898, l'association du Parc de Joliette est fondée et dirigée par Joseph-Adolphe Renaud[79]. Elle fait la promotion de l'aménagement d'un parc de promenade et d'amusement. Les directeurs du «club du Parc Joliette» tiennent des assemblées à l'Hôtel Rivard pour discuter de l'avancement de leurs projets. Ces réunions sont agrémentées de soupers aux huîtres et de parties de whist, de cœur et de pedro[80]. Au cours de sa carrière en politique municipale, Joseph-Adolphe Renaud promeut le développement de parcs publics. Durant son mandat comme maire de Joliette, il concède

---

[76] *Ibid.*
[77] Roy Rosenzweig, «Middle-Class Parks and Working-Class Play», *loc.cit.*, p.31-32.
[78] «Fermeture des hôtels et épiceries licenciées à 9 hrs», *L'Étoile du Nord*, 1er avril 1909, p.4.
[79] «Échos de Joliette», *L'Étoile du Nord*, 1er décembre 1898, p.3.
[80] *Ibid.*

un terrain sur la rue De Lanaudière et inaugure le premier parc public de Joliette (Illustration 41)[81]. Une statue de Barthélémy Joliette y est érigée peu de temps après. Le conseil municipal juge qu'il s'agit de l'endroit idéal :

> La statue de l'honorable M. Joliette aurait à droite le moulin à scie fondé par ce dernier, en arrière le site du moulin à avoine, de la première chapelle et du chemin de fer aussi construit par lui, à gauche le manoir seigneurial de la famille illustre du grand citoyen que la ville veut honorer et en face le collège, l'église et le noviciat des Clercs St. Viateur construits au prix de grands sacrifices par le patriote qu'il fut tant pour cette localité. Il est également bon de remarquer que l'étranger en entrant dans cette ville aura d'abord à saluer la figure de l'honorable M. Joliette[82].

Sur la proposition de l'Abbé Provost, ce parc porte le nom de Parc Renaud, en l'honneur du maire Joseph-Adolphe Renaud[83]. Il devient un endroit agréable pour se promener et écouter des concerts. L'Harmonie de Joliette y performe régulièrement dans le kiosque inauguré en 1903[84]. Selon *L'Étoile du Nord*, le Parc Renaud est «le plus joli endroit de la ville» et des centaines de personnes vont s'y promener et y respirer l'air pur[85]. Dans les décennies suivantes, plusieurs autres parcs voient le jour à divers endroits dans la ville (voir Annexe 5).

---

[81] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 7 aout 1902, p.2 ; Procès-verbaux du conseil municipal de la Corporation de Joliette, 18 juin 1902.
[82] Procès-verbaux du conseil municipal de la Corporation de Joliette, 18 juin 1902.
[83] Procès-verbaux du conseil municipal de la Corporation de Joliette 2 juillet 1902. Cette décision ne fait pas l'unanimité. Certains conseillers souhaiteraient discuter davantage avant de faire leur choix, mais leur requête n'est pas retenue.
[84] «Chez nous et autour de nous, *L'Étoile du Nord*, 30 juillet 1908, p.4.
[85] «Chez nous et autour de nous», *L'Étoile du Nord*, 7 août 1902, p.2.

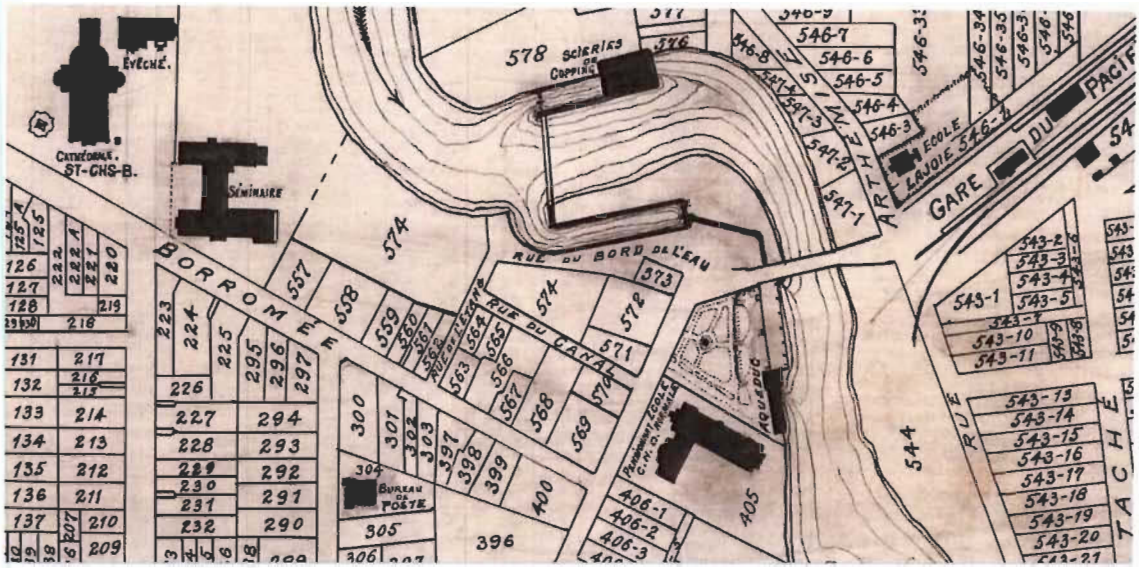


Illustration 41 : Parc Renaud, situé en face de l'aqueduc. Source : Plan de la cité de Joliette en 1922, Archives de la Ville de Joliette

À travers les parcs, la bourgeoisie met l'accent sur le raffinement des manières et l'assainissement des mœurs. Cette vision ne concorde pas nécessairement avec l'idée que les travailleurs se font d'un espace de loisir. En effet, ces derniers mettent plutôt le plaisir, les jeux et le sport avant la promenade[86]. Même s'ils agissent en conformité avec les règles du parc, ce qui ferait d'eux des visiteurs, il y a de fortes chances qu'ils s'excluent eux-mêmes de cet espace et cherchent à développer des loisirs qui répondent à leurs besoins. Les travailleurs ont déjà peu de temps pour se divertir et leur horaire est très contrôlé. Il est tout à fait logique qu'ils veuillent décider eux-mêmes comment occuper leurs moments de repos.

Pour se détendre et s'amuser, les ouvriers créent des clubs sportifs et s'approprient des espaces dans la ville. Au même moment où est fondée l'association du Parc de Joliette, le club de jeu athlétique nommé Club de l'Est voit le jour. Le premier jeu à l'honneur est le palet. Une partie est jouée pour l'inauguration du club en juillet

[86] Roy Rosenzweig, «Middle-Class Parks and Working-Class Play», *loc.cit.*, p.34.

1898 sur le «terrain DeLanaudière près du dépôt du C. P. R[87]». Les officiers sont tous des ouvriers plus ou moins spécialisés (peintre, machiniste, journalier, menuisier, charpentier), sauf le président honoraire, S. E. Copping qui travaille comme cadre au moulin à scie d'un membre de sa famille, William Copping[88]. Ils habitent presque tous près les uns des autres. Le directeur J. G. A. Pontbriand habite même en pension chez Jules Laflèche, président actif. Deux ans plus tard, un club de base-ball est mis sur pied. L'organisation et le terrain de jeu se raffinent – des ouvriers, des artisans et des travailleurs spécialisés se regroupent au Parc Joliette pour pratiquer ce sport (Illustration 42)[89]. Ce parc sert principalement de terrain sportif et d'hippodrome. Des centaines de spectateurs assistent aux parties tous les dimanches[90]. En 1908, *L'Étoile du Nord* qualifie le base-ball de sport à la mode «qui intéresse le mieux tout le monde[91]». Il semble donc que chaque tranche de la population s'approprie un loisir qui répond à ses besoins. Bien que les bourgeois préfèrent que les parcs soient utilisés à des fins différentes, le base-ball a l'avantage d'occuper une grande partie de la population.

---

[87] «Sport», *L'Étoile du Nord*, 30 juin 1898, p.2.
[88] *Ibid.* ; ANC, recensement de 1901, district de Joliette; ANC, recensement de 1911, district de Joliette.
[89] «Du nouveau à Joliette», *L'Étoile du Nord*, 14 juin 1900, p.2.
[90] «Sport», *L'Étoile du Nord*, 18 septembre 1902, p.2.
[91] «Le jeu de Base-Ball», *L'Étoile du Nord*, 17 septembre 1908, p.2.

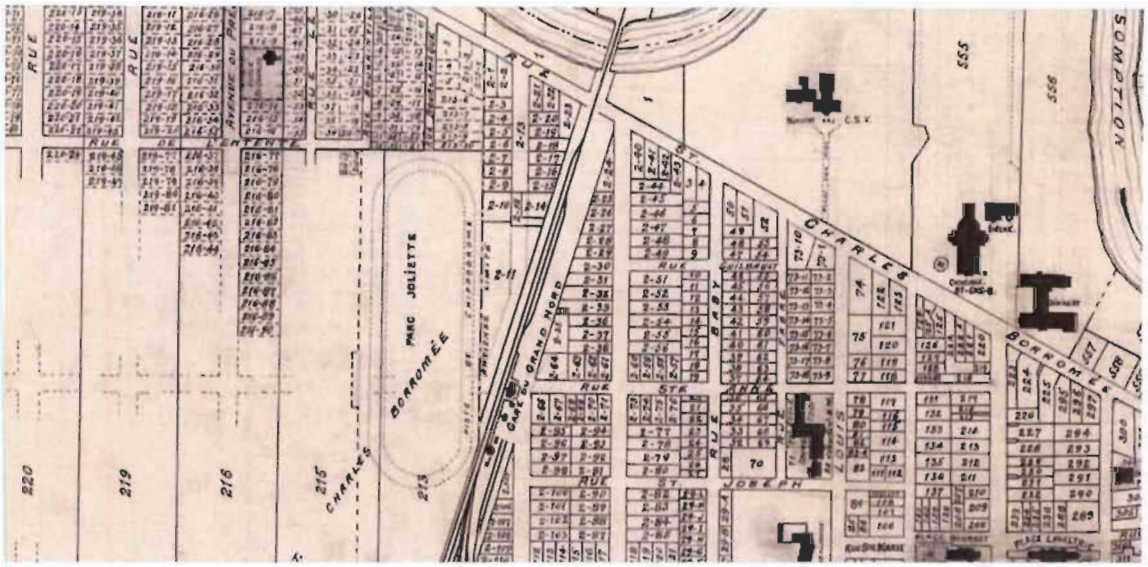


Illustration 42 : Parc Joliette. Source : Plan de la cité de Joliette en 1922, Archives de la Ville de Joliette

En plus des parcs publics, quelques bourgeois proposent la construction de bains publics. Les Joliettains profitent d'installations dans la rivière L'Assomption depuis 1876[92]. Un bain ressemblant davantage à une piscine est construit quelques années plus tard. Les consignes entourant l'admission ne sont pas très contraignantes, ce qui laisse croire qu'il s'agit d'un espace assez public. Ces règles changent toutefois au début des années 1890, après la construction du nouveau bain situé plus près du centre de la ville. Les hommes, les femmes, les petits garçons, les petites filles et les familles doivent désormais se baigner séparément[93]. Comme à la patinoire, les femmes et les petites filles sont admises seulement durant la journée. Si elles se présentent en famille, elles peuvent se baigner en soirée. Les hommes quant à eux peuvent profiter du bain tôt le matin et en soirée.

---

[92] «Bain», *La Gazette de Joliette*, 28 juillet 1876, p.2.
[93] «Bain public», *L'Étoile du Nord*, 14 juillet 1892, p.2.

Les promoteurs de ce loisir veulent instaurer des limites claires, comme c'est le cas dans tous les espaces d'amusement publics à Joliette vers la fin du XIXe siècle. La baignade est une activité hygiénique et saine. Elle doit le rester pour que les bourgeois et les bourgeoises puissent la pratiquer. Ce loisir est aussi populaire auprès des familles. Après la construction du nouveau bain, 90 familles s'abonnent en seulement une semaine[94]. Le besoin de surveiller les mœurs est d'autant plus nécessaire. En plus de contrôler les horaires, le propriétaire, Martial Leprohon, surveille de près l'habillement des hommes. Ils ne peuvent porter aucun autre maillot que ceux mis en vente au bain et choisis par M. Leprohon. Il est considéré comme un homme honnête et honorable[95]. Les bourgeois ont confiance en lui pour faire régner le bon ordre. Si M. Leprohon sent le besoin d'imposer un code vestimentaire, c'est probablement parce que plusieurs hommes se présentent habillés d'un costume qui ne convient pas. Comme l'abonnement au bain ne coûte que 10cts, il est à la portée de beaucoup de bourses. Aussi, les plages horaires ouvertes aux hommes permettent aux travailleurs d'y aller avant ou après leur journée de travail. Contrairement aux bourgeois, il est possible qu'ils ne possèdent pas tous un maillot adéquat. En ce qui concerne les femmes, aucun règlement n'est émis en regard de leur habillement. L'horaire favorise la venue de bourgeoises puisque les travailleuses et les femmes sans domestiques peuvent difficilement dégager du temps de

[94] «La Baignoire», *L'Étoile du Nord*, 4 août 1892, p.2.

[95] Deux Martial Leprohon habitent à Joliette. Le premier est né en 1834. Il a donc environ 57 ans à la construction du bain. Il est inspecteur des revenus et directeur à l'Institut d'artisans et association de bibliothèques. En 1870, il épouse Marie-Anne McConville s'alliant ainsi à une famille importante de l'élite joliettaine. Le deuxième est né en 1864 du mariage du médecin B. H. Leprohon avec la fille unique de Peter Leodel et Suzanne Antoinette Tarieu de Lanaudière, Caroline Leodel. Il est marchand de fer et est âgé d'environ 29 ans à la construction du bain. Il est difficile de déterminer qui est le fondateur du bain public puisqu'aucune information permettant de les différencier n'est fournie dans les articles qui en traitent. Les archives consultées donnent l'impression que les deux hommes sont appréciés de la communauté pour leur politesse et leur moralité.

Rapport-Gratuit.com

loisir durant l'après-midi. Puisque les femmes de l'élite sont en mesure de se procurer une tenue appropriée, l'instauration de barèmes s'avère moins nécessaire.

Dans l'optique de poursuivre les progrès moraux, des hommes de l'élite fondent le Cinemato, un théâtre de projection de vues animées. Chaque semaine, plusieurs représentations sont données les mardis, mercredis, jeudis et samedis soirs, «au prix populaire de 10 et 15 cts[96]». Les instigateurs du projet désirent attirer une clientèle variée et intéresser les masses. L'objectif est que le Cinémato devienne «le salon de famille où toute la bonne société pourra y être à l'aise et se divertir sainement et honnêtement[97]». Un article paru dans *L'Étoile du Nord* porte à croire qu'ils ont gagné leur pari: «Le populaire théâtre de Joliette où l'élite de la société se rend en foule attire les masses chaque soir. Depuis son ouverture, ce théâtre fait salle comble. À sa séance de mardi, plus de 1500 personnes assistaient au spectacle et près de 500 autres n'ont pu y trouver place[98]». Comme pour les concerts au Collège, les spectateurs peuvent réserver leurs sièges à l'avance en payant un supplément[99]. Les prix sont moins élevés que pour les soirées dramatiques et musicales. Ils varient entre 0.05$ et 0.25$.

Le caractère moral des projections, sur lequel insistent les propriétaires du Cinémato, a définitivement un impact positif et favorise la présence de l'élite. On y présente autant «de vues bonnes et amusantes à faire rire jusqu'aux larmes» que des scènes de la «Passion de Notre-Seigneur Jésus Christ[100]». Pour ajouter à la moralité de l'entreprise, des soirées sont organisées au profit de la St-Vincent de Paul et des

---

[96] «Vues animées», *L'Étoile du Nord*, 29 octobre 1908, p.4.
[97] «Le Cinémato», *L'Étoile du Nord*, 25 février 1909, p.4.
[98] «Cinémato», *L'Étoile du Nord*, 22 avril 1909, p.4.
[99] «Une œuvre qu'il faut encourager», *L'Étoile du Nord*, 12 novembre 1908, p.4.
[100] «Vues animées», *L'Étoile du Nord*, 5 novembre 1908, p.4.

visionnements sont offerts gratuitement aux orphelines durant l'après-midi[101]. Mgr Archambault, évêque de Joliette, condamne – malgré tout – les vues animées. Il les juge «immorales» et craint, comme l'évêque de Montréal Mgr Paul Bruchési, que les familles désertent leurs foyers[102]. Cela explique sûrement pourquoi les propriétaires du Cinémato tiennent à rassurer la population : «Quant aux représentations elles seront toujours ce qu'elles ont été, très morales et très instructives, la salle sera tenue d'une manière irréprochable avec ordre et respect[103]». Le divertissement demeure néanmoins très populaire. Peu de temps avant l'ouverture du théâtre, le premier bâtiment est fermé dans le but d'en construire un nouveau, plus grand, plus confortable et plus moderne. La conception est confiée à Alphonse Durand.

L'importance numérique des classes ouvrières transforme la vie sociale à Joliette. Les travailleurs prennent plus de place dans les lieux de loisirs et développent leurs propres clubs et associations. La réponse de la bourgeoisie joliettaine est semblable à celle des élites américaines étudiées par Lawrence Levine : «se retirer dans leurs propres espaces privés à chaque fois que c'était possible ; transformer les espaces publics par des règles, des systèmes de goût, et des canons de comportement qu'elles avaient elles-mêmes choisis; et enfin convertir les étrangers de sorte que leurs comportements et leurs prédilections culturelles imitent ceux des élites[104]». La formation de clubs sportifs,

---

[101] «Une œuvre qu'il faut encourager», *L'Étoile du Nord*, 12 novembre 1908, p.4; «Vues animées», *L'Étoile du Nord*, 5 novembre 1908, p.4.
[102] Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, *Histoire de Lanaudière*, *op.cit.*, p.560 ; Claude Martel, *Histoire de Joliette, op.cit.*, p.325.
[103] «Le Cinemato», *L'Étoile du Nord*, 25 février 1909, p.4.
[104] Lawrence Levine, *Culture d'en haut, culture d'en bas. L'émergence des hiérarchies culturelles aux États-Unis*, Paris, La découverte, 2010, p.186.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

notamment d'un club de base-ball par des ouvriers de l'Est de la ville témoigne de la dure mise en application des projets des bourgeois.

Conclusion

La formation de l'élite bourgeoise à Joliette se fait parallèlement à l'industrialisation et à l'urbanisation de la ville. Plus les bourgeois et les bourgeoises sont installés dans la ville socialement et économiquement, plus ils sont en mesure d'y augmenter les occasions de sociabilités. Ils créent et gardent en vie des institutions telles que l'Institut d'artisans et association de bibliothèques, le Club des amateurs de Joliette, des associations de bienfaisance, etc. Les soirées de débat, les concerts et les bazars leur permettent de renvoyer l'image d'un groupe éduqué, charitable, sobre, pieux – en un mot, honorable. Pour augmenter l'acceptabilité de leurs sociabilités, les bourgeois et les bourgeoises se côtoient de moins en moins en société. Les pèlerinages *genrés* et la création d'associations de charité féminine homologues aux masculines en sont de bons exemples.

Ce travail amorcé dès les années 1860 se continue tout au long au XIXe siècle. Mais il n'y a pas que l'élite qui se transforme et se construit, la ville aussi change au fil des années. L'augmentation de la population, du nombre d'ouvriers et des manufactures transforme la société joliettaine; pas autant que dans les grands centres, mais assez pour que la bourgeoisie sentent le besoin de mieux asseoir son contrôle. Si les premières parties de ce chapitre mettent l'accent sur le *self-control* pour projeter une image honorable de la bourgeoisie, la troisième partie accentue le *control of the self.* La volonté de construire parcs, bains et théâtres de vues animées où la population pourrait se

détendre de façon morale et saine peut être perçue comme une forme de soin et d'attention que la bourgeoisie porte aux classes ouvrières. Nous avons toutefois démontré que ces actions sont motivées par le désir de réforme et de contrôle social dans le but d'éviter l'oisiveté et la dégradation des mœurs. Toutes les règles qui entourent la présence d'un individu dans ces endroits dits publics, en font des lieux peu fréquentés par les classes visées par ces installations.

CONCLUSION
«Assurer la beauté de la mort» : Construire la mémoire collective[1]

En 1893, Albert Gervais annonce la publication du *Joliette Illustré*, un album commémoratif du cinquantième anniversaire de la fondation de Joliette. Il «sera un véritable musée chez soi et pour retrouver le souvenir des maires, des conseillers de cette ville, des députés, des officiers de certaines associations philanthropiques ou de bienfaisance, ami lecteur, à tes moments de loisir tu seras heureux de feuilleter cet album où tu es sûr de retrouver quelqu'un des tiens. D'ailleurs les vieux souvenirs ne nous sont-ils pas toujours chers?[2]» Il contient des photos et des biographies des juges, protonotaires, députés, commissaires d'école, geôliers, shérifs, registrateurs et journalistes de Joliette. Certains hommes sont classés sous les rubriques d'hommes de mérite, de pionniers et même d'édiles. Ce «musée» regroupe seulement des membres de l'élite, masculine de surcroît. L'album souvenir leur procure visibilité et prestige social. Il relate les faits marquants de leur vie. Les photos et les notices biographiques sont fournies par les membres de l'élite eux-mêmes, qui participent ainsi à la construction de l'image qu'ils projettent[3]. Cet album est destiné à être conservé longtemps dans les foyers de la ville.

---

[1] Serge Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui : de la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIXe siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1987, p.12.
[2] Albert Gervais, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or. 1843-1893*, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.23.
[3] Télégramme d'Albert Gervais à George Baby, 20 mars 1893, mf 4893, Collection Louis-François-George 1832-1906, Université de Montréal.

Le *Joliette Illustré* est un instrument de construction et de transmission de la mémoire. Les rituels funéraires, particulièrement les chroniques nécrologiques, servent le même objectif. Le souvenir qu'une personne laisse dans l'esprit de ses concitoyens, positif ou négatif, est tout ce qui reste de son passage. Les familles de l'élite accordent beaucoup d'importance à la création d'une mémoire collective positive autour du décès de l'un des leurs puisqu'elle favorise la reproduction de la lignée familiale sur plusieurs générations. L'héritage social, économique et culturel laissé par un défunt reflète les valeurs qui lui sont chères et qu'il a incarnées toute sa vie pour se distinguer: le travail, la respectabilité, l'honneur, la charité, la piété, etc. Ces valeurs se dégagent du comportement des bourgeois dès leur plus jeune âge et ont façonné leur identité tout au long de leur vie. Leur mariage, la naissance de leurs enfants, l'acquisition de leur résidence familiale, leur participation à des œuvres caritatives participent à renforcer leur appartenance à l'élite. En se distinguant de la sorte, ils rigidifient les frontières entre les classes et se maintiennent dans les sphères d'exercice du pouvoir. Le patrimoine matériel et immatériel que les bourgeois et bourgeoises laissent derrière eux est d'une grande valeur pour les historiens qui peuvent y déceler les traces de la construction de l'identité d'un individu, d'une famille, d'un réseau, d'une classe. Lire les chroniques nécrologiques de quelques-uns des plus anciens et distingués citoyens de la ville de Joliette, c'est retracer l'évolution de la ville et la création de son élite.

Joliette se positionne rapidement comme le plus important centre de développement régional de Lanaudière. Elle maintient ce titre tout au long de la période étudiée et au-delà. L'effervescence économique et l'esprit entrepreneurial des fondateurs de la ville attirent de nombreux jeunes hommes avides d'ascension sociale et des

bourgeois déjà bien établis financièrement. Ils prennent peu à peu le contrôle de Joliette. Le premier conseil municipal de la ville, une fois incorporée, compte des hommes qui se démarquent au sein de la communauté : George Baby (juge, député fédéral et maire de Joliette de 1872 à 1874), Édouard Scallon (commerçant de bois associé à Barthélémy Joliette et Peter Leodel), Gaspard De Lanaudière (descendant de la noblesse seigneuriale et premier maire de Joliette), Édouard Guilbault (député fédéral et maire de Joliette de 1875 à 1891), Charles H. Panneton (juge de paix et capitaine de milice), Elzéar Cornellier (marchand) et Joseph Rivest (homme d'affaires)[4]. Ils allient le progrès, le développement économique et l'épargne. Ainsi, ils vont «lentement et sûrement», devise qu'on reconnaissait encore à Joseph Rivest à son décès[5]. C'est ainsi que les manufactures et les commerces ouvrent leurs portes et permettent à une petite bourgeoisie d'affaires de prospérer.

Le présent mémoire contribue aux travaux menés par Normand Brouillette, Pierre Lanthier et Jocelyn Morneau, Christian Dessureault, Jean-Claude Robert et Jean-René Thuot. Joliette, et la région de Lanaudière en général, ont peu été étudiées par les historiens. Les archives sont bien sûr plus rares et éparses que dans les grands centres, mais Joliette était un centre urbain important dans la deuxième moitié du XIXe siècle et elle mérite qu'on s'y intéresse. Cette étude montre qu'il est possible d'étudier une petite ville de région en amalgamant plusieurs types d'archives et en gardant les yeux ouverts autant sur le patrimoine matériel qu'immatériel. Notre corpus d'archives et d'objets met en lumière plusieurs cycles et aspects de la vie de l'élite bourgeoise et rend compte de la vitalité culturelle de la ville.

---

[4] «Nécrologie», *L'Étoile du Nord*, 17 juillet 1902, p.2.
[5] *Ibid.*

Certaines sources d'informations intéressantes, comme les procès-verbaux du conseil municipal ou encore les registres de baptême, mariages et sépultures, n'ont pas été consultés pour se concentrer sur l'angle de recherche choisi. Grâce à ces archives, il serait possible d'approfondir la recherche sur les réseaux de sociabilités institutionnels et d'avoir une vision encore plus claire des stratégies de positionnement social, entre autres à travers le mariage. Les constats faits par François Guérard dans son étude sur les stratégies matrimoniales des notables trifluviens et de Jean-René Thuot sur l'élite institutionnelle dans le comté de L'Assomption sont utiles pour travailler en ce sens[6]. La présence d'anglophones protestants parmi les sphères dirigeantes de la ville gagne à être explorée davantage. Comment se positionnent-ils dans les réseaux de sociabilités joliettains? Se mêlent-ils à l'élite joliettaine ou se tournent-ils davantage vers Rawdon, où la communauté anglophone est plus importante? Ces questions, et bien d'autres restent pour l'instant sans réponses.

Les obituaires offrent des pistes de réponses sur la mixité des communautés anglophones et francophones joliettaines. À soixante-dix-sept ans, Thomas Sheppard décède muni de tous les sacrements de la religion catholique. Né à Sorel au sein de l'Église protestante, il s'installe à Joliette en 1849. Il y supervise le déroulement des travaux de construction du chemin de fer de Barthélémy Joliette à titre d'ingénieur. Gaspard de Lanaudière, neveu de M. Joliette, parraine ce projet. Lorsque Thomas Sheppard décide d'abjurer son appartenance à la religion protestante en 1868 pour se convertir au catholicisme, il demande à M. De Lanaudière de devenir son parrain.

---

[6] François Guérard, « Les notables trifluviens», *op.cit.* ; Jean-René Thuot, «D'une assise locale à un réseau régional», *op.cit.*

L'Étoile du Nord considère qu'«il accepta alors la vraie loi et il y fut toujours fidèle[7]». La position de subordonné qu'il occupe face à des grands dirigeants de la ville peut l'avoir incité à se convertir. Il crée ainsi un lien fort entre lui et la famille De Lanaudière. On sent toutefois que son appartenance à la communauté protestante est encore forte puisque quatre ans après sa conversion, il défend la place des non-catholiques dans l'Institut d'artisans et association de bibliothèque de Joliette (voir chapitre 4). Bien que la quasi-totalité de la population joliettaine soit francophone et catholique, quelques dirigeants d'entreprises et notables sont d'origine anglaise ou américaine et pratiquent le protestantisme. Les relations tantôt harmonieuses tantôt tendues entre ces groupes ethnoreligieux n'ont pu être approfondies dans le cadre de ce mémoire. Il est toutefois possible de souligner leur apport non négligeable à l'économie de Joliette.

Les journaux locaux accordent beaucoup d'importance au progrès économique de la ville. *L'Étoile du Nord* ne tarit pas d'éloges à la mort de grands commerçants et industriels. C'est notamment le cas de Louis Zéphirin Magnan, propriétaire de la manufacture de biscuits et sucreries de Joliette. Le journal affirme qu'«il tint toujours son commerce sur un tel pied, qu'il put lutter avec les principales maisons de gros de la Province» et va même jusqu'à dire que «la classe ouvrière perd en lui un véritable père[8]». Les cas de réussite économique sont régulièrement cités et félicités dans les chroniques nécrologiques[9]. La bourgeoisie construit sa mémoire comme elle construit son identité. Ce qui est relaté dans les chroniques nécrologiques et lors des funérailles ne représente pas forcément la réalité, mais bien ce que les gens ont voulu projeter.

---

[7] «Nécrologie», *L'Étoile du Nord*, 30 juin 1898, p.2. Tous les renseignements concernant Thomas Sheppard proviennent de son obituaire.
[8] «Feu M L Z. Magnan», *L'Étoile du Nord*, 4 août 1904, p.2.
[9] «Nécrologie», *La Gazette de Joliette*, 7 mai 1878, p.2; «Feu le Dr. Leprohon», *La Gazette de Joliette*, 27 avril 1883, p.2.

L'industrialisation transforme les rapports de pouvoir qui guident les interactions sociales. Les tensions qui en résultent sont masquées dans les obituaires, mais sont néanmoins présentes.

La réussite économique est un important pilier du positionnement social. Elle est le prérequis d'une alliance matrimoniale avantageuse. L'engagement officiel suit souvent de très près l'obtention d'une charge professionnelle intéressante. Le choix d'un bon partenaire est primordial puisque le mariage est une des façons d'assurer sa distinction et celle de sa famille. Dans la vie comme dans la mort, les noms des époux sont associés. À l'annonce de la mort de Mathilde Ducondu en décembre 1894, *L'Étoile du Nord* ravive la mémoire de feu son époux, Edouard Scallon, décédé trente ans auparavant. On présente la défunte comme une femme charitable, mais qui «n'avait du reste suivi que la voie de son digne époux, feu M. Scallon, qui ne crut pas mieux faire pour venir en aide aux enfants pauvres que de doter notre ville d'une école industrielle[10]». Bien que Madame Ducondu soit une grande philanthrope qui laisse dans un «deuil immense [...] tous les déshérités de [la] localité» et qu'elle ait vécu plusieurs années sans son mari, la chronique traite presque autant de Monsieur Scallon que d'elle[11]. Comme dans la grande majorité des obituaires, le couple est présenté ensemble. Les époux sont liés à jamais.

Plus que des époux, l'homme et la femme mariés sont aussi, sauf exception, des parents. Les décisions qu'ils prennent ont un impact sur l'héritage qu'ils laissent à leurs enfants. L'accomplissement de leurs devoirs leur permet de prétendre à un obituaire qui vantera leurs mérites et qui laissera un souvenir positif de leur passage, comme celui de

[10] «Obituaire», *L'Étoile du Nord*, 27 décembre 1894, p.2.
[11] *Ibid.*

Rapport-Gratuit.com

Léontine Beausoleil, épouse d'Aldéric Marchand, huissier: «Dans le cours de sa carrière [...] elle s'est toujours montrée dans toutes les circonstances, à la hauteur de son triple rôle d'épouse, de mère et de citoyenne, par la fermeté de son caractère, son attachement à ses principes religieux, son esprit d'abnégation, d'ordre et d'économie, sa foi, sa piété et sa douceur[12]». Quant aux pères de famille, on leur attribue davantage la transmission des valeurs de travail et d'épargne, parmi les plus importantes pour la bourgeoisie : «Son travail, son honnêteté et son énergie lui firent traverser heureusement toutes les crises du commerce et lorsqu' [il] se retira du commerce, il avait une bien jolie fortune qu'il laisse à sa famille[13]».

À leur décès, les parents laissent à leurs enfants un patrimoine matériel et immatériel. Ils transmettent leur réputation, leur réseau social, leurs connaissances. De leur vivant, ils outillent leurs enfants le mieux possible pour qu'ils intègrent autant que possible les sphères du pouvoir et qu'ils conservent leur statut social même lorsqu'ils ne pourront plus compter sur eux. À leur tour, les enfants représentent un héritage légué à la société, les porteurs de la mémoire de leurs parents. Tout au long de leur vie, ils sont appelés à faire honneur à la réputation bâtie par leurs prédécesseurs.

La maison est un des legs les plus importants des parents à leurs enfants. Elle permet d'exprimer efficacement le statut social des habitants et de laisser une trace concrète de leurs passages dans le paysage bâti de la ville. Elle met en valeur la réussite des membres de la famille au-delà de leur existence terrestre. Lorsqu'un parent ou un enfant meurt, il est exposé dans une des pièces de la demeure, décorée pour l'occasion.

---

[12] «Nécrologie», *L'Étoile du Nord*, 11 mars 1897, p.3.
[13] «Nécrologie», *La Gazette de Joliette*, 7 mai 1878, p.2.

De cette façon, l'élite assure «la beauté de la mort[14]». Pour beaucoup de croyants, à son décès, «le défunt rejoint d'abord un lieu familier, intime, presque privé : la maison. La maison tout court, mais aussi bien entendu la demeure du juste, la maison de Dieu, du Seigneur, du Père dont il franchit le seuil ou la porte[15]». L'exposition du corps dans la maison familiale représente la transition entre la terre et le ciel. Rappelons-nous que *L'Étoile du Nord* qualifie la maison de «seul ciel dont nous jouissons de ce côté-ci de la tombe[16]».

En plus de léguer un patrimoine très riche à leurs enfants, les bourgeois et bourgeoises de Joliette sont responsables de la création de plusieurs institutions culturelles et sociétés caritatives telles que l'Institut d'artisans et association de bibliothèques, l'Harmonie de Joliette, la cour 249 des Forestiers catholiques et l'Association du Parc de Joliette. Leur implication dans ces associations renforce leur aura d'hommes et de femmes raffinés, pieux et charitables. Ils consolident par la même occasion leurs réseaux de sociabilité et développent un fort sentiment d'appartenance à l'organisation et à leur classe. À la mort d'un membre ou d'un parent proche, la force des liens se révèle d'autant plus forte : «Les membres de la C. M. B. A. et des Forestiers catholiques de la cour 249, Joliette, assistaient en corps aux funérailles avec leurs insignes de deuil», «les membres de la C. M. B. A. et de "l'Harmonie de Joliette" [...] se

[14] Serge Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui*, *op.cit.*, p.12.
[15] Gabriel Ringlet, *Ces chers disparus : essai sur les annonces nécrologiques dans la presse francophone*, Paris, Albin Michel, 1992, p.56.
[16] «Le domicile en hiver», *L'Étoile du Nord*, 3 janvier 1889, p.3.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

faisaient un devoir de manifester ainsi, publiquement, qu'ils étaient sensibles au malheur qui venait de frapper un confrère[17]».

Les bourgeois ont une grande emprise sur la vie sociale et culturelle joliettaine, notamment grâce à leurs loisirs raffinés et leur participation à des œuvres philanthropiques. C'est en collaboration étroite avec le clergé catholique qu'ils cherchent à exercer un certain contrôle sur les autres habitants de la communauté. Ces liens sont particulièrement évidents dans les moments charnières comme les mariages, les baptêmes et les funérailles. Les obsèques de Madame Mathilde Ducondu, épouse d'Édouard Scallon, en sont un excellent exemple :

> Les Révdes Sœurs de la Providence que la regrettée morte affectionnait tout spécialement et qui avaient profité de son immense charité, étaient présentes en grand nombre aux funérailles. Nous y avons remarqué le personnel complet du couvent de Joliette. La maison mère de Montréal était représentée par la Révde Sr. Gamelin et par des novices et ex-supérieures de Joliette. Nous avons aussi remarqué la Révde Sr Supérieure du couvent de Sainte-Élizabeth et plusieurs autres. Le personnel de l'École industrielle assistait aussi au complet ainsi que les Révdes Soeurs de la Congrégation Notre-Dame[18].

La venue d'autant de membres de congrégations religieuses renforce la respectabilité sociale de Madame Ducondu. Cet extrait n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. L'honorabilité que l'élite retire de ses bonnes relations avec le clergé accroît sa distinction sociale et sa légitimité de s'imposer comme modèle à suivre pour le reste de la population[19]. Les obituaires font en outre la promotion de leurs vertus intérieures

---

[17] «Notice nécrologique», *L'Étoile du Nord*, 30 juillet 1896, p.2. ; «Nécrologie», *L'Étoile du Nord*, 11 mars 1897, p.3.
[18] «Obituaire», *L'Étoile du Nord*, 27 décembre 1894, p.2.
[19] Pour plus d'informations sur les mécanismes de distinction sociale par la religion, voir Jean-René Thuot, «La pratique de l'inhumation dans l'église dans Lanaudière entre 1810 et 1860: entre privilège, reconnaissance et concours de circonstances », SCHEC, *Études d'histoire religieuse*, vol. 72 (2006) : 75-96.

(piété, abandon, sérénité...) et extérieures (foi sans faille, courage...) : «ne se laissa jamais abattre par l'adversité», «il a vu approcher la mort avec calme et une grande sérénité d'esprit», «son affabilité, la douceur de son caractère, sa charité lui avait fait un grand nombre d'amis», «terminait [...] une longue vie remplie des plus belles vertus chrétiennes et ornée d'admirables qualités comme citoyen[20]». De cette façon, les bourgeois et les bourgeoises se présentent comme des personnes exemplaires qui redonnent à la communauté.

Les chroniques nécrologiques sont, sans exception, élogieuses et ne mettent en valeur que des membres de l'élite locale et régionale. Les éditeurs des journaux, faisant eux-mêmes partie des réseaux élitaires, louangent leurs parents, amis et collègues pour renvoyer une belle image de leur groupe. Ils participent une fois de plus à la construction de l'identité de leur classe et au maintien d'un nombre restreint d'individus dans les sphères dominantes. Les bourgeois ont ainsi atteint leur objectif – ils «ont su conquérir l'estime de leurs concitoyens[21]».

---

[20] Gabriel Ringlet, *Ces chers disparus, op.cit.*, p.85 ; «À la mémoire de Dame Louise Ducondu», *La Gazette de Joliette*, 10 mars 1873, p.3 ; «Feu le Dr. Leprohon», *La Gazette de Joliette*, 27 avril 1883, p.2 ; «Notice nécrologique», *La Gazette de Joliette*, 23 janvier 1873, p.2 ; «Nécrologie», *La Gazette de Joliette*, 27 avril 1867, p.2.

[21] Albert Gervais, *Joliette Illustré. Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893*, Joliette, L'Étoile du Nord, 1893, p.2.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources

1.1 Sources manuscrites

Collection Louis-François-George Baby, 1832-1906, Université de Montréal

Fonds Tellier, BAnQ-Vieux-Montréal, P552.

Fonds Famille Tarieu de la Naudière, BAnQ-Québec, P244.

Procès-verbaux de l'Institut d'artisans et associations de bibliothèque, Collection de la Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière.

Recensement nominatif de 1861-1871-1881-1891-1901-1911, Archives nationales du Canada.

1.2 Sources imprimées

Archives privées des descendantes de la famille Martel.

Code civil du Bas-Canada (en force depuis le 1er août 1866) : tel qu'il a été amendé par le Parlement du Canada et la législature de Québec jusqu'au 1er janvier 1885, Montréal, Beauchemin et Valois, 1885, 599p.

Directoire de Joliette, St-Jacques, St-Lin, Terrebonne, St-Jérôme, St-Eustache, l'Assomption et Sainte-Thérèse, 1877, Société d'histoire de Joliette-de Lanaudière.

Henry Morgan & Company, *Christmas Catalogue Colonial House*, 1908, Musées de la civilisation, Collection Ronald-Chabot, MCQ004605.

L'Étoile du Nord (1884-1910), BAnQ, Collection numérique.

La Gazette de Joliette (1866-1884), BAnQ Collection numérique.

The Eaton Co. Limited, *Spring and Summer Catalogue*, no.94, 1910, Musées de la civilisation, Collection Ronald-Chabot, MCQ001506.

GERVAIS, Albert, «Numéro souvenir de ses noces d'or, 1843-1893», *Joliette illustré*, Joliette, L'étoile du Nord, 1893, 66p.

MARCHAND, Joséphine, Edmond Robillard, ed., *Journal intime, 1879-1900*, Lachine, La Pleine lune, 2000, 274p.

MEYER, Frank S., *A handbook of Ornament*, Omega Books Ltd, London, 1987 (1895), 548p.

ROYAL, Joseph. *La Vallée de la Mantawa. Récit de voyage*, Montréal, Typographie Le Nouveau Monde, 1869, 162p.

SAUVALLE, Madame Marc, *1000 questions d'étiquette discutées, résolues et classées*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1907, 368p.

SCOTT, Frank J., *Victorian Gardens: The art of beautifying Suburban Home Grounds. A Victorian Guidebook*, D. Appleton and Co. New-York, 1870, 274p.

2. Références

2.1 Monographies, ouvrages collectifs et thèses

AMES, Kenneth L, «Meaning in Artifacts: Hall Furnishing in Victorian America», dans Thomas Schlereth (dir.), *Material Culture Studies in America*, Nashville, American Association for State and Local History, 1986, p.206-222.

AUSSEL, André, *Études des styles du mobilier*, Dunod, 1985, 192p.

BACHAND, Marise, «"Depuis que l'élément étranger s'est mêlé [...] à la première société française" : Dynamiques de genre dans l'espace domestique canadien au XIXe siècle », Laurent Turcot et Thierry Nootens (dirs.), *Histoire de la politesse au Québec : Normes et déviances, XVIIe-XXe siècles*, Sillery, Septentrion, 2015, p.184-210.

BLOCH, Marc, *L'étrange défaite*, Société des Éditions Franc-Tireur, Paris, 1946, 215p.

BOUCHARD, Lorraine, *La mariée au grand jour. Mode, coutumes et usages au Québec, 1910-1960*, Montréal, Hurtubise, 1998, 130p.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670p.

BROUILLETTE, Normand, Pierre LANTHIER et Jocelyn MORNEAU, *Histoire de Lanaudière*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 828p.

BURKE, Peter, *What is Cultural History*, London, Polity, 2008, 179p.

BUSHMAN, Richard L, *The Refinement of America: Persons, Houses, Cities*, New York, Alfred A. Knopf, 1992, 504p.

CALLOWAY, Stephen, *L'Époque et son style : La décoration intérieure au XXe siècle*, Paris, Flammarion, 1988, 407p.

CHAUSSINAND NOGARET, Guy, «De l'aristocratie aux élites» dans Guy Chaussinand-Nogaret (dir.), *Histoire des élites en France du XVIe au XXe siècle: l'honneur, le mérite, l'argent,* Paris, Tallandier, 1991, 478p.

COHEN, Yolande, *Femmes philanthropes. Catholiques, protestantes et juives dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, 253p.

DAGENAIS, Michèle, *Faire et fuir la ville : espaces publics de culture et de loisirs à Montréal et Toronto aux XIXe et XXe siècles,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 252p.

DE CERTEAU, Michel, Luce GIARD et Pierre MAYOL, *L'invention du quotidien II : Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994, 448p.

DE FAYET, Monique, *Comment installer son intérieur en régence ou Louis XVI*, Paris, Éditions Charles Massin, 1963, 76p.

DESJEUX, Dominique et François TINE VINJE, « L'alchimie de la transmission sociale des objets : comment réchauffer, entretenir ou refroidir les objets affectifs en fonction des stratégies de transfert en générations » dans Isabelle Garabuau-Massaoui et Dominique Desjeux (dirs.), *Objet banal, objet social : Les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 2000, p.83-116.

DUCHESNE, Raymond, «D'intérêt public et d'intérêt privé: l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifiques au Québec (1920-1940)», dans : Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dirs.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, IQRC, 1986, p.189-230.

DUMONT, Micheline et Nadia FAFMY-EID, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986, 320p.

ÉLIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, 509p.

FISH, Cynthia S., «Images and Reality of Fatherhood: A Case Study of Montreal's Protestant Middle Class, 1870–1914», Ph. D. (Histoire), Université McGill, 1992, 396p.

GAGNON, Serge, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 300p.

GAGNON, Serge, *Mourir, hier et aujourd'hui : de la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIXe siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1987, 192p.

GARNEAU, Jean-Philippe, «Les contours du Barreau de Montréal au début du XIXe siècle : Réflexions sur les liens entre profession et pouvoir social dans la société bas-canadienne», dans Thierry Nootens et Jean-René Thuot (dirs.), *Les figures du pouvoir à travers le temps : Formes, pratiques et intérêts des groupes élitaires au Québec, XVIIe-XXe siècles*, Collection Cahiers du CIEQ, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 106p.

HABERMAS, Jürgen, *L'espace public*, Paris, Payot, 1988, 330p.

HANSEN, Karen V, *A Very Social Time: Crafting Community in Antebellum New England,* Berkeley, University of California Press, 1994, 292p.

HERMAN, Bernard L, *Town House: Architecture and Material Life in the Early American City, 1780-1830*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2005, 320p.

HUBERT, Ollivier, "Ritual Performance and Parish Sociability: French-Canadian Catholic Families at Mass from the Seventeenth to the Nineteenth Century." dans Nancy Christie (dir.), *Households of Faith: Family, Gender, and Community in Canada, 1760–1969*, Montreal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, p.51-75.

HUBERT, Ollivier, «Collèges classiques et bourgeoisies franco-catholiques (XVIIe-XXe siècles)» dans Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, *Le Collège classique pour garçons : études historiques sur une institution québécoise disparue*, Anjou, Fides, 2014, p.113-137.

HUNT, Lynn, *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989, 244p.

JULIEN, Marie-Pierre et Céline ROSSELIN, *La culture matérielle*, Paris, La découverte, 2005, 121p.

KAMMEN, Michael G, *American Culture, American Tastes: Social Change and the 20th Century*, New York, Alfred A. Knopf, 1999, 320p.

KASSON, John F, *Les bonnes manières : savoir-vivre et société aux États-Unis*, Paris, Belin, 1993, 382p.

KILIAN, Ted, «Public and Private, Power and Space», dans Andrew Light et Jonathan M. Smith (dirs.), *Philosophy and Geography II: The Production of Public Space*, Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, p.115-135.

LE BLANC, Marc et Roger LEVASSEUR, *De la sociabilité : spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, 1990, 348p.

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle : 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398p.

LEVINE, LAWRENCE, *Culture d'en haut, culture d'en bas. L'émergence des hiérarchies culturelles aux États-Unis*, Paris, La découverte, 2010, 336p.

LOCAT, Raymond, *La tradition musicale à Joliette. 150 ans d'histoire*, Joliette, R. Locat, 1993, 475p.

MARTIN, Paul-Louis, *À la façon du temps présent : trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, 378p.

MARTEL, Claude, *Histoire de Joliette. Au cœur de Lanaudière. Nouvelle édition, revue et corrigée*, Joliette, Corporation des fêtes du 150e anniversaire de la ville de Joliette, 2015, 477p.

MARKUS, Thomas A, *Buildings and Power: Freedom and Control in the Origin of Modern Building Types*, London, Routledge, 1993, 343p.

MILLER, Daniel, *Home Possessions: Material Culture Behind Closed Doors*, Oxford, New York, Berg, 2001, 234p.

NOEL, Françoise, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada,* Montréal, McGill-Queen's Press, 2003, 372p.

NOOTENS, Thierry et Laurent TURCOT (dirs.), *Histoire de la politesse au Québec : Normes et déviances, XVIIe-XXe siècles*, Sillery, Septentrion, 2015, 344p.

PALMER THOMPSON, Edward, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil, 1988, 791p.

PETITCLERC, Martin, *«Nous protégeons l'infortune». Les origines de l'économie sociale au Québec*, Montréal, VLB, 2007, 278p.

PLAKINS THORNTON, Tamara, *Cultivating Gentlemen. The Meaning of Country Life among the Boston Elite, 1785-1860*, New Haven, London, Yale University Press, 1989, 244p.

PORTER, John R, *Un art de vivre, le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, 527p.

PROVENCHER, Jean, *C'était l'hiver – la vie traditionnelle rurale dans la vallée du Saint-Laurent,* Montréal, Boréal Express, 1986, 278p.

RINGLET, Gabriel, *Ces chers disparus : essai sur les annonces nécrologiques dans la presse francophone*, Paris, Albin Michel, 1992, 413p.

ROCHE, Daniel, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation XVIIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1997, 330p.

ROQUIGNY, Peggy, «Les plaisirs de la danse à Montréal : transformation d'un divertissement et de ses pratiques, 1870-1940», Ph.D. (Histoire) Montréal, Université du Québec à Montréal, 2012, Volume I, 283p.

RUDY, Jarrett, *The Freedom to Smoke : Tobacco Consumption and Identity*, Montréal, McGill-Queen's University, 2005, 232p.

SAINT-LAURENT, Marie-France, Recherche documentaire (rapport d'étape), Exposition «Vive la mariée», Musée de la Civilisation, Québec, 15 décembre 1993, document interne.

SAINT-LAURENT, Marie-France, Textes et vignettes, Exposition «Vive la mariée» (juin 1994-février 1995), Musée de la Civilisation, Québec, 27 octobre 1993, document interne.

SORREL MARKS, Lynne, *Revivals and Roller Rinks : Religion, Leisure and Identity in Late Nineteenth Century Small Town Ontario*, Toronto, University of Toronto Press, 1996, 300p.

THORNTON, Peter, *L'Époque et son style : La décoration intérieure 1620-1920*, Paris, Flammarion, 1986, 408p.

THUOT, Jean-René, «D'une assise locale à un réseau régional : élites et institutions dans la région de Lanaudière (1825-1865)», Ph.D. (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 2008, 295p.

THUOT, Jean-René, *Élites locales, institutions et fonctions publiques à Saint-Roch-de l'Achigan, de 1810 à 1840*, M. A. (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 2003, 198p.

TREMBLAY, Martine, *Les rituels du mariage dans la Vallée du Haut-Richelieu au XXe siècle. Indicateurs de la différenciation sociale et marqueurs culturels*, Ph. D. (Études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 1998, 338p.

Rapport-Gratuit.com

VAN GENNEP, Arnold, *Les rites de passage. Étude systémique des rites*, Paris, Mouton 1969, 228p.

VEBLEN, Thorstein, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, 1970, 278p.

WARD, Peter, *A History of Domestic Space. Privacy and the Canadian Home*, Toronto, University of British Columbia Press, 1999, 192p.

WARD, Peter, *Courtiship, Love and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1990, 219p.

WARREN, Jean-Philippe, *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Boréal, 2015, 532p.

WRIGHT, Gwendolyn, *Building the Dream: A Social History of Housing in America*, Cambridge, MIT Press, 1985, 329p.

YOUNG, Brian, *Une mort très digne : L'histoire du cimetière Mont-Royal*, Montréal, McGill Queen's University Press, 2003, 288p.

ZUKIN, Sharon, *The Cultures of Cities*, Cambridge, MA and Oxford, Blackwell, 1995, 336p.

2.2 Articles de périodiques

ADAMS, Annmarie et Peter GOSSAGE, « Chez Fadette : Girlhood, Family and Private Space in Late-Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe », *Urban History Review*, vol.26, n°2 (mars 1998) p.59.

BEAUCHAMP, Hélène, «Hommes d'affaires et hommes de cœur : Edmond Beauchamp (1887-1964) et Aurèle Beauchamp (1911-1999)», *Francophonies d'Amérique*, n° 34 (2012) : 41-58.

BIENVENUE, Louise, «Former à l'académie commerciale ou au collège classique? Un débat sur l'enseignement secondaire des garçons au début des années 1920», *Revue d'histoire de l'éducation/HER*, vol. 21, n° 1 (printemps 2009) : 4-23.

BONVALET, Catherine et Tania VICHNEVSKAIA, «La sociabilité des femmes : une étude de réseaux égocentrés», Actes des colloques de l'AIDELF (2000) : 417-426.

BOUCHARD, Gérard, «Naissance d'une élite : les médecins dans la société saguenayenne (1850-1940)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 4 (1996) : 521-549.

CHAPMAN, Mary, « "Living Pictures": Women and Tableaux Vivants in Nineteenth-Century American Fiction and Culture », *Wide Angle*, vol. 18 (1996): 22-52.

DESSUREAULT, Christian, «Parenté et stratification sociale dans une paroisse rurale de la vallée du Saint-Laurent au milieu du XIX· siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française,* vol. 54, n° 3 (hiver 2001) : 411-447.

GAGNON, Robert, «Capital culturel et identité sociale : les fonctions sociales du discours sur l'encombrement des professions libérales au XIXe siècle», *Sociologies et sociétés*, vol. 21, n° 2 (1989) : p.129-146.

GUÉRARD, François, « Les notables trifluviens au dernier tiers du 19e siècle : stratégies matrimoniales et pratiques distinctives dans un contexte d'urbanisation», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, n° 1 (1988) : 27-46.

HÉBERT, Karine, « Elsie Reford, une bourgeoise montréalaise et métissienne : un exemple de spatialisation des sphères privée et publique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n° 2-3 (2009-2010) : 275-303.

HUDON, Christine, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIXe siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 2 (1995) : 169-194.

HUDON, Christine, «La sociabilité religieuse à l'ère du vapeur et du rail», *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. 10, n° 1 (1999) : 129-147.

KERBER, Linda K, «Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place: The Rhetoric of Women's History», *The Journal of American History*, vol.75, n°1 (1988): 9-39.

LAMBERT, Maude-Emmanuelle, «Un ménage petit bourgeois du Québec de la Belle Époque. Valeurs, pratiques culturelles et consommation d'une famille francophone», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.61, n°1 (2007) : 37-65.

MACDONALD, Cameron Lynne and Karen V. HANSEN, «Sociability and Gendered Spheres: Visiting Patterns in Nineteenth-Century New England», *Social Science History*, vol. 25, n° 4 (2001) : 535-561.

MARQUIS, Dominique, « Une élite mal connue : les avocats dans la société montréalaise au tournant du XXe siècle », *Recherches sociographiques*, vol. 36, n° 2 (1995) : 307-325.

MATHIEU, Jocelyne, « À propos des manières d'habiter. Quelques réflexions sur le mobilier et la mentalité des Québécois », *Les cahiers des dix*, n° 56 (2002) : 297-315.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

NOOTENS, Thierry et Cynthia SAINT-LOUIS HEAD, «"Ce qu'il y a de moins noble dans votre nature" : classe sociale et genre dans les guides moraux et les manuels de politesse au Québec, 1900-1960 », *Recherches sociographiques*, vol.54, n°1 (2013) : 85-108.

NOOTENS, Thierry, « "Je crains fort que mon pauvre Henri ne fasse pas grand chose..." : les héritiers "manqués" et les querelles de la succession Masson, 1850-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, n° 3 (2006) : 223-257.

PORTER, John R. et Micheline HUARD, «La création québécoise», *Continuité*, n° 38 (1988) : 18-21.

RICHARD, Luc, «Un portrait de la première association intellectuelle à Joliette (1856-1909)», *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 54 (1987) : 95-115.

ROBERT, Jean-Claude, « Un seigneur entrepreneur, Barthélémy Joliette et la fondation du village d'industrie (Joliette), 1822-1850 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, n° 3 (1972) : 375-395.

ROSENZWEIG, Roy, «Middle-Class Parks and Working-Class Play: The Struggle Over Recreational Space in Worcester, Massachusetts, 1870-1910», *Radical History Review*, n° 21 (1979) : 31-46.

SAVOIE, Chantal, «Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XXe siècle », Dossier «La sociabilité littéraire», *Voix et images*, vol. 27, n° 2 (printemps 2002) : 238-253.

SCOTT, Joan W., «Genre : Une catégorie utile d'analyse historique», *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38 (1988-1986) : 125-153.

SCOTT, Joan W., «Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile?», *Diogène*, vol.1, n° 225 (2009) : 5-14.

ST-HILAIRE, Marc, «Espace économique et espace social dans le Québec au XIXe siècle : de la vie de relations aux réseaux de sociabilité», *Culture française d'Amérique*, (2002) : 175-194.

STEWART, John, «L'art des jardins», *Continuité*, n° 36, (1987) : 37-40.

THUOT, Jean-René, «La pratique de l'inhumation dans l'église dans Lanaudière entre 1810 et 1860: entre privilège, reconnaissance et concours de circonstances », SCHEC, *Études d'histoire religieuse*, vol. 72 (2006) : 75-96.

TURCOT, Laurent, «L'émergence d'un loisir : les particularités de la promenade en carrosse au Canada au XVIIIe siècle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 64, n° 1 (2010) : 31-70.

WELTER, Barbara, «The Cult of True Womanhood, 1820-1860», *American Quarterly*, vol.18, n° 2 (1966) : 151-174.

2.3 Dictionnaires et encyclopédies

BRASSARD, Michèle et Jean HAMELIN, «BABY, LOUIS-FRANÇOIS-GEORGES», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, [en ligne], vol. 13, Université Laval/University of Toronto, 2003, http://www.biographi.ca/fr/bio/baby_louis_francois_georges_13F.html

CHAUSSINAND NOGARET, Guy, «Élites», dans André Burguière (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p.242-245.

DAMISCH, Hubert. «HISTORICISME, *art*», *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/historicisme-art/

HAMON, Françoise, «INDUSTRIELLE ARCHITECTURE», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/architecture- industrielle/

2.4 Sites internet

Assemblée nationale du Québec, Députés-Joseph-Mathias Tellier, http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/tellier-joseph-mathias-5493/biographie.html

ST-PIERRE, Lysandre, Notre Patrimoine bâti, http://www.ville.joliette.qc.ca/patrimoine-bati/

WATERS, Suzanne, «Arts and Crafts», RIBA, https://www.architecture.com/Explore/ArchitecturalStyles/ArtsAndCrafts.aspx

ANNEXE 1
Liste des cadeaux de mariage reçus par George Faribault et Alice Beaupré

Dr. G. B. Faribault, magnifique bracelet d'or émaillé.

Dr et Mme A. Beaupré, superbe pot à l'eau en argent suspendu avec coupe.

Dr. et Mme Wilfrid Beaupré, de Québec, riche écrin en argent.

Dr. Albert Beaupré, de Malone, huilier complet du dernier goût.

Monsieur Rodrigue Beaupré, très jolie corbeille à fruits.

Mademoiselle Blanche Beaupré, sucrier, porte-cuillères, pot à la crème en verre bleu pâle montés en argent.

Mademoiselle Antoinette Beaupré, boîte à bijoux en pluche bleu pâle.

Mademoiselle Bernadette Beaupré, beau livre de prière en chagrin.

Mademoiselle Albertine Beaupré, pot à lait en verre monté en argent.

Mademoiselle Anna Beaupré, autre livre en cuir de Russie.

Madame Veuve Charles Faribault, de l'Assomption, splendide porte-chapeaux.

Mademoiselle Faribault, boîte en chamois contenant salière et poivrière en argent et or et cuillères.

Mademoiselle Anna Faribault, chic cuillère à fruits en argent, incrustée en or.

Monsieur Rodolphe Faribault, d'Ottawa, très riche side-board avec glaces.

Monsieur Arthur Faribault, de Chicago, grand cabaret d'argent.

Monsieur Eugène Faribault, belles statuettes représentant Roméo et Juliette.

Dame Vve B. V. Leprohon, de Joliette, magnifiques anneaux en argent.

Demoiselle Délima Leprohon, de L'Assomption, sucrier de dernier goût en argent et pincette.

Monsieur et Madame Martial Leprohon, de Joliette, corbeille pour cartes de visite.

Monsieur et Madame Alfred Leprohon, de Joliette, belle cuillère à fruits.

Demoiselle Antoinette Leprohon, de Joliette, gentil écrin en verre et or.

Monsieur et Madame Joseph Edouard Faribault, de l'Assomption, riche miroir de table monté en argent et tenu par un cupidon.

Demoiselle Ephigénie Lassalle, trois jolis appuis en argent.

Dame Théophile Hamel, de Québec, magnifique jardinière très richement ouvragée.

Monsieur et Madame Gustave Hamel, de Québec, trois sets d'assiettes à fruits en porcelaine vert pâle, bleu pâle et rose pâle.

Monsieur Romulus Lassalle, de Brockville, Ont., cornichonnier en verre monté richement en argent.

Monsieur et Madame Gustave Smith, d'Ottawa, feuilles d'érables en argent formant support et contenant cafetière, encrier et pot à la crème en argent et en or.

Monsieur Ernest Smith, d'Ottawa, huilier d'un genre capricieux en verre fin rose pâle et peint.

Monsieur et Madame Hertel Laroque, de l'Assomption, saladier en porcelaine et argent, avec cuillère et fourchette en argent.

Demoiselle Geoffrion, sachet en satin crème et d'un rare goût.

Madame Avila Archambault, de Montréal, calendrier en ivoire tenu par trois rubans sur lesquels sont inscrits en or, le jour, la date et le mois du mariage.

Dr. et Madame Vézina, de Québec, cadeau bijoux en argent.

Madame L. S. Robitaille, de Sorel, beaux anneaux.

Mademoiselle Foucher, de Montréal, écrin en glace allemande ouvragé en argent.

Mesdemoiselles Pelletier, de Montréal, riches anneaux en or et en argent.

Famille Pelland, de Montréal, corbeille à cartes de visite en or et en argent.

Mademoiselle Sarah Renaud, de Joliette, porte-mouchoirs richement peint.

Monsieur Armand Leblanc, de Montréal, boîte contenant [un] set d'élégants couteaux, cuillères, fourchettes émaillés.

Monsieur Demers, de L'Assomption, anneaux de goût.

Monsieur et Madame Adolphe Renaud, de Joliette, magnifique set en porcelaine et argent contenant salière, poivrière et moutardier.

Dr. et Mme Boulet, de Joliette, superbe cafetière en porcelaine montée en argent.

Famille Provost, de Joliette, très chic corbeille en argent.

Mesdemoiselles Kelly, de Joliette, gracieux coussin peint avec art.

Monsieur Jimmie Rowan, de Joliette, magnifique boîte contenant riche set à dépecer.

Monsieur Camille Ducharme, avocat, de Joliette, très jolis anneaux.

Monsieur Beaumier, Joliette, boîte en pluche contenant magnifique set en argent.

Monsieur Edouard Thériault, comptable, de Joliette, très beau pot à céleri en argent et or.

A. L. Marsolais, avocat, boîte en pluche bleu pâle contenant très beau set de casse noix en argent.

Madame L. C. Rivard, de Joliette, nécessaire de voyage en Maroquin d'un goût capricieux.

Monsieur Lesage, de Montréal, cupidon tenant des anneaux.

Mesdemoiselles Casavant, de Joliette, porte-éventail de goût.

Plusieurs autres qui se sont adressés à Montréal ne peuvent être mentionnés ici.

Par les amis de Montréal, superbe set de salon en pluche de dernier goût.

ANNEXE 2
Liste des cadeaux de mariage reçus par Ulric Chaput et Maria Piché

Messieurs J. U. Gervais, Antonio Gervais, J. A. D. Gervais, Albert Gervais, J. Ed. Lafortune, Elphège Chaput, Antonio Chaput, J. D. Archambault, M. H. Leprohon, Émile Prévost, S. Vendette, L. Steinberg, F. Steinberg, W. Perreault, J. N. Rochette, Ed. Poirier, G. C. M. Coutu, Élizé Thériault, Nap. Trudeau, Vigneault & Courchêne, U. Piché, O. D. Masse, Nazaire Martel, Joseph Léveillé, Conrad Perrault, Jules Laflèche, Pascal Lajoie, J. H. Piché, J. Armand Lachapelle, L. P. Deslongchamps, Antonio Forest, Gaspard Beaudoin, Camille St-André, un magnifique set de salon.

Madame Landry Chaput, une splendide statue de la Sainte-Famille et un magnifique tapis de salon.

Monsieur Olivier Farly, une statue du Sacré-Cœur.

Monsieur et Madame J. D. Archambault, une horloge en bronze.

Révérende Sœur Marie St-Barthélémy, tante de la mariée, deux scapulaires.

Monsieur et Madame Dr. Masse, un beau set à dîner de 97 morceaux.

Demoiselle Germaine Masse, un pot à céleri.

Germain Masse, un moutardier en porcelaine.

Sylvain Masse, une assiette fantaisie en couleur.

Demoiselle Rachel Chaput, un magnifique coussin.

Monsieur Elphège Chaput, une magnifique lampe suspendue.

Monsieur Antonio Chaput, une corbeille à fruits en argent.

Monsieur et Madame Henri Piché, un plateau en porcelaine et serviette de table.

Monsieur et Madame Urgel Piché, un set à fruit et un couteau à beurre, en argent.

Monsieur et Madame Albert Gervais, un set à thé en cristal et or.

Monsieur et Madame J. U. Gervais, une jarre à biscuits en argent.

Monsieur et Madame J. L. Préville, deux tasses de fantaisie, surmontée en broches dorées.

La maison Leprohon, un chèque et une douzaine de couteaux de table.

Demoiselle Bella Archambault, un set à limonade.

Demoiselle Émélia Ayotte, un cabaret en argent.

Monsieur et Madame J. E. Lafortune, une magnifique table à ouvrage.

Demoiselle Marie Sévigny, un cadre du Sacré-Coeur, en marbre blanc.

Monsieur et Mme Eusèbe Asselin, une corbeille en argent.

Demoiselle Louisa Desrochers, un très beau miroir de salon.

Par une amie, un sucrier et pot à lait en argent.

Monsieur et Madame Alfred Boucher, une superbe table de salon.

Demoiselles Marie-Louise et Arthémise Desrochers, deux vases en porcelaine.

Monsieur et Madame David Hébert, de Drummondville, deux très jolies toilettes d'oreillers.

Dame Vve Dr. Alexandre Hébert, de Drummondville, un centre de table.

Demoiselle Anna Pichette, un joli set à parfum de couleur brillante.

Monsieur et Madame J. E. Cailloux Jr., une très jolie jardinière.

Demoiselle Louisa Désaulniers, un riche coussin.

Demoiselle Eva Charland, un set à thé en cristal.

Demoiselle Eva Belleville, un porte-bijou.

Demoiselle Fleur-Ange Farly, un pot à l'eau.

Demoiselle Hélène Flamand, un centre de table.

Dame A. S. Goulet, un set poivrière et salière.

Madame P. Comtois, St-Barthélémy, un pot à l'eau.

Messieurs J. A. Larochelle et Henri Piché, un beurrier et un couteau en argent.

ANNEXE 3
Méthodologie employée pour la modélisation et le choix du mobilier et des objets décoratifs

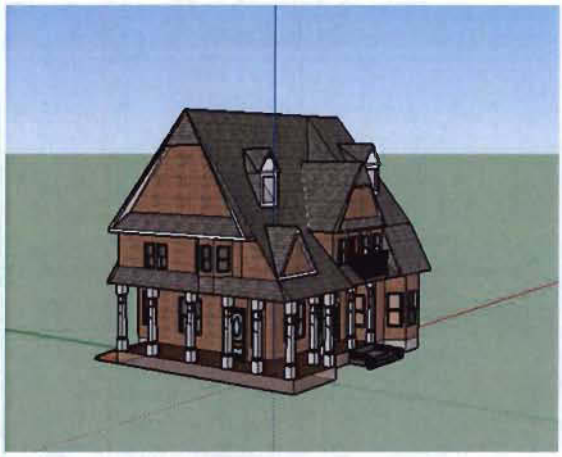
Une modélisation 3D de la résidence de Joseph-Adolphe Renaud accompagne l'analyse du patrimoine bâti dans le but de mieux révéler les dynamiques de rencontre et d'évitement et les rapports de domination socioéconomiques. Dans cette optique, seulement les divisions du rez-de-chaussée et du premier étage ont été modélisées. L'analyse de l'architecture extérieure et intérieure est basée sur les rôles d'évaluation municipaux, des relevés sur le terrain, un rapport d'arpentage et une étude approfondie des éléments architecturaux originaux. Les plans d'architecture, les marchés de construction ou toute autre archive relative à la maison n'ont pas été conservés. Des photos d'époque démontrent toutefois que le style architectural de la maison n'a pas été modifié et rien n'indique que les divisions intérieures aient été déplacées. La maison dans son état actuel peut donc servir de base à la modélisation.

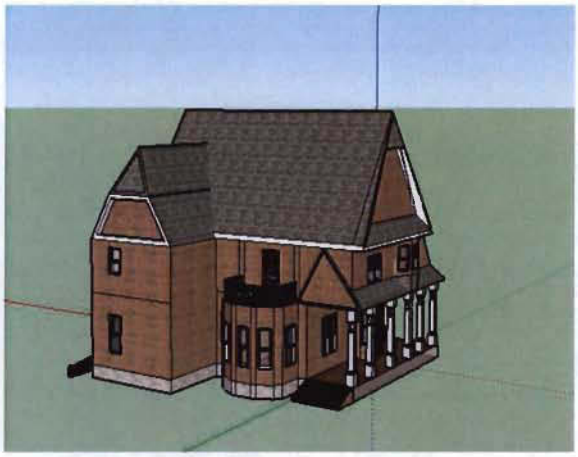
Un plan de localisation permet d'avoir les plus importantes mesures extérieures. Les autres mesures ont été déterminées par interpolation. À l'aide d'un logiciel de traitement de photos, nous avons calculé les mesures manquantes, telles que la hauteur de la maison, en nous basant sur des photos et sur des mesures déjà connues. Pour mieux comprendre l'aménagement intérieur et l'utilisation des pièces, nous avons analysé le manteau de foyer, l'escalier, les vitraux des portes d'entrée, les arches, les moulures, les rosaces, les calorifères et les planchers qui sont tous des éléments d'origines et qui sont exceptionnellement bien conservés. Ils fournissent de précieux renseignements sur le niveau de richesse du propriétaire, sur le style du mobilier et sur sa valeur. De cette façon, un corpus de quelques meubles et accessoires de décoration qui auraient pu se

Rapport-Gratuit.com

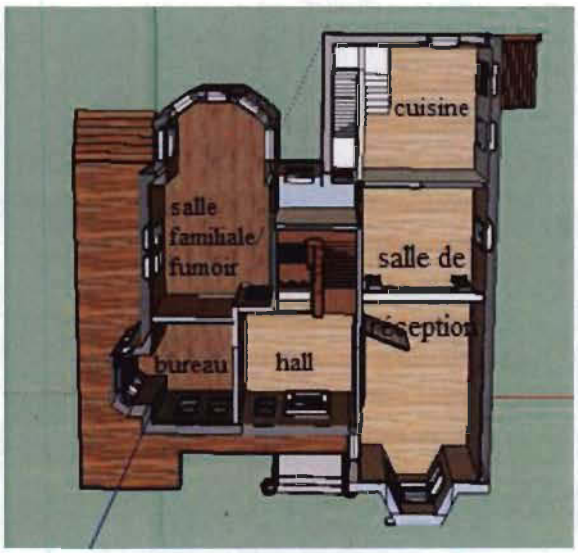
retrouver dans la maison a pu être constitué, avec l'aide de Christian Denis, conservateur, dans la collection de mobilier et dans la collection de catalogues commerciaux des Musées de la civilisation de Québec.

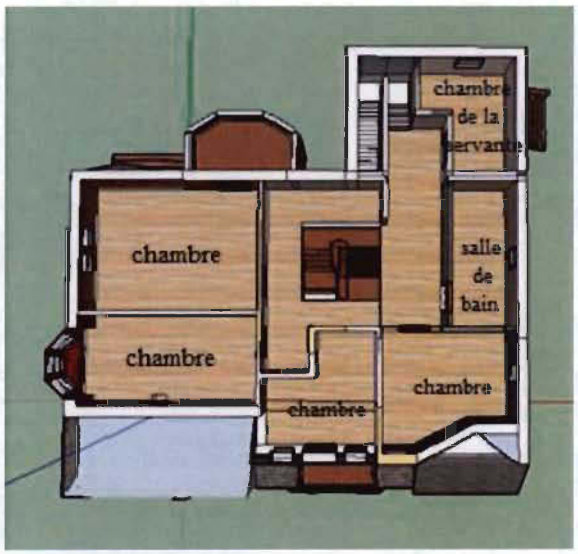
ANNEXE 4
Modèle 3D de la résidence de Joseph-Adolphe Renaud





Prises de vue de l'extérieur de la résidence



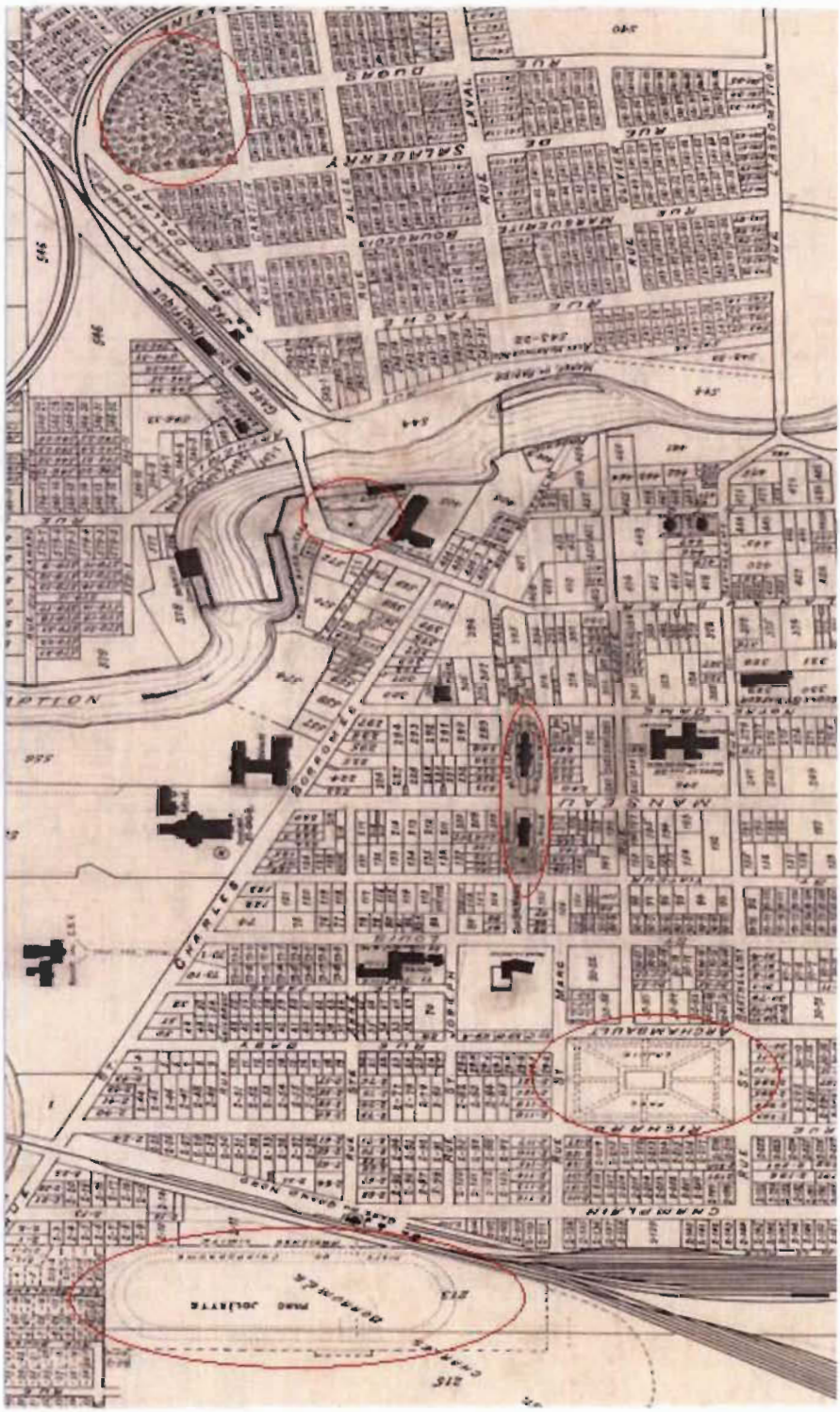


Rez-de-chaussée

Premier étage

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

ANNEXE 5
Parcs de Joliette en 1922



Plan de la cité de Joliette en 1922. Source : Archives de la ville de Joliette.